

E
S
R
82

1

Bibl. cant. US Kantonsbibl.



1010023438

TA 6166

BIBLIOTHEQUE SUISSE



VIE
DE
THOMAS PLATTER



LAUSANNE — GEORGES BRIDEL & C^{ie} ÉDITEURS

E. SOULEZ



THOMAS PLATTER



THOMAS PLATTER

D'après un tableau appartenant à la famille Passavant,
à Bâle.

V I E
DE
THOMAS PLATTER
1499-1582

Suivie d'extraits des Mémoires de
FÉLIX PLATTER
1536-1614

Traduits de l'allemand par ÉDOUARD FICK

*Seconde édition avec notes, index et préface
de M. le prof. Auguste Bernus.*



LAUSANNE
GEORGES BRIDEL & C^o ÉDITEURS
—
PARIS, LIBRAIRIE GRASSART



TA 6166



13108

AVANT-PROPOS

Les souvenirs très personnels que Thomas Platter a consignés par écrit, non pour le public, mais pour son fils Félix, sont depuis longtemps pour moi une lecture favorite, et je n'en connais guère de plus attrayantes ni de plus instructives. Les incidents variés de sa vie aventureuse, qui firent du petit chevrier valaisan le pédagogue vénéré de la cité de Bâle, y sont contés avec une naïveté candide et originale, qui relève l'intérêt des plus petits événements par le charme du récit. En outre, Thomas Platter est un des témoins de cette époque de crise où le moyen âge mourant donne naissance à l'ère moderne ; il ne raconte pas l'histoire de ces temps agités ; il fait mieux, il nous en révèle l'esprit, en nous y faisant vivre avec lui. C'est là ce

qui donne à ces mémoires familiers une valeur historique inappréciable : ils nous découvrent des aspects variés de la vie populaire d'alors, et nous montrent en même temps comment le souffle de l'humanisme et celui plus puissant de la réformation se répercutaient dans l'âme des simples. Ils sont ainsi comme un livre d'images qui nous initie à ce que les manuels d'histoire les mieux faits sont incapables de rendre, la vie même de cette époque.

Fort aimés des lecteurs germaniques, ces récits sont trop peu connus dans les pays de langue française ; traduits cependant il y a plus de trente ans, ils n'avaient été publiés qu'en une édition de luxe, tirée à peu d'exemplaires (1862). En reproduisant aujourd'hui dans son entier le travail si distingué de feu Edouard Fick, que nous avons divisé en chapitres, nous avons retouché en quelques passages sa traduction, pour la rendre plus exacte, et nous l'avons accompagnée de notes historiques.

Le fils pour lequel Thomas Platter écrivait son autobiographie a laissé à son tour un journal volumineux de la première période de sa vie et beaucoup de notes détachées. Malgré l'intérêt réel que présentent, surtout pour l'histoire de Bâle, ces divers manuscrits, leur étendue et la rédaction embryonnaire de quelques-uns d'entre eux n'ont permis aux éditeurs bâlois, M. Fechter en 1840,

puis avec plus d'extension M. Boos en 1878, d'en publier que les parties principales. M. Fick avait fait un choix dans la publication du premier pour les *Mémoires de Félix Platter* qu'il donna en français en 1866 ; nous avons encore abrégé son livre, dans les fragments mis ici à la suite de la vie de Thomas. Obligé de nous restreindre, pour ne pas grossir outre mesure une édition populaire, c'est avec regret que nous avons dû laisser de côté plus d'une page intéressante. En opérant ces suppressions nous nous sommes appliqué à conserver les récits qui mettent en lumière la personnalité du narrateur et qui font le mieux saisir la différence profonde qui sépare l'époque du père et celle du fils.

Avec Félix Platter, en effet, nous sommes déjà en plein dans les temps modernes ; en outre, les conditions d'existence ont bien changé d'une génération à l'autre : le père, paysan parti de la plus grande pauvreté, est devenu maître d'école et propriétaire à Bâle au prix d'une vie de lutttes et d'un labeur acharné ; le fils, sans connaître la richesse à l'origine, est cependant dès l'abord un bourgeois ; nous le voyons devenir un *monsieur*, même un *grand monsieur*, et, ce qui est mieux, un savant d'une réelle valeur. A son tour, il facilita singulièrement la voie, dans la carrière de médecin et de

professeur, à son frère Thomas¹, de trente-huit ans plus jeune que lui, auquel il servit de père et dont il fit son héritier. La descendance de ce dernier fournit enfin jusqu'au dix-huitième siècle, où le nom de Platter s'éteignit à Bâle, une série d'hommes utiles, spécialement dans le champ de la médecine. Il y avait quelque intérêt, nous semble-t-il, à marquer en détail, du moins pour les deux premiers degrés, la solidarité qui unit les générations d'une même famille, et la bénédiction que la fidélité au devoir fait passer du père aux enfants. Puisse cet exemple servir à notre génération et la mémoire des Platter continuer ainsi à être utile !

AUGUSTE BERNUS, *professeur.*

Lausanne, octobre 1895.

¹ Rappelons que celui-ci aussi a écrit le récit des voyages par lesquels il a couronné ses études, dans deux volumes manuscrits, conservés à la Bibliothèque de l'Université de Bâle, et dont M. Paul de Félice a publié quelques pages : *Un étudiant bâlois à Orléans en 1599.* (Extrait des *Mém. de la Soc. archéol. et hist. de l'Orléanais.*) Orléans 1879, in-8° de 16 pages.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Le Valais, patrie de Thomas Platter, est entré en 1815 dans la Confédération suisse, à laquelle l'unissaient déjà des alliances séculaires. C'est une vallée étroite, longue de 35 lieues, qui se dirige de l'est à l'ouest, depuis la Furca où le Rhône prend sa source jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans le lac de Genève. A cette vallée principale aboutissent treize vallées latérales. Au nord les Alpes bernoises, au sud les Alpes pennines enferment le Valais d'une haute muraille de montagnes périlleuses à franchir. « Le chemin », dit un géographe du seizième siècle, Séb. Münster, en parlant de la Gemmi, l'un des passages les plus fréquentés, « le chemin monte droit en hault en forme de limaçon ou de viz, ayant des circutions et des storses continues et petites tant à gauche qu'à la dextre, et est un chemin fort estroit et dangereux, aux yvrongnes principalement et estordiz. Car de quelque côté qu'on tourne les yeux, on veoit des abysmes et gouffres fort profonds, que même ceulx aussi qui ont le cerveau bien posé et arrêté, ne les

peuvent regarder sans horreur. De ma partie confesse n'avoir monté ceste montaigne sans grand frisson et tremblement. » Pays sans commerce et sans industrie, le Valais est resté isolé et peu connu jusqu'à l'époque toute récente où, le goût des excursions alpestres s'étant développé, les magnificences sublimes du Mont-Rose et du Mont-Cervin se sont révélées aux yeux des voyageurs émerveillés. Pendant longtemps, les seuls étrangers qui s'aventuraient dans cette contrée étaient des malades venant chercher leur guérison aux bains de Louèche, car depuis des siècles Louèche jouit d'une réputation méritée ; néanmoins sa situation presque inabordable l'empêchait d'être visité par cette foule amie de l'oisiveté et de la dissipation qui, de tout temps, s'est donné rendez-vous aux eaux thermales. Les Valaisans, laborieux et de mœurs simples, vivaient donc séparés du monde, dans un pays d'une fertilité méridionale en certaines parties, en d'autres du climat le plus rigoureux. Partagés en Haut et Bas-Valaisans, les premiers parlant l'allemand, les seconds le français, ils étaient au seizième siècle gouvernés par l'évêque de Sion assisté d'un « grand-bailli. » Le Bas-Valais se divisait en six « bannières, » le Haut-Valais en sept « dizains, » commandés chacun par un « châtelain. »

Thomas Platter naquit dans le dizain de Viège, à Grenchen, village de la vallée de Zermatt, situé non loin de l'endroit où cette vallée se réunit à celle de Saas. Au rapport des contemporains, le lieu était ver-

doyant, pourvu d'excellents pâturages, mais d'un accès difficile. Félix Platter, fils de Thomas, le visita en 1562 ; il y arriva par un étroit sentier où il n'avancait qu'avec précaution de peur de rouler dans le précipice. Il vit la maison paternelle, construite, comme la plupart des habitations du pays, avec des troncs de sapins grossièrement équarris ; elle était déjà inhabitée et ne tarda pas à disparaître, car du temps de Josias Simler, auteur d'un livre sur le Valais, publié en 1574 après avoir été soumis à l'examen de Thomas Platter, on ne montrait plus que le large rocher (*Platte*) auquel les Platter doivent leur nom. Félix Platter dépensa une couronne pour faire graver sur cette plate-forme son nom et ses armoiries.

Félix avait rencontré, tout près de Grenchen, une forêt d'aspect sévère, que les ours habitaient en grand nombre. La partie orientale du Haut-Valais était, en effet, citée par sa nature sauvage, ses frimas et les privations qu'enduraient ses habitants. « Le pain commence à y devenir plus aspre, dit Séb. Münster, en sorte qu'en tout le pays des Suyssees à grand peine en trouvera on de plus rude, ne moins savoureux. » Dès ses plus tendres années, Platter eut à lutter contre la misère. Perdu dans les Alpes, il vit souvent la mort de près, mais il était aguerrri au danger : nourrisson, il n'avait jamais bu que du lait de chèvre ; or, suivant la croyance des montagnards, le lait de chèvre rend l'enfant courageux et le préserve du vertige.

Lorsque Platter abandonna le métier de pâtre, ce

fut pour mener l'existence d'écolier. Ce changement de condition aurait de quoi surprendre, si la carrière des études avait alors exigé un certain degré d'instruction et des sacrifices pécuniaires. Mais la plupart des écoliers battaient le pays, vivant d'aumônes et de rapines. Les plus jeunes chantaient dans les rues ; ainsi le cardinal Matthieu Schinner et Luther. Les autres faisaient concurrence à la race maudite des bohémiens : ils vendaient des balles enchantées ou des calendriers, annonçaient des éclipses, levaient les sorts, conjuraient les esprits, montraient des reliques, prédisaient l'avenir, découvraient les trésors cachés, enseignaient des prières pour faire sortir les âmes du purgatoire, donnaient la recette de charmes propres à préserver les récoltes de la grêle et les bestiaux des épidémies, et, non contents d'exploiter par tous les moyens la crédulité populaire, ne craignaient pas à l'occasion de recourir à des expédients moins licites encore. Certains passaient pour être les héritiers de la science occulte pratiquée jadis par les druides, que les armes romaines avaient chassés de la Gaule et refoulés au delà du Rhin : ils avaient, disaient-ils, pénétré dans la montagne de Vénus, ils y avaient reçu l'initiation magique ; comme signe distinctif, ils portaient sur les épaules une résille de couleur jaune. Si quelque vieux bachelier acceptait parfois les fonctions de sous-maître dans une école ou de vicaire dans une cure, il ne tardait pas à reprendre sa vie vagabonde. Très anciennement déjà les *scholastici vagantes*

avaient été de la part des conciles allemands l'objet de décrets sévères ; mais ce fut en vain que la loi essaya de réprimer leurs excès et que des fondations pieuses voulurent alléger leur indigence, soit par des aumônes périodiques et générales, soit par une modique rétribution allouée aux écoliers qui remplissaient les emplois subalternes dans les cérémonies du culte : pendant longtemps il n'y eut rien de plus commun que de voir un vieil étudiant errer de ville en ville, menant à sa suite de jeunes garçons, qui avaient la charge de pourvoir à son entretien et sur lesquels il exerçait une autorité despotique. Un vieil étudiant se nommait en Allemagne *Bacchant*, mot qu'on fait dériver de *bacchari*, vagabonder ; ses protégés ou plutôt ses victimes s'appelaient *Schützen*, ce qui correspond à peu près au terme de « béjaune, » anciennement usité dans les universités de France.

C'était donc se débarrasser à bon compte d'un enfant que de l'enrôler dans la troupe des *scholastici vagantes*. Toutefois, nous voulons croire que si les parents de Platter l'envoyèrent étudier à l'étranger, leur résolution ne fut point dictée par l'égoïsme. Comment Platter aurait-il pu devenir autre chose qu'un prêtre, puisque les cloches du village sonnaient l'office au moment de sa naissance ? Matthieu Schinner ne lui avait-il pas prédit un avenir honorable, et ce digne lui-même ne venait-il pas d'atteindre aux brillantes destinées qui lui avaient été annoncées par un vieillard un jour qu'il mendiait à Sion ? Né de pa-

rents humbles, dans un village voisin de Grenchen, Schinner avait pris rang parmi les puissances politiques et se disposait à montrer au roi de France ce que peut un montagnard irrité. Son exemple était bien propre à propager le désir de l'instruction chez ses compatriotes. Le témoignage des contemporains, d'accord avec l'histoire, prouve d'ailleurs que, jusque dans les parties les plus reculées de l'Helvétie, les goûts nobles et les facultés heureuses se rencontraient fréquemment. « Les Valaisans, dit Jos. Simler, prisent fort la science : un grand nombre de fils de famille vont étudier à l'étranger ; les jeunes gens de condition inférieure font de même et, bravant la misère, ils préfèrent mendier de porte en porte plutôt que de renoncer à l'espoir d'acquérir des connaissances qui leur permettraient de parvenir aux dignités civiles et ecclésiastiques dans leur patrie. » La chronique de Jean Stumpf contient le même éloge. Si le docte Erasme regrettait que le métier des armes détournât les Suisses de la science, pour laquelle il leur reconnaissait tant d'aptitude, il ne faut pas oublier que ces pâtres belliqueux n'avaient garde de négliger les intérêts intellectuels dans les traités que leur vaillance imposait aux autres Etats. En vertu du pacte d'alliance de 1499, chaque canton eut le droit d'envoyer à Paris deux étudiants, dont Louis XII prit à sa charge l'entretien ; des clauses analogues furent stipulées dans les conventions postérieures passées soit avec les rois de France, soit avec les princes italiens.

Ainsi l'Helvétie ne resta point étrangère à ce grand mouvement des esprits qui se développa d'une manière providentielle au moment même où la découverte de l'Amérique, présentant à la convoitise de l'Europe des richesses inouïes, semblait assurer aux appétits matériels une funeste prépondérance. A partir de la fin du quinzième siècle, la jeunesse suisse accourt aux écoles ; dans plusieurs cantons, comme dans les pays limitrophes de Souabe et d'Alsace, l'enseignement prend un brillant essor. A Rottweil, Michaël Rubellus fait part de sa science à son neveu Melchior Wolmar, dont l'influence fut si grande sur la destinée de Calvin, à Myconius, le continuateur de l'œuvre d'Æcolampade à Bâle, au savant Henri Loriti dit Glareanus, à Berthold Haller, le fameux réformateur de Berne. Æcolampade et Capito étudient à Heidelberg et Melanchthon à Tubingue. L'école de Schleitstadt voit s'asseoir sur ses bancs Johannes Sapidus, qui devait la diriger plus tard avec éclat ; Reuchlin, le restaurateur des études grecques et hébraïques en Allemagne ; J. Wimpeling, l'éminent pédagogue de Strasbourg ; Bebelius et Beatus Bild dit Rhenanus, célèbres par leur érudition. Zwingli écoute les leçons d'un Wolflin à Berne, d'un Georges Binzli et d'un Thomas Wittenbach à Bâle. Nommé évêque de cette dernière ville en 1502, le digne Uttenheim poursuit en même temps la réforme de l'Eglise et celle de l'instruction publique.

Avant de profiter des ressources qui s'offraient à la

jeunesse studieuse, Platter perdit plusieurs années en courses vagabondes. Il eut enfin le bonheur de rencontrer dans la personne d'Oswald Myconius, professeur à l'école du Frauenmünster de Zurich, un homme joignant à tous les mérites du savant les qualités du cœur les plus exquises. Dès lors une affection touchante et inaltérable unit le maître et le disciple ; leur intimité fut aussi sacrée que celle qui règne entre le père et l'enfant.

Oswald Geisshüssler, qu'Erasme baptisa du nom de Myconius et qu'il ne faut pas confondre avec le réformateur saxon Frédéric Myconius (Mecum), naquit à Lucerne en 1488. On suppose que son père était meunier. Après avoir étudié dix années sous Michaël Rubellus, Oswald se fit immatriculer en 1510 à l'Université de Bâle. Quatre ans plus tard, il était bachelier en philosophie, et ses connaissances philologiques lui valaient une place d'instituteur et d'honorables amitiés. En 1516, Myconius reçut de Zurich un appel, il l'accepta. Le zèle, le talent qu'il déploya comme pédagogue lui procurèrent de l'influence ; il en usa pour amener la nomination de Zwingli à la charge de prédicateur de la cathédrale. Maître Ulrich entra en fonctions le 1^{er} janvier 1519. Toutefois Myconius ne put rester longtemps auprès de l'homme qu'il admirait le plus : sa conscience lui ordonna d'aller rejoindre Jean Zimmermann dit Xylotectus, Jodocus Kilchmeier et Rodolphe Am Bühl dit Collinus, qui travaillaient à répandre à Lucerne les idées nouvelles.

Zwingli l'accompagna de ses vœux et de ses regrets. « Depuis ton départ, lui écrit-il, je n'ai pas plus de courage qu'une armée séparée de l'une de ses ailes. C'est à présent que j'apprécie les services que mon cher Myconius rendait dans les affaires civiles comme dans les affaires religieuses ; à présent je sais combien de fois, sans que je m'en doutasse, il est entré en lice pour la cause de Christ et pour la mienne. »

Myconius enseigna pendant deux ans à Lucerne ; l'opposition violente qu'y rencontrèrent les partisans de la Réforme le contraignit à s'éloigner de cette ville. Après une courte halte à Notre-Dame-des-Ermites, où l'administrateur de l'abbaye, Diebold de Geroldseck, l'avait appelé en qualité de professeur, il obéit à la sympathie qui l'entraînait vers Zwingli et revint à Zurich. Il y revêtit la charge de directeur de l'école du Frauenmünster ; c'est là qu'il rencontra Thomas Platter.

La funeste issue de la bataille de Cappel frappa douloureusement Myconius, qui désira quitter une ville où tout lui rappelait Zwingli. Instruit de ses dispositions, Platter s'acquitt un premier titre à la gratitude des Bâlois en déterminant leurs magistrats à s'assurer les services d'un homme dévoué : le 22 décembre 1531, Myconius fut nommé pasteur de la paroisse de Saint-Alban. Son mérite, bientôt reconnu, le fit choisir en août 1532 pour succéder à feu Écolampade dans les fonctions d'antistes et de professeur en théologie.

Depuis ce moment jusqu'à sa mort, qui arriva le 14 octobre 1552, Myconius continua sans relâche l'œuvre de son prédécesseur, et son nom est devenu inséparable de celui d'Écolampade. Myconius vécut pauvre : sa femme et lui devaient à leur servante Anna Dietschi 14 florins de Zurich, soit pour gages, soit pour de l'argent qu'elle leur avait prêté ; de ces 14 florins, la femme de Thomas Platter n'en retira que 2 lors de son mariage et 6 après le décès de ses anciens maîtres.

En Myconius Platter ne trouva pas seulement un professeur qui lui rendit accessibles les trésors de la science : jusqu'alors abandonné à lui-même, le pauvre écolier connut pour la première fois au Frauenmünster les soins d'une sollicitude éclairée et d'une tendre affection. Myconius et sa femme ont mérité le nom de père et de mère que leur donnait Platter reconnaissant. « J'avais déjà plié la présente, écrit Platter à Myconius, quand mes enfants se sont mis à crier : « Salue de notre part le grand-père et la grand'mère ! » La vie du maître et celle du disciple furent à toujours étroitement unies ; aussi l'éminent historien bâlois, M. K.-R. Hagenbach, consacre-t-il à Thomas Platter un chapitre de son ouvrage sur Myconius.

Possédant enfin un asile, Platter répara le temps perdu. Il n'était déjà plus un adolescent, mais ses facultés avaient conservé leur vigueur native ; elles furent égales à sa force de volonté. Son zèle pour l'étude et son attachement à la nouvelle doctrine lui

gagnèrent la confiance de Zwingli, qui l'employa dans nombre de missions. Celles-ci demandaient du courage et de l'abnégation : périlleuses, elles ne rapportaient ni gloire ni profit ; mais la pensée de servir la bonne cause suffisait pour que Platter affrontât fatigues et dangers, comme il le fit, entre autres occasions, lors de la dispute qui se tint à Baden au printemps de 1526.

La connaissance qu'il avait acquise des langues anciennes, Platter ne l'utilisa point quand il dut songer à pourvoir à sa subsistance par des moyens plus honorables et moins précaires que la mendicité. Son caractère était encore trop rude, son humeur trop remuante pour s'accommoder de la calme existence du maître d'école ou du pasteur. De toutes les professions libérales, l'exercice de la médecine semblait convenir le mieux à son besoin d'activité ; aussi le voyons-nous, quelques années plus tard, quitter sa place d'instituteur à Bâle, encourir le déplaisir de ses protecteurs, et cela sans regret, afin de suivre le docteur Epiphanius, qui s'engageait à l'initier aux secrets de la science d'Hippocrate.

Pour le moment, Platter ne porta pas ses vues de ce côté, ou bien la perspective de longues études, jointe aux impérieuses nécessités de la vie matérielle, le détourna de la carrière que son fils Félix et la plupart de ses autres descendants devaient parcourir avec honneur. Il se fit cordier. Aux yeux des contemporains, cette détermination n'avait rien d'étrange : le

trop grand nombre de prêtres et d'écoliers, leur désœuvrement avaient occasionné des abus dont les réformateurs voulurent prévenir le retour. Dans ce but, rompant avec les préjugés et l'esprit de caste, ils revendiquèrent en faveur du travail manuel une considération bien légitime. C'était poser les premières bases de cette puissance des temps modernes qui s'appelle l'industrie ; c'était, en outre, un moyen efficace de répandre parmi les masses la vérité. Quittant la paisible retraite des bibliothèques et des auditoires, maint savant allait s'établir dans les bruyants ateliers ; là, par de familiers entretiens, il agissait sur ses humbles compagnons de travail et complétait ainsi, pour l'instruction et l'édification du peuple, l'œuvre que poursuivaient l'imprimerie et la prédication. La Réforme ne s'adressait pas à une seule classe d'individus : tout homme, quelle que fût sa condition, avait une âme dont il fallait prendre soin. D'un autre côté, avec l'ancien ordre de choses disparaissaient pour un temps les distinctions sociales ; la renaissance des lettres rendait égaux sur le terrain de la science les riches et les pauvres, les nobles et les roturiers ; plus qu'à nulle autre époque le mérite personnel obtenait sa récompense. Ce fut dans l'échoppe de cordier où Platter fit son apprentissage que la cité de Zurich vint chercher Rodolphe Collinus pour lui confier l'enseignement du grec. Collinus avait renoncé aux revenus comme aux honneurs du canonicat ; il était pauvre, tellement qu'étant obligé à Zurich de transporter sa

demeure de la *Neustadt* au *Thurmhaus*, tandis que sa femme était malade à la mort, il opéra le déménagement en moins d'une heure et demie, car, dit-il, dans sa propre biographie :

Tota domus Codri rheda componitur una.

Mais son dénuement ne l'empêcha point, en 1529, à l'âge de trente ans à peine, d'être envoyé à la conférence de Marbourg, puis vers le doge de Venise. Ainsi, rien d'étonnant à ce que Platter, simple journalier, reçût sur la place publique la visite du grand Erasme. Peut-être même serait-il entré à cette époque dans les rangs des professeurs bâlois, si la guerre civile n'était venue lui fournir l'occasion de recommencer son existence vagabonde.

On connaît les causes et les événements des deux guerres de Cappel. A l'acte de combourgeoisie chrétienne signé par les villes réformées de Zurich, Constance, Berne, Saint-Gall, Bâle, Bienne et Mulhouse, les cinq cantons de l'intérieur, Uri, Schwytz, Unterwald, Lucerne et Zug, répondirent en contractant alliance avec Ferdinand, archiduc d'Autriche et roi de Hongrie. Le supplice du pasteur Jacques Kaiser, condamné au feu par le gouvernement schwytzois, fut le signal de l'entrée en campagne. Le 9 juin 1529, les Zurichois vinrent prendre position à Cappel. Cependant tout espoir de paix n'avait point disparu. Quand ils furent en présence, les soldats des deux armées se souvinrent de leur commune origine ; aussi, les voyant faire échange de bons procédés, le bourgmestre Jac-

ques Sturm, de Strasbourg, s'écria : « Singulier peuple ! leurs divisions ne les désunissent pas. » Les efforts persévérants du landamman de Glaris, Jean Æbli, réussirent, la paix fut conclue et l'original du traité avec l'Autriche anéanti dans la nuit du 25 juin. Pas une goutte de sang n'avait été versée. Malheureusement les causes d'inimitié subsistèrent et la seconde guerre de Cappel eut un fatal dénouement : le 11 octobre 1531, Zwingli tomba sur le champ de bataille avec plus de 500 Zurichois. Ivres de fureur, les soldats du parti victorieux outragèrent le cadavre du réformateur : par la main du bourreau le corps de Zwingli fut écartelé, livré aux flammes et sa cendre mêlée à celle de porcs qu'on immola. « Trois jours après la retraite des ennemis, rapporte Myconius dans sa biographie de Zwingli, quelques amis de maître Ulrich vinrent recueillir ce qui pouvait rester de lui ; or, chose prodigieuse ! ils retirèrent son cœur intact du milieu des cendres. Un peu plus tard, l'un de mes intimes me dit qu'il avait sur lui, dans une bourse, une portion du cœur de Zwingli, demandant si je désirais le voir. Je repoussai cette offre avec horreur. » On ignore pourquoi des historiens ont prétendu que Myconius jeta à l'eau la bourse et que le propriétaire de celle-ci n'était autre que Thomas Platter. Le silence de ce dernier infirme déjà grandement une pareille supposition.

Nous laisserons notre auteur raconter lui-même combien de fois il changea de domicile et d'état avant

de s'établir à Bâle d'une manière définitive. Nous nous bornerons à constater que, pendant ses divers séjours en Valais, il contribua puissamment à répandre la Réforme dans le pays, d'autant plus que la ville la plus voisine de Grenchen, Viège, où il demeura, était habitée par un très grand nombre de familles influentes; les nobles y possédaient même une église dont l'entrée était interdite aux plébéiens. Plus tard, à Bâle, parmi les étudiants qu'il reçut à son foyer, il compta beaucoup de Valaisans, lesquels se mettaient volontiers sous la tutelle d'un compatriote jouissant de la considération générale. Imprimeur ou pédagogue, Platter s'était acquis une position honorable. On n'avait point encore oublié qu'en l'an 1468, l'empereur Frédéric IV avait conféré aux typographes le droit de porter l'épée et les avait placés sur le même rang que les nobles et les savants. En outre, Platter avait travaillé avec ardeur, avec opiniâtreté, et ses efforts n'étaient point restés sans résultat.

Il est curieux de voir parvenir au bien-être matériel un homme que son passé n'avait pas dû préparer à l'esprit de suite et à la prudence indispensables dans les affaires. A celles des qualités que le négoce requiert et qui lui manquaient, Platter suppléa par son bon sens naturel, par son activité, par son désir de faire honneur à ses engagements. Ajoutons qu'il ne paraît pas avoir jamais été pris pour l'art typographique de cet amour, moins sage peut-être que désintéressé, auquel plus d'un imprimeur érudit de l'époque

sacrifia sa fortune et sa vie. Il s'enrichit donc, tandis que ses anciens associés, entre autres le très savant Jean Herbst, dit Oporinus, succombèrent misérablement sous le poids de dettes accumulées.

Platter n'imprimait guère à ses propres frais, il travaillait plutôt pour le compte de ses confrères. Sa marque représente Minerve tenant d'une main l'égide et de l'autre la lance, avec la devise : *Tu nihil invita faciesve dicesve Minerva*. Son nom restera dans les annales de la bibliographie, car Platter fut l'imprimeur d'un livre devenu d'une rareté excessive et dont l'apparition fait époque dans l'histoire : au mois de mars 1536, dans la maison dite « de l'Ours noir, » paroisse de Saint-Pierre à Bâle, Thomas Platter, en société avec Balthasar Rauch, soit Ruch ou Lasius, acheva d'imprimer la première édition de la *Christianæ religionis Institutio*, de Calvin. Le même mois avaient paru les *J. Ecolampadii et H. Zwinglii Epistolarum libri quatuor* : dans une préface adressée au landgrave Philippe de Hesse, à Ulrich duc de Wurtemberg et à Georges comte de Wurtemberg et Montbéliard, Théodore Bibliander dit que ce volume est la première entreprise des deux associés, qu'il appelle : *Honesti cives Basilienses et perinde typographi diligentes* ; la Bibliothèque publique de Genève en possède un exemplaire donné par Oporinus à Guillaume Farel. Parmi les autres ouvrages sortis des presses de Platter, on cite encore un *Novum Testamentum græcum*, de 1540.

Mais c'était dans l'enseignement, et non point comme imprimeur, que Platter devait rendre aux belles-lettres des services signalés. Le Conseil de Bâle avait, en 1529, à l'instigation d'Ecolampade, décrété la réforme de l'instruction publique; Oporinus, ayant Platter pour sous-maître, *provisor*, reçut la direction de l'école de la cathédrale, située dans le quartier nommé *Burg (castrum)*, où demeuraient naguère l'évêque et les autres dignitaires ecclésiastiques. Lorsqu'en l'année 1533 fut fondé le *Padagogium* ou *Collegium sapientiæ*, destiné aux jeunes gens qui se vouaient plus particulièrement aux études classiques, Platter et Oporinus professèrent aussi dans le nouvel établissement. Toutefois les ennuis que l'Université leur suscita les forcèrent bientôt de renoncer à cette sphère d'activité.

A Bâle, en effet, le triomphe de la Réforme était définitif; la lutte terminée, le travail de réorganisation commença. Alors apparurent de nouveau l'esprit de corporation et ses exigences; l'Université voulut que chaque maître possédât un grade académique. Malgré son haut rang dans la hiérarchie de l'Eglise, Myconius, simple bachelier, se vit refuser le droit de professer la théologie dans la même chaire que ses collègues, tous docteurs; on construisit à son usage une chaire spéciale qui garda le nom de *cathedra Myconii*. En outre, soit par un faux orgueil, soit dans l'intérêt des études, les fonctions de l'enseignement furent réputées incompatibles avec toute autre pro-

fession. Fils de ses œuvres et ayant conscience de son propre mérite, Platter tint tête à l'Université, dont il blâmait le vain formalisme. Certes, le Conseil (*die Deputaten*) chargé des affaires relatives à l'instruction et au culte eut de la peine avant d'amener un compromis entre les deux parties et d'assurer à l'Etat le concours de l'homme qu'il considérait comme le plus capable de relever l'école de la cathédrale. Enfin, au mois de septembre 1541, Platter comparut devant les seigneurs scolares assemblés au *Richthaus*, où siégeait jadis le juge épiscopal, et là consentit à rentrer dans la carrière de l'enseignement. Il formula par écrit ses conditions et le plan qu'il comptait suivre.

« Messeigneurs, disait-il, je vous prie d'exhorter mon cher père et ancien maître Myconius à surveiller assidûment l'école, suivant le devoir de sa charge, afin qu'il me reprenne à l'occasion et me châtie, ce dont je lui serai reconnaissant... En demandant trois sous-maîtres, je prévois que vous vous plaindrez de ce que je désire alléger ma tâche. Telle n'est point cependant mon intention : je n'ai en vue que le bien des écoliers. Lorsqu'on veut construire promptement un édifice, on engage beaucoup d'ouvriers, ce qui ne signifie pas que chacun doive travailler avec moins d'ardeur, mais c'est afin que l'ouvrage soit terminé plus tôt. De même ici : s'il n'est pas secondé, le maître aura beau faire tout son possible ; à l'heure dite, force lui sera de renvoyer chez eux les enfants. Voyons ce qui existe en d'autres villes, à Zurich, à

Berne, à Strasbourg. A Zurich, pour deux écoles il y a neuf maîtres ; chaque classe a le sien à Strasbourg. (Si je dis cela, ce n'est pas que vous ne sachiez ce qui est opportun, mais pour que vous considérez par quels moyens on travaille ailleurs au progrès des études.) Je vous demande donc, Messieurs, de peser mûrement la chose ; ne négligeons point la jeunesse, songeons à nos descendants, léguons-leur des hommes instruits, usons pour cela des talents que Dieu nous a donnés, afin qu'on ne retombe pas dans les ténèbres passées.... Les autres maîtres trouveront mauvais qu'on ne leur prête pas la même assistance. Plût à Dieu que nous la recevions tous cette assistance, nos efforts communs produiraient de plus grands résultats. En attendant, l'école du château appartient à la paroisse la plus importante, elle doit être secourue en premier lieu, car c'est là qu'il y a le plus d'enfants.

» Quant à ma paie, je serai bref. Sur ce point, de même que sur tous les autres, à vous, Messieurs, à décider. Je vous prie toutefois de considérer le travail et souci qu'apporte une telle charge, comme aussi la lourde responsabilité qu'encourt devant Dieu celui qui mal la remplit. Veuillez faire en sorte que je trouve du contentement à m'acquitter de mes devoirs et que je ne dise pas, employant la phrase vulgaire : « Sup-
» porte ta croix, jusqu'à ce que le sort te soit plus clé-
» ment. » Celui dont le cœur désire, n'a pas l'esprit à son ouvrage. Quand chaque année, chaque jour

presque, le maître change, vous êtes à même de savoir, Messeigneurs, combien l'école en souffre. Je vous supplie donc d'assurer mon existence, afin que je ne sois point forcé de venir à tout moment vous demander l'aumône et vous importuner. Maintenez la somme à laquelle vous vous êtes arrêtés en premier lieu, il n'y a vraiment rien de trop ; je sais bien ce qu'on donne ailleurs, mais besoin n'est de le dire et l'équité dictera votre décision. »

Le plan d'enseignement que Platter adopta se rattache au fameux « ordre » des écoles de Saxe, œuvre de Mélanchthon, le *magister Germaniæ*, mais avec des modifications empruntées au célèbre pédagogue de Strasbourg, Jean Sturm. Un règlement dont le manuscrit existe encore et que M. D.-A. Fechter a publié dans son excellente étude historique sur l'instruction publique à Bâle, fait connaître l'organisation de l'école restaurée. Les leçons se donnaient le matin de 7 à 8 heures et de 9 à 10, l'après-midi de 1 à 2 et de 3 à 4 heures. Pendant l'heure d'intervalle les élèves pouvaient rester en classe et travailler, presque toujours sous la surveillance du maître. L'école était divisée en quatre classes, chaque classe en décuries d'après la force des élèves, le professeur s'occupant successivement de chaque décurie. Les promotions d'une classe dans une autre avaient lieu aux Quatre-Temps.

Les élèves de la première classe apprenaient à lire sur la planche noire, à épeler le Donat et à écrire.

Chaque soir, on leur donnait deux mots latins que le lendemain ils devaient savoir ; le samedi matin, ils récitaient de nouveau tous les mots appris pendant la semaine. — L'enseignement de la deuxième classe consistait dans la lecture et la récitation du *Catechismus*, des *Dialogi sacri Castalionis*, des petits *Colloquia Erasmi*, des *Selectæ epistolæ Ciceronis*, et des règles élémentaires du Donat. Troisième classe : *Testamentum*, *Catechismus*, *Grammatica Philippi Melancthonis latina*, *Ciceronis de Senectute*, *formulæ loquendi*, *proverbia*, *sententiæ*, *Eclogæ*, *figuræ poetarum*, *Fabulæ Æsopi selectæ*, éléments de la langue grecque. — Quatrième classe : *Testamentum*, *Rhetorica Philippi Melancthonis*, *Dialectica*, *Epistolæ Ciceronis*, *Ovidii Metamorphoses*, *Schemata Susenbroti*, *Terentius*, *Luciani Dialogi*, *Grammatica græca Ceperini*. La *musica* était encore une des branches de l'enseignement, car les écoliers devaient, comme avant la Réformation, soutenir le chant dans les exercices du culte.

En sa qualité de pédagogue, Platter a bien mérité de sa patrie adoptive. Pierre Ramus dit à son propos : *Uberissimi seminarii proventu innumerabiles annorum plurimorum tempore grammaticos genuit*. Sa réputation attirait les écoliers des pays voisins ; disons en passant qu'il dispensa toujours les enfants pauvres et les étrangers de la rétribution trimestrielle à laquelle il avait droit. Les querelles seules qu'il eut à soutenir contre l'Université sont la preuve manifeste de ses

succès. En 1544, pour des motifs difficiles à entrevoir, les magistrats décidèrent la création d'un nouveau *Pædagogium*, qui devait servir d'intermédiaire entre les écoles existantes et l'Université. Or les élèves de Platter, se trouvant plus avancés que ceux du *Pædagogium*, refusèrent de se soumettre aux formalités de la déposition (*beania*). On sait en quoi celles-ci consistaient. Au moment d'être admis aux études supérieures, chaque écolier se présentait devant ses futurs condisciples, qui, armés d'instruments de bois, tels que haches, scies et rabots, lui enlevaient les emblèmes de l'ignorance et de la grossièreté, les oreilles d'âne et les cornes dont il était affublé. On l'étendait sur un banc, on lui rabotait tout le corps, pour lui montrer comment la science polirait son esprit ; on le purifiait par d'abondantes aspersion ; bref, on lui donnait à entendre qu'il commençait une vie nouvelle et qu'il devait dépouiller l'homme sot et bestial. Luther et Mélanchthon louent cet usage dont ils n'envisagent que le côté allégorique ; suivant eux, la déposition est l'image de la vie humaine avec ses maux et ses mortifications. La plupart des ordonnances scolaires rendaient obligatoire cette cérémonie : vouloir y échapper était donc une prétention exorbitante, une véritable rébellion. Aussi les débats entre Platter et l'Université furent-ils vifs et l'arrangement survenu en 1549 ne parvint pas à les apaiser. L'école de la cathédrale continua de prospérer, le *Pædagogium* ne put jamais prendre d'essor, si bien qu'il fut supprimé avec toutes

les autres écoles classiques peu de temps après la mort de Platter, dont l'établissement agrandi devint la seule école latine de Bâle, sous le nom de *Gymnasium*.

C'est le directeur actuel de cette institution, M. D.-A. Fechter, connu par ses travaux sur l'histoire bâloise, qui a mis au jour en 1840 la seule édition fidèle des mémoires de Thomas Platter. Quelques fragments de cette autobiographie avaient été imprimés pour la première fois au commencement du siècle passé dans un journal de Zurich intitulé *Altes und Neues*. En 1724, une reproduction plus complète eut lieu par les soins de l'antistès Ulrich, de Zurich, dans le tome III des *Miscellanea Tigurina*. En 1812, J.-Fr. Franz fit paraître à Saint-Gall une assez longue biographie de Thomas Platter ¹.

¹ D'autres publications se sont également occupées de la vie de notre auteur ; ainsi : *Helvetischer Taschenkalender*, Zurich, 1785, 1790-1792 ; L. Meister et H. Pfenninger, *Helvetiens berühmte Männer*, Zurich, 1782 ; Marx Lutz, *Lebensbeschreibung des biedern Helvetiers, Thomas Platter*, Zurich, 1790 ; le *Lexicon* de Leu ; le *Dictionnaire* de Moreri ; la plupart des histoires de l'instruction publique au seizième siècle et un grand nombre d'écrits dédiés à la jeunesse, entre autres : *Neujahrsblatt der Gesellschaft auf der Chorherrenstube*, Zurich, 1780 (par J.-J. Hottinger) et 1812 (par Zimmermann) ; *Neujahrsblatt der Stadtbibliothek*, Zurich, 1820 ; *Neujahrsblatt für Basels Jugend*, Bâle, 1836 ; R. Hanhart, *Erzählungen aus der Schweizergeschichte nach den Chroniken*, Bâle, 1838. Un livre récent, les *Bilder aus der deutschen Vergangenheit*, Leipzig, 1859, par Gustave Freytag, contient la peinture caractéristique que Platter trace des *scholastici vagantes* et de leurs mœurs. En annonçant l'ouvrage de

Cependant les aventures de l'écolier errant ont seules été portées à la connaissance du public de langue française, et il n'existe, que nous sachions, aucune traduction complète des mémoires que Platter rédigea, dit-on, en seize jours. Outre cette autobiographie, il reste de Platter un certain nombre de lettres ; l'une d'elles, datée de 1554, parle d'une comédie de sa composition, et en effet c'était assez l'usage que les professeurs fournissent à leurs élèves un texte à déclamer. « Ma comédie, est-il dit dans cette lettre, a été jouée en présence du bourgmestre, du grand-maître des abbayes et de plusieurs conseillers. Si l'on avait su que la pièce était en allemand, l'assistance eût été bien plus nombreuse. J'en prépare une autre que je ferai représenter en latin et en allemand. »

A la suite de ses mémoires, Platter a écrit un abrégé de sa vie qui va jusqu'à l'année 1580. Nous y lisons que sa femme, qu'il avait épousée en 1529, mourut le 20 février 1572 ; le 24 avril de la même année (son fils unique Félix n'avait point d'enfants), il se remaria

M. Freytag dans la *Revue de l'instruction publique*, Paris, février 1860, M. E. de Suckau a traduit cette partie des mémoires de Platter. Une traduction beaucoup plus libre des mêmes fragments, due à la plume de M. Ferdinand Flocon, a été insérée dans la *Libre recherche*, Bruxelles, septembre 1859, avec quelques mots d'avant-propos de M. Victor Chauffour ; elle a été reproduite par le *Magasin pittoresque*. Le *Musée suisse*, qui paraissait à Neuchâtel il y a un quart de siècle, a raconté aussi l'étrange destinée de Platter à ses lecteurs. Une traduction anglaise a eu du succès de l'autre côté de la Manche.

avec Esther Gross ou Grossmann, qui était fille de Nicolaus Megander, originaire de Brigue en Valais et prédicant à Lützelflüh, canton de Berne. Le 25 février 1573, il lui naquit une fille, Madeleine; le 24 juillet 1574 un fils, Thomas; le 22 novembre 1575 une fille, Ursule; le 12 mai 1577 un fils, Nicolas; le 11 février 1579 une fille, Anna, et le 20 octobre suivant une fille, Elisabeth. Touchant sa charge de recteur, Platter s'exprime ainsi : « Je dirigeais l'école depuis trente-sept ans et trois trimestres; l'ouïe, la vue et les autres facultés commençaient à m'abandonner. La respectable *Academia* eut la pensée de me créer *emeritus*, elle pria le Conseil de m'accorder un congé honorable. Après de longs pourparlers, Messieurs m'assignèrent une pension annuelle et viagère de 80 florins. Ainsi fut résolu le 8 mars 1578, mais je dus encore tenir l'école, aux conditions antérieures, jusqu'à la Pentecôte suivante. »

Platter n'avait point sollicité sa retraite. Il alla finir ses jours dans sa terre de Gundeldingen, située à un quart de lieue de Bâle et qu'il avait achetée en 1549. En ville, il possédait *in der Tiefe* trois maisons, dont l'une s'appelait *Weissenburg* et la deuxième *Gejægd*. Il mourut le 26 janvier 1582, ainsi que nous l'apprennent les lignes suivantes qu'ajouta Félix Platter au manuscrit de son père :

« *Anno* 1582 et le 26 janvier, mon cher père Thomas Platterus, après avoir été alité pendant neuf semaines des suites d'une chute, d'ailleurs affaibli par

son grand âge, mais ayant conservé jusqu'au dernier moment toute sa raison, s'est endormi dans la félicité éternelle, vendredi, comme midi sonnait. Que le Tout-Puissant lui donne une résurrection bienheureuse lors de la venue de notre Seigneur Jésus-Christ. Amen ! »

Le pauvre chevrier valaisan fut inhumé auprès de sa première femme dans le cloître de la cathédrale, où se voit encore aujourd'hui une pierre sépulcrale portant cette inscription :

Τοῖς παισιν ἔπων χρίσιμα,
 ANN. P. M. II XL. ECCLES.
 SCHOLAE, R. P. Q. BAS.
 SEMINARIO,
 PARI
 FIDE ET DEXTERITATE
 PRAEFVIT ;
 TALENTI CVM FOEN. EXERCITI
 PRAEMIVM
 OCTOGENARIO MAIOR
 AB. AETER. MVN. DATORE
 RECEPVRVS
 THOMAS PLATERVS SEDVNVS
 AD SVPEROS
 EMIGRAVIT
 ANN. CHRISTI M. D. XXCII
 A. D. KL. VII FEBR.
 FELIX PLATERVS
 ARCHIATROS,
 PAR. PIENTISS.
Πονῶν πολλά πολλ' εὐδαιμονίει.

Félix Platter fut un éminent médecin et naturaliste, l'un des hommes illustres de l'époque. A l'exemple de son père, il a écrit sa biographie, que nous espérons traduire prochainement. Il mourut sans postérité. De six enfants qu'eut Thomas Platter, le fils d'Esther Grossmann, qui devint professeur d'anatomie et de botanique, un seul garçon fit souche, Félix, docteur en philosophie et en médecine, professeur de logique et de physique ; il eut quatorze enfants, mais deux de ses fils seulement se marièrent, l'un et l'autre docteurs en médecine ; ils moururent, Félix en 1705 et François en 1711, sans laisser de descendance masculine. Une fille du dernier Platter entra par mariage dans la famille Passavant, qui possède encore le portrait d'après lequel nous reproduisons ici les traits du célèbre pédagogue.

Imprimeur genevois, nous sommes heureux de publier la vie d'un savant typographe, d'un homme qui sut mériter la reconnaissance de Bâle, cette cité célèbre, comme Genève, par l'influence que ses presses exercèrent au seizième siècle. Thomas Platter est digne que son nom passe à la postérité : il fut l'un de ces humbles auxiliaires, dévoués et actifs, dont les grands génies ont besoin pour que leur œuvre de rénovation sociale acquière une durée certaine, pour que leurs idées ne restent pas l'apanage des esprits d'élite, mais prennent racine au cœur même des populations. Platter consacra ses talents à la cause qu'il avait embrassée et, faisant preuve d'abnégation, il

déposa tout désir de gloire personnelle ; la conscience d'avoir rempli son devoir et la satisfaction que ce sentiment procure, voilà l'unique récompense qu'il ambitionna. A ces mérites s'ajoute celui d'avoir laissé des pages curieuses et peut-être sans pareilles, où se reflète la vie intime d'un siècle admirable par la même vertu qui donne une éternelle grandeur aux beaux temps des républiques antiques : la fermeté de caractère mise au service de fortes convictions.

EDOUARD FICK,

Docteur en droit et en philosophie.

Genève 1862.

NOTE SUPPLÉMENTAIRE

Depuis 1862 Thomas Platter a été l'objet de plusieurs publications intéressantes ; nous indiquons les plus importantes, pour compléter les renseignements donnés ci-dessus par M. Fick.

Le volume que nous réimprimons a fourni à un savant bibliographe de Hambourg, F.-L. Hoffmann, l'occasion de rappeler quelques autres ouvrages sortis des presses de Platter, dans un compte rendu publié dans : *Scrapsium ; Zeitschrift für Bibliothekswissenschaft*, herausg. von Rob. Naumann, 2.^e année, Leipzig 1863, p. 204 et suiv. ; ces indications ont été reproduites et complétées par M. Ed. Fick, dans une note insérée à la suite des *Mémoires de Félix Platter*, Genève 1866, p. 126 ; cette liste a encore été augmentée par M. Boos, dans l'édition que nous indiquons plus loin.

Ceux qu'intéresse l'histoire de la typographie, trouveront à la suite de cette note la reproduction de la marque dont se servait l'association de Platter et Lasius et dont le volume des *Æcolampadii et Zwinglii Epistolarum libri IV*, de 1536, offre deux spécimens différents ; plus tard Platter imprima quelquefois avec la marque connue de Jean Wattenschnee, sans doute pour le compte de celui-ci. Pour terminer ce qui concerne la carrière typographique de Platter, signalons deux lettres, écrites en juin et juillet 1535 par Myconius, à Bullinger et à Pellican, pour leur recommander avec une touchante sollicitude l'imprimerie que vient de fonder ce cher Platter, que Myconius « connaît depuis nombre d'années, presque dès son enfance, comme un homme plein de droi-

ture et de reconnaissance. » Nous regrettons de ne pouvoir tout citer. (*Calvini Opera*, tome X, 2^e partie, col. 47-50.)

M. Henri Boos a publié une bonne édition des mémoires des deux Platter, d'après le manuscrit original : *Thomas und Felix Platter ; zur Sittengeschichte des XVI. Jahrhunderts* ; bearbeitet von H. Boos, Leipzig 1878, in-8^o ; et M. J.-K.-Rud. Heman en a donné une édition populaire, dans laquelle il rend, non sans quelques bévues, en allemand moderne le dialecte dont se sont servis les deux auteurs, illustrant en outre le texte par des notes. (Gütersloh 1882, petit in-8^o.) L'année précédente avait déjà produit une vie de Thomas mise à la portée du grand public : *Th. Platters Leben* ; herausg. von H. Düntzer (18^e volume de la *Deutsche Hand- u. Haus-Bibliothek*, de l'éditeur Speman), Stuttgart 1881, petit in-8^o. Les générations antérieures avaient, elles aussi, été pourvues de publications analogues : *Th. Platters Leben, wegen seiner Merkwürdigkeit neu herausg.* von E.-G. Baldinger, Frankfurt a. M. 1793, in-8^o ; *Th. Platters merkwürdige Lebensgeschichte* (11^e livraison des *Erzählungen für Christkinder*, publiées par C.-G. Barth, à Calw), Stuttgart 1838, in-12.

De courtes mais exactes notices sur les deux Platter ont été données, en français par M. Ed. Fick, dans la *Galerie suisse* (tome I, Lausanne 1873, p. 432-444), en allemand par M. J. Bächtold, dans l'*Allgemeine deutsche Biographie* (tome XXVI, Leipzig 1888, p. 265-267).

Le regretté Dr Achille Burckhard a publié les lettres de Thomas à son fils Félix (*Thomas Platters Briefe an seinen Sohn Felix*, Basel 1890, in-8^o) ; malheureusement toutes les lettres ne se sont pas retrouvées. Sans donner de faits nouveaux, cette correspondance intime met dans tout son jour le caractère du père, marqué de tant de bon sens pratique, de droiture et de naïve candeur. Ajoutons que la correspondance du théologien luthérien Joachim Westphal, conservée à la bibliothèque de l'église Sainte-Catherine à Hambourg, contient une lettre inédite de Thomas Platter, écrite de Francfort, sans date, relative à son commerce de livres.

Enfin M. Th. Burckardt-Biedermann, rectifiant sur plus

d'un point les travaux antérieurs de Fechter, a mis avec précision en lumière la part qui revient à Thomas Platter dans l'organisation de l'enseignement secondaire à Bâle, et a expliqué par le menu ses démêlés avec l'Université. (*Geschichte des Gymnasiums zu Basel*, 1889, in-8°.)

La mémoire de Platter reste en honneur, on le voit, sur les bords du Rhin et en Allemagne; nous croyons être utile au public de langue française en mettant de nouveau à sa portée le souvenir de cet homme de bien.

AUGUSTE BERNUS.



Petite marque typographique de Platter et Lasius,
sur le titre du volume : *Æcolampadii et Zwinglii Epistol.* 1536.

Γαλλὰς ἀθλωαὶν ἕστη Διὸς, ἢ τε τοὶ αἰεῖ

TV NIHIL INVITA DICES, FACIES VE MINERVA.



יְהוָה יִשְׁמְרֵנוּ וְיִשְׁמְרֵנוּ
כִּי אֵין אֱלֹהִים אֲחֵרִים

Ἐν πάντεσσι πόνοισι πρῶτα μαί, ἠδὲ φυλάσσω.

Grande marque typographique de Platter et Lasius, à la fin du volume : *Ecolampadii et Zwinglii Epistol.* 1536.

VIE DE THOMAS PLATTER

I

Enfance en Valais.

« Souvent, mon cher fils, tu m'as témoigné, ainsi que d'illustres et doctes hommes qui, dans leur jeunesse, ont été mes *discipuli*, le désir de me voir écrire un jour le narré de ma vie à partir de mon enfance. Maintes fois, en effet, vous m'avez entendu parler de l'étrange misère que j'ai endurée dès mes premières années ; des nombreux dangers que j'ai courus, soit dans les sauvages solitudes des montagnes, lorsque j'étais en service, soit dans les voyages que j'entreprenais pour me rendre à telle ou telle école ; de mes labeurs enfin, de mes soucis quand, une fois marié, j'eus à pourvoir à mon entretien et à celui de ma femme et de mes enfants.

Il ne sera point inutile à ton salut que tu puisses considérer les voies merveilleuses par lesquelles

Dieu m'a si souvent préservé, afin qu'à Celui qui règne dans le ciel et qui t'a épargné d'aussi rudes épreuves, tu rendes grâces de tous les dons qu'il t'a octroyés. C'est pourquoi je dois accéder à ton désir, et vais t'instruire des faits encore présents à ma mémoire, te dire de qui je suis né, comment je fus élevé.

Et d'abord, il n'y a rien que je puisse moins garantir que l'époque exacte de chaque circonstance de ma vie. Lorsque j'eus l'idée de m'enquérir de la date de ma naissance, on me répondit que j'étais venu au monde en l'an 1499, le dimanche de la Quinquagésime, juste au moment où l'on sonnait la messe. Cette coïncidence fit espérer que je serais prêtre un jour. Ma sœur Christine m'a raconté qu'elle se trouvait seule auprès de notre mère quand celle-ci accoucha de moi. Mon père était Antoine Platter, de l'antique famille des Platter, qui tirent leur nom d'une maison bâtie dans le haut de la montagne sur un rocher formant une large plate-forme, près du village de Grenchen, dizain et diocèse de Viège. Viège est un gros village et un dizain important du Valais. Ma mère, qui se nommait Amilli, était de la grande famille des Summermatter. Son père a vécu jusqu'à cent vingt-six ans ; six ans avant qu'il mourût, je lui ai parlé moi-même et il me dit qu'il connaissait, dans

le diocèse de Viège, dix hommes plus âgés que lui. Déjà centenaire, il épousa une fille d'une trentaine d'années et en eut un garçon. A sa mort, il laissa des fils et des filles dont les cheveux étaient gris, voire blancs. On l'appelait le père Hans Summermatter.

Je suis né à Grenchen, dans la maison dite *anden Graben* ; tu y es allé toi-même, cher Félix. M'ayant mis au monde, ma mère eut mal aux seins et ne put m'allaiter ; je n'ai même jamais bu de lait de femme, à ce que m'a dit ma défunte mère. Mes malheurs commençaient. Il fallut me donner du lait de vache au moyen d'une petite corne, comme c'est la coutume dans le pays pour les enfants qu'on sèvre et qui restent souvent jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans sans prendre aucune autre nourriture que du lait. Mon père mourut trop tôt pour que je me rappelle de l'avoir jamais vu. Chez nous, presque toutes les femmes savent tisser et coudre ; avant l'hiver, les femmes vont hors du pays, ordinairement sur terre de Berne, acheter de la laine dont les hommes font du drap pour chausses et habits. Or, en allant chercher de la laine à Thoune, dans le pays de Berne, mon père fut attaqué de la peste et mourut ; il fut enterré à Stæfyssburg, village proche de Thoune. Bientôt après, ma mère se remaria avec Heintzmann am Grund, ainsi nommé

d'une maison située entre Viège et Stalden. Ses enfants la quittèrent ; combien étions-nous ? je l'ignore. Je me souviens de deux sœurs : l'une, Elisabeth, a fini ses jours dans l'Entlibuch, où elle avait pris mari ; l'autre, Christine, est morte de la peste, elle neuvième, à Stalden an Burgen. J'ai connu aussi mes frères Simon, Hans et Ioder. Simon et Hans ont péri à la guerre. Ioder est mort à Oberhofen, sur les bords du lac de Thoune. Les usuriers avaient ruiné mon père, de sorte que presque tous mes frères et sœurs entrèrent en service dès qu'ils le purent. Comme j'étais le plus jeune, les sœurs de mon père me prirent chez elles, chacune à son tour.

Je me rappelle très bien qu'une de mes tantes, nommée Marguerite, m'emporta dans ses bras à Grenchen : elle y habitait, en compagnie d'une sœur, la maison dite *in der Wildin*. Je ne sais ce que mes parentes avaient à faire avec les femmes de l'endroit ; mais, en arrivant au logis, Marguerite mit sur la table une gerbe de paille qui se trouvait par hasard dans la chambre, m'étendit dessus, puis courut chez les voisines. Un soir que mes tantes, après m'avoir couché, s'étaient rendues à la veillée, je me relevai et m'en allai dans une autre maison en marchant dans la neige, le long d'un étang. Ma disparition jeta mes parentes dans une grande

frayeur ; quand elles me retrouvèrent, j'étais couché entre deux hommes qui tâchaient de me réchauffer, car j'étais tout transi de froid.

Pendant un autre séjour que je fis chez Marguerite, mon frère aîné revint de la guerre de Savoie et m'apporta un petit cheval de bois, que je m'amusa à trainer par une ficelle devant la maison ; j'étais persuadé que ce cheval marchait réellement, ce qui me fait comprendre comment les enfants peuvent s'imaginer que leurs poupées et leurs autres jouets sont en vie. Mon frère passait sa jambe par-dessus ma tête en disant :

— Ho ! ho ! Thomili, tu ne veux plus grandir !

Paroles qui me vexaient fort.

J'avais trois ans environ lorsque le cardinal Matthieu Schinner, en tournée dans le pays pour visiter les églises et donner la confirmation, suivant la pratique papiste, arriva à Grenchen, où se trouvait alors un prêtre, messire Antoine Platter, qui devait me servir de parrain et vers lequel on me conduisit. Au moment où le cardinal Schinner (peut-être n'était-il encore qu'évêque) sortit de table afin d'aller continuer la cérémonie, je ne sais ce que messire Antoine, mon cousin, eut à faire, mais il disparut ; je courus seul à l'église, désirant être confirmé et recevoir de mon parrain le petit présent d'usage. Assis dans son fauteuil, le cardinal

attendait qu'on lui amenât les enfants. Je m'avancai résolûment vers lui. Me voyant sans parrain :

— Que veux-tu, mon garçon? me demanda-t-il.

— Je voudrais être confirmé.

— Et comment t'appelles-tu? dit-il en souriant.

— Je m'appelle messire Thomas, répondis-je.

Il se prit à rire, murmura quelques paroles, leva la main et m'en toucha la joue. Au même instant survint messire Antoine, qui, pour s'excuser, prétendit que je m'étais échappé à son insu. Le cardinal lui fit part de mes réponses, puis ajouta :

— Pour sûr, cet enfant ne sera pas un homme ordinaire, et probablement qu'il ne tardera pas à devenir prêtre.

C'était l'idée de beaucoup de gens, parce que les cloches sonnaient la messe à l'instant où je vins au monde ; j'en fus d'autant plus vite mis à l'école.

A l'âge de six ans je fus envoyé dans la vallée d'Eister, en deçà de Stalden, chez Thomas an Riedyn, qui avait épousé une sœur de ma mère. Il habitait une ferme appelée *im Boden*. La première année, je gardai les cabris autour de la maison. Je me souviens que j'enfonçais souvent dans la neige à ne pouvoir m'en sortir qu'à grand'peine : que de fois n'ai-je pas perdu en chemin mes souliers, que de fois ne suis-je pas revenu au logis nu-pieds et tout grelottant ! Thomas possédait quatre-vingts

chèvres, que j'eus à garder pendant ma septième et ma huitième année. J'étais encore bien petit, et lorsque j'ouvrais l'étable, si je ne me jetais pas vite de côté, les chèvres en sortant me renversaient et me passaient sur le corps ; c'est ce qui m'arrivait la plupart du temps. Quand je les menais de l'autre côté de la Viège (c'est une rivière), les premières qui avaient traversé le pont s'élançaient dans les champs de blé ; à peine les en avais-je chassées que d'autres y couraient ; alors je me mettais à pleurer et à crier, car j'étais sûr que le soir je serais battu. Si d'autres chevriers se trouvaient là, ils venaient à mon aide, Thomas Leidenbach entre autres, lequel était déjà grand ; il prit pitié de moi et me fit toute sorte de bien.

Nous conduisions nos troupeaux sur de hautes et sauvages montagnes ; chacun de nous portait sur le dos un bissac contenant du pain de seigle et du fromage ; nous mangions ces provisions, assis les uns à côté des autres. Un jour, après un pareil repas fait sur la plate-forme d'un rocher à pic, nous nous mîmes à jouer au palet ; au moment où l'un de nous allait à son tour tirer au but, je voulus me reculer de peur qu'il ne m'attrapât, et je tombai dans le précipice. Tous les bergers de s'écrier :

— Jésus ! Jésus !

Mais déjà ils ne pouvaient plus m'apercevoir, car

j'étais tombé sous l'arête du rocher. Ils me crurent perdu ; néanmoins, au bout de quelques instants, je me relevai et, ayant remonté le rocher, je me retrouvai au milieu de mes compagnons ; ils pleurèrent de joie, eux qui d'abord avaient pleuré de chagrin. Six semaines plus tard, une chèvre fit le même saut et s'assomma. Dieu m'avait protégé !

Six mois peut-être après cet accident, j'avais conduit de grand matin mon troupeau sur un pâturage élevé, nommé Weisseck ; j'y étais arrivé bien avant les autres bergers, qui avaient à faire un plus long trajet. Voilà mes bêtes qui se mettent à monter à ma droite sur une roche large tout au plus d'un grand pas ; au-dessous était un abîme effroyable, profond de mille toises au moins ; rien que des rochers. L'une après l'autre les chèvres profitent de quelques touffes d'herbe pour grimper le long de cette arête. Toutes ayant pris ce périlleux chemin, je veux les suivre, mais je ne me suis pas plus tôt cramponné à la touffe la plus proche, que je me trouve dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer : car je craignais, en sautant en arrière, de manquer le rocher et de tomber dans le précipice. Je restai donc là un bon moment, n'espérant plus qu'en Dieu. Tout ce que je pouvais faire, c'était de me retenir des deux mains à l'herbe et d'appuyer l'orteil sur un petit buisson ; quand je commençais à

me fatiguer, je me soulevais un peu pour changer de pied. J'avais bien peur : je voyais de grands vautours voler au-dessous de moi et j'appréhendais qu'ils ne m'enlevassent comme ils enlèvent quelquefois dans les Alpes les enfants ou les agneaux.

Pendant que je suis dans cette situation et que le vent fait voltiger mon sarreau (je n'avais point de chausse), Thomas de Leidenbach m'aperçoit de loin. Sans savoir ce que cela peut être, et voyant flotter mon vêtement, il pense d'abord que c'est un gros oiseau. Mais quand il me reconnaît, il devient tout pâle de frayeur et me crie :

— Thomili ! ne bouge pas !

Alors il monte sur la roche, me prend à bras le corps, me met sur son dos et nous continuons la poursuite des chèvres.

Quelques années plus tard, ce bon camarade ayant appris mon retour des lointains pays où j'étais allé étudier, vint me voir : il me demanda de ne pas l'oublier lorsque je serais devenu prêtre et de prier pour lui, puisqu'il m'avait sauvé la vie (ce qui est la vérité, gloire en soit à Dieu).

Tout le temps que je fus en service, je tâchai de faire de mon mieux ; aussi, quand je revins à Viège avec ma femme, mon ancien maître déclara-t-il à celle-ci qu'il n'avait jamais eu de meilleur serviteur, quoique je fusse en bas âge et de petite taille.

Feu mon père avait une de ses sœurs qui n'était pas mariée, et à laquelle il m'avait particulièrement recommandé, parce que j'étais le plus jeune de ses enfants. Cette tante s'appelait Fransy. Différentes personnes lui ayant représenté combien mon service était rude et que je ne manquerais pas de m'assommer une belle fois, elle vint déclarer à mon maître qu'elle ne voulait pas me laisser plus longtemps avec lui, ce qui le chagrina fort. Ma tante me ramena à Grenchen et me plaça, pareillement en qualité de chevrier, chez un riche paysan nommé Hans im Boden.

Une jeune fille, qui gardait les chèvres de son père, s'était un jour arrêtée avec moi auprès de l'un de ces canaux qui amènent dans les champs l'eau des montagnes. Nous avions arrangé une petite prairie et nous nous amusions à l'arroser au moyen de rigoles, comme font les enfants. Pendant que nous étions absorbés dans ce divertissement, nos chèvres s'enfuirent vers les sommets, sans que nous pussions ensuite savoir par où elles avaient passé. Laisant ma jaquette au bord du ruisseau, je me mis à monter tout au haut de la montagne; la jeune fille retourna sans ses chèvres au logis; mais un pauvre valet de mon espèce n'y devait rentrer qu'avec son troupeau. Ayant aperçu sur la cime la plus élevée un jeune chamois, je le

pris pour une de mes bêtes et le poursuivis de loin jusqu'au coucher du soleil. Je vis qu'en bas, au village, il faisait déjà presque nuit ; je me mis à redescendre ; l'obscurité augmentait rapidement. J'avais d'arbre en arbre (c'étaient des mélèzes, d'où coule la térébenthine), m'accrochant aux racines que les éboulements de terre avaient mises à découvert. Bientôt les ténèbres furent complètes et la pente devint si roide que je n'osai plus continuer mon chemin. Me retenant de la main gauche, avec la droite je grattais autour des racines et j'entendais la terre rouler bruyamment au fond de l'abîme. Je m'adossai contre un tronc d'arbre. Je n'avais sur le corps que ma chemise ; j'étais sans souliers ni bonnet, et, dans ma consternation d'avoir perdu mes chèvres, j'avais laissé ma jaquette sur le bord du ruisseau. Des corbeaux perchés au-dessus de ma tête m'aperçurent et se mirent à croasser ; je tremblais que quelque ours ne se trouvât dans le voisinage. Enfin je m'endormis, après avoir fait le signe de la croix, et lorsque je me réveillai, le soleil brillait dans tout son éclat. Quand je vis où j'étais, non ! jamais dans ma vie je ne ressentis une telle frayeur : si j'eusse fait seulement quelques pas de plus en avant, je serais tombé dans un horrible précipice, profond de plusieurs milliers de toises. J'eus beaucoup de peine à

me tirer de là, et ce fut en me cramponnant à un racine, puis à une autre, que je remontai jusqu' l'endroit depuis lequel j'avais voulu descendre a village.

En entrant dans les champs situés sur la lisière de la forêt, je rencontrai une petite fille qui menait paître mes chèvres. Ces animaux étaient revenus d'eux-mêmes, le même soir, à l'étable, ce qui avait mis mes maîtres dans une grande inquiétude ils tremblaient que je ne me fusse tué dans quelque chute. Ils allèrent demander de mes nouvelles chez ma tante et dans la maison où je suis né, qui était voisine de la leur. Ma tante et ma vieille maîtresse passèrent toute la nuit à genoux, priant Dieu de me protéger, si je vivais encore. Cette tante était la mère de ce mien cousin dont parle Jean Stumpf et qui fut *praeceptor secundae classis* à Strasbourg. Après les angoisses qu'elles venaient d'éprouver, les deux femmes ne permirent pas que je continuasse à garder les chèvres.

Lorsque j'étais chevrier, je tombai un jour dans un grand chaudron rempli de lait bouillant et me brûlai de telle façon que les marques m'en sont restées pour la vie, comme tu l'as vu et d'autres personnes aussi. Deux fois encore pendant mes années de service, je fus en danger de mort. Dans la première circonstance, je me trouvais au milieu

de la forêt avec un petit berger, et nous tenions mille propos d'enfants. Nous souhaitions, entre autres, d'avoir des ailes et de pouvoir aller jusqu'en Allemagne (c'est ainsi qu'on désigne en Valais la Confédération suisse) en volant par-dessus les monts. Au même instant, un oiseau d'une grandeur effrayante fondit sur nous d'un vol bruyant ; nous crûmes qu'il se disposait à enlever l'un de nous deux ; nous nous mîmes à crier, à faire le signe de la croix et à nous défendre de nos bâtons, si bien que l'oiseau finit par s'éloigner. Nous nous dîmes alors que nous avions eu tort dans notre souhait, Dieu ne nous ayant pas faits pour voler, mais pour marcher.

La seconde fois, j'étais dans un ravin très encaissé, cherchant des brillants, à savoir des cristaux, comme il s'en trouvait là beaucoup. Tout à coup je vis descendre une pierre aussi grosse qu'un poêle ; ne pouvant l'éviter par la fuite, je me jetai la face contre terre. Le bloc tomba à quelques toises au-dessus de moi et rebondit sans me toucher, car souvent les pierres font ainsi des sauts de plusieurs pieds.

Les heureux jours et les gaies aventures ne m'ont point manqué lorsque je vivais sur la montagne avec les chèvres, mais je n'en ai plus souvenance. Tout ce que je sais, c'est que j'avais rarement

les pieds en bon état ; toujours des bosses, des crevasses, des meurtrissures ; souvent des chutes dangereuses ; point de souliers ni de sabots pendant une grande partie de l'été ; parfois une soif insupportable ; en fait de nourriture, le matin avant jour une bouillie de farine de seigle, puis du fromage et du pain de seigle que j'emportais sur mon dos dans un bissac ; le soir du fromage de lait cuit ; tout cela, il est vrai, en quantité suffisante ; coucher sur le foin en été, en hiver sur une paille pleine de punaises et même de poux : voilà quel est le sort ordinaire des pauvres petits pâtres que les paysans envoient dans les solitudes des montagnes.

On ne me fit pas continuer ce pénible métier ; on me plaça chez un propriétaire qui avait épousé une de mes proches parentes. Cet homme, brutal et colère, m'employa à garder ses vaches. Ce n'est pas l'usage au Valais que chaque localité ait son berger pour le gros bétail, mais le paysan qui ne possède pas une alpe où il puisse tenir ses vaches en été, les fait paître dans ses propres champs sous la surveillance d'un petit gars. J'étais depuis quelque temps dans cette place, quand ma tante Fransy vint me chercher afin de me conduire chez mon cousin, Antoine Platter ; elle voulait me faire apprendre les lettres : c'est là-bas leur façon de dire

qu'on met un enfant à l'école. Messire Antoine Platter ne demeurait plus à Grenchen : pour lors il était prévôt de Saint-Nicolas au village de Gasen. Mon maître, qui s'appelait Antscho ou Anthoni et qui était avare, fut contrarié du dessein de ma tante et dit, en plaçant son index de la main droite au milieu de la paume de sa main gauche :

— Le gars ne peut pas plus apprendre quelque chose, que je ne puis faire passer ce doigt au travers de ma main.

Je voyais et entendais tout. Ma tante répliqua qu'elle croyait son projet sage et inspiré de Dieu, et qu'il était encore temps pour moi de devenir un pieux ecclésiastique. Elle m'emmena donc chez messire Antoine Platter ; je pouvais avoir de neuf à neuf ans et demi. Les premiers temps furent pour moi bien pénibles : l'instituteur avait un caractère très violent, de mon côté je n'étais qu'un petit paysan tout stupide. Mon maître me battait d'une manière affreuse, ou bien il m'empoignait par les oreilles et m'enlevait de terre ; je criais alors comme une chèvre qu'on égorge, et plus d'une fois les voisins indignés demandèrent à messire Platter s'il avait résolu de me faire mourir.

Je ne restai pas longtemps chez lui, car mon cousin germain revint sur ces entrefaites des écoles d'Ulm et de Munich en Bavière : c'était le fils du

filz de mon vieux grand-père ; il s'appelait Paulus Summermatter. Mes amis lui parlèrent de moi et lui suggérèrent l'idée de m'emmener aux écoles d'Allemagne.

Lorsque j'appris ce projet, je tombai à genoux et suppliai le Dieu tout-puissant de me tirer des mains du prêtre, qui ne m'enseignait rien et m'accablait de coups ; j'avais seulement appris à chanter un peu le *Salve* avec les autres écoliers du prévôt ; cela nous rapportait quelques œufs. Nous voulûmes une fois nous amuser à célébrer une messe entre nous ; mes camarades m'envoyèrent à l'église prendre un cierge ; je l'emportai tout allumé dans ma manche et il me brûla si bien que j'en ai encore les marques.

II

Pérégrinations en Allemagne.

Paulus étant sur le point de repartir, il me fallut aller le rejoindre à Stalden. Simon zu der Summermatten, frère de ma mère et mon tuteur, y habitait la maison dite *Zmilibach* ; il me fit présent d'un florin d'or, que je serrai bien fort dans ma main, regardant à chaque instant si je l'avais toujours ; je le donnai à Paulus. Donc, nous nous mimes en route. Je dus commencer à mendier ; je remettais à mon bacchant Paulus le produit de la quête ; on me faisait de bon cœur l'aumône à cause de ma naïveté et de mon langage rustique. Dans l'auberge où nous passâmes une nuit, de l'autre côté du Grimsel, je vis pour la première fois un poêle de faïence ; je crus que c'était un gros veau, prenant pour les yeux deux briques qui reluisaient au clair de la lune. Le lendemain, j'aper-

çus pour la première fois aussi des oies ; comme elles s'égosillaient après moi, je m'imaginai avoir affaire à des diables qui voulaient m'avalier, et je m'enfuis en poussant des cris d'effroi. A Lucerne, je vis ce que je n'avais encore jamais vu : des toits couverts en briques, qui m'étonnèrent par leur couleur rouge. Nous arrivâmes à Zurich, où Paulus attendit l'arrivée de quelques compagnons qui devaient venir avec nous en Misnie. Pendant ce temps, je mendiais et pourvoyais à peu près complètement à l'entretien de Paulus, car lorsque j'entrais dans une taverne, les gens aimaient à m'entendre parler le dialecte valaisan et me donnaient volontiers quelque chose.

Il y avait alors à Zurich un fripon, ayant nom Carle, de Louèche en Valais, qu'on croyait sorcier, attendu qu'il savait tout ce qui se passait ; il connaissait fort bien le cardinal. Un jour cet individu m'accosta (nous logions dans la même maison) et m'offrit une pièce de 6 creutzers de Zurich si je me laissais fouetter sur la peau nue. A la fin j'y consentis ; aussitôt il m'empoigna vivement, m'étendit sur une chaise et me battit d'une manière horrible. Quand la douleur fut passée, il me pria de lui prêter les 6 creutzers, parce qu'il voulait aller souper avec l'hôtesse et qu'il n'avait pas de quoi payer l'écot ; je les lui donnai et plus ne les revis.

Après avoir passé huit à neuf semaines à attendre nos compagnons, nous partimes pour la Misnie. Quel grand voyage pour moi ! C'était la première fois que j'allais si loin et qu'il me fallait pourvoir en route à ma subsistance. Nous étions huit ou neuf en tout, à savoir trois béjaunes et les autres de grands bacchants : ce sont les noms qu'on donne aux jeunes et aux vieux écoliers ; j'étais le moins âgé et le plus petit des béjaunes. Quand je ne pouvais plus me trainer, mon cousin Paulus se plaçait derrière moi, armé d'un bâton ou d'une pique, et m'en donnait des coups sur mes jambes nues, car je n'avais point de chausses et seulement de mauvais souliers. Bien que je ne puisse me rappeler toutes nos aventures de grands chemins, quelques-unes cependant me sont restées dans la mémoire. Une fois, comme nous cheminions devant de choses et d'autres, les bacchants dirent entre eux qu'en Misnie et en Silésie l'usage permettait aux écoliers de voler les oies, canards et autres victuailles, et qu'ils n'avaient rien à craindre tant qu'ils ne se laissaient pas surprendre par le propriétaire. Or, un beau jour que nous approchions d'un village, nous rencontrâmes un grand troupeau d'oies dont le gardien était absent ; il faut savoir que chaque village paie un homme pour mener les oies en champ : le gardien donc s'était

éloigné pour aller vers le vacher. Je dis aux béjaunes :

— Quand arriverons-nous en Misnie, que je puisse tuer des oies ?

— Nous y sommes, répondirent-ils.

Incontinent, ramassant une pierre, je la lance et attrape à la patte un des volatiles ; les oies s'enfuient, mais celle que j'avais rendue boiteuse ne les suit qu'avec peine : une seconde pierre l'atteint à la tête et la fait tomber. (Quand je gardais les chèvres, j'avais appris à lancer les pierres mieux que pas un berger de mon âge ; je savais aussi sonner de la trompe et sauter en me servant de la pique ; tels sont, en effet, les exercices habituels des pâtres.) Je cours à l'oie, lui tords le cou et, après l'avoir cachée sous mon habit, je fais mon entrée dans le village. Bientôt le gardien arrive en criant :

— Le gars m'a volé une oie !

Les béjaunes et moi de nous enfuir, et pendant cette course les pattes de la bête sortaient de dessous mon vêtement. Les paysans se mettent à notre poursuite, armés d'épieux. Voyant qu'il n'y a pas moyen de m'échapper avec ma prise, je la laisse tomber. Une fois hors du village, je quitte la route, me jette dans les broussailles, tandis que mes deux compagnons continuent à suivre le grand

chemin. Ils ne tardent pas à être arrêtés ; ils se mettent à genoux, demandent grâce, jurent qu'ils n'ont rien fait ; et les paysans, reconnaissant qu'ils disent la vérité, s'en retournent en emportant l'oie.

Je laisse à penser dans quelles transes j'étais pendant toute cette scène : « Pour sûr, me disais-je, je ne me suis pas signé aujourd'hui ; » car on m'avait recommandé de le faire chaque matin. Rentrés au village, les paysans trouvèrent à l'auberge nos bacchants et leur réclamèrent le prix de l'oie ; c'était l'affaire de 2 batzen ; cependant j'ignore si les bacchants payèrent. Quand ils nous rejoignirent, ils s'informèrent en riant de ce qui s'était passé. Je m'excusai sur ce que je m'étais cru autorisé par la coutume du pays ; ils répliquèrent que je m'étais trop pressé.

Une autre fois, dans une forêt à onze milles de Nuremberg, notre troupe fit la rencontre d'un brigand ; il voulut se mettre à jouer avec nos bacchants afin de nous retarder et de donner à ses compagnons le temps d'arriver. Nous avons heureusement parmi nous un brave garçon, Anthoni Schalbetter, du dizain de Viège, en Valais, qui n'aurait pas reculé devant quatre ou cinq adversaires, comme il l'a bien montré à Naumbourg, à Munich et en d'autres lieux encore. Il enjoignit au malfaiteur de passer son chemin, ce que l'autre

ne se fit pas répéter. Il était déjà tard, à peine pûmes-nous atteindre le village le plus proche. Là se trouvaient deux auberges et très peu de maisons. Dans l'hôtellerie où nous entrons, nous trouvons notre brigand en compagnie de plusieurs individus, ses complices apparemment ; à cette vue nous ressortons en toute hâte et gagnons l'autre auberge, mais ces hommes ne tardent pas à venir nous y rejoindre. Après le souper, tout le monde dans le logis était trop affairé pour penser à nous autres béjaunes, qui, n'étant jamais admis à la table commune, mourions de faim ; en outre, nous n'avions d'autre chambre à coucher que l'écurie. Au moment où le monde se retirait, Anthoni dit à l'aubergiste :

— Il me semble que tu reçois d'étranges hôtes et que tu ne vaux guère mieux qu'eux. Or, prends-y garde, fais que nous soyons en sûreté, autrement je te promets que cette maison deviendra trop étroite pour toi.

Les coquins ayant inutilement essayé de faire jouer nos camarades aux échecs (ils appelaient ce jeu d'un nom baroque que je n'avais jamais entendu prononcer), toute la maison alla se coucher, nous autres petits gars à l'écurie et l'estomac vide. Dans la nuit, plusieurs individus, et peut-être parmi eux l'hôtelier, vinrent à la porte des bacchants et

tentèrent de l'ouvrir. Heureusement qu'Anthonius avait enfoncé une vis dans la serrure, poussé le lit devant la porte et allumé de la lumière. (Il portait toujours avec lui de petits cierges de cire et un briquet.) Il eut bientôt réveillé ses compagnons. Les malfaiteurs s'esquivèrent. Le lendemain matin, hôtelier et valets avaient disparu, et nous béjaunes de nous féliciter d'avoir passé la nuit sans accident dans notre écurie. A peine avions-nous fait un mille que nous rencontrâmes des gens qui, en apprenant quel avait été notre gîte, furent très surpris de nous voir encore de ce monde, car tous les habitants du hameau passaient pour être des assassins.

Nos grands camarades s'étaient arrêtés dans un village, à un quart de mille de Naumbourg, et nous avaient envoyés en avant, suivant leur coutume lorsqu'ils voulaient banqueter. Nous n'étions donc que cinq quand, en plein champ, nous fûmes tout à coup entourés par huit cavaliers, qui, l'arbalète bandée (l'arquebuse ne se portait pas encore à cheval), nous demandèrent de l'argent.

— Ici votre argent ! nous cria l'un de ces hommes.

A quoi l'un de nous, qui était passablement grand, répliqua :

— Nous n'en avons point ; nous sommes de pauvres écoliers.

L'autre répéta par deux fois :

— Votre argent, votre argent !

Et notre camarade de répondre :

— Nous n'avons point d'argent, ni ne vous en donnerons : nous ne vous devons rien.

— Alors le cavalier brandit son glaive et lui en déchargea près de la tête un coup furieux, qui coupa net les cordons du bissac. Ce camarade s'appelait Johannes von Schalen, de Viège-le-Village. Ces hommes regagnèrent la forêt ; pour nous, continuant notre chemin, nous arrivâmes à Naumbourg, où nos bacchants ne tardèrent pas à nous rejoindre sans avoir eux-mêmes aperçu les malfaiteurs. Bien souvent encore nous avons fait de fâcheuses rencontres de reîtres et d'assassins, par exemple dans la forêt de Thuringe, en Franconie, en Pologne.

Nous séjournâmes quelques semaines à Naumbourg. Ceux d'entre nous béjaunes qui savaient chanter parcouraient la ville ; pour ma part, je mendiais et ne mettais jamais le pied à l'école. On voulut nous contraindre à y aller. Le magister intima l'ordre à nos bacchants de se rendre en classe, sinon qu'il se saisirait d'eux et les y conduirait de force. Pour toute réponse, Anthonius lui dit qu'il n'avait qu'à venir. Dans le nombre des écoliers se trouvaient quelques Suisses, qui, pour

nous empêcher d'être surpris à l'improviste, nous informèrent du jour qu'on devait s'emparer de nous. Nous béjaunes, nous portons des pierres sur le toit; Anthonius et les autres gardent la porte; et quand le magister arrive avec toute sa séquelle de béjaunes et de bacchants, nous les recevons à coups de pierres et les faisons battre en retraite. Avertis que plainte est portée à l'autorité, nous profitons de ce qu'un voisin allait célébrer les noces de sa fille et avait à cette occasion engraisé des oies dans son écurie, pour lui en voler trois pendant la nuit; nous nous rendons dans un faubourg situé à l'autre extrémité de la ville, où les Suisses viennent banqueter avec nous, puis nous partons pour Halle, en Saxe.

Là nous fréquentâmes l'Ecole de Saint-Ulrich. Mais nos bacchants nous traitaient si durement, que nous nous concertâmes quelques-uns avec mon cousin Paulus pour prendre la fuite, et nous nous rendimes à Dresde. Cette ville ne possédait point de bons maîtres, et le bâtiment de l'école était plein de vermine, que nous entendions grouiller dans la paille qui formait notre couche. Nous quittâmes ce lieu pour aller à Breslau. Dans ce voyage nous enduremes la faim : notre ordinaire se composait d'oignons crus avec du sel, de glands rôtis, de pommes et de poires sauvages. Nous dormions

à la belle étoile : malgré toute notre gentillesse à demander l'hospitalité, on ne voulait nous recevoir dans aucune maison ; parfois même on lançait les chiens à nos trousses. En revanche, dès que nous approchâmes de Breslau, en Silésie, il y eut une telle abondance de toutes choses et à si bon marché, que les pauvres écoliers se rendaient gravement malades à force de manger. Nous fréquentâmes d'abord l'Ecole de la sainte Croix, près de la cathédrale ; mais, ayant appris qu'il y avait quelques Suisses dans la paroisse du haut, celle de Sainte-Elisabeth, nous y allâmes. Nous y trouvâmes deux écoliers de Bremgarten, deux de Mellingen et d'autres, ainsi que bon nombre de Souabes. Or, on ne faisait aucune distinction entre les Souabes et les Suisses : ils se traitaient de compatriotes et se soutenaient mutuellement.

La ville de Breslau était divisée en sept paroisses, chacune possédant son école. Un écolier ne se serait pas avisé d'aller hors de sa paroisse chanter dans la rue, car alors les béjaunes accouraient en criant : « *Ad idem ! ad idem !* » et il s'ensuivait une affreuse mêlée. On dit qu'il y eut par moments, à Breslau, plusieurs milliers de bacchants et de béjaunes, qui vivaient tous d'aumônes ; on ajoute que certains d'entre eux sont restés à l'école vingt, trente ans et plus, ayant leurs béjaunes qui les

nourrissaient. Le soir j'ai fait souvent cinq et six voyages pour porter à mes bacchants, qui demeuraient à l'école, le fruit de ma quête du jour. Les gens me donnaient l'aumône volontiers, parce que j'étais petit et Suisse : en effet, les Suisses étaient très aimés et la nouvelle des pertes qu'ils venaient d'éprouver à la grande bataille de Milan¹ avait excité la compassion générale. Le peuple disait : « Les Suisses ont perdu leur meilleur *pater noster*, » vu qu'auparavant ils passaient pour invincibles.

Un jour je rencontrai sur la place du marché deux gentilshommes ; j'appris plus tard que l'un était un Bentzenower, l'autre un Fugger ; ils se promenaient et j'implorai leur charité, suivant la coutume des pauvres écoliers.

— Qui es-tu ? me demanda Fugger.

Quand il sut que j'étais Suisse, il s'entretint un instant avec Bentzenower, puis il me dit :

— Si véritablement tu es Suisse, je t'adopte pour mon fils et je veux en faire la déclaration par devant le Conseil de Breslau ; de ton côté, tu promettras de ne pas me quitter et de me servir ta vie durant.

Je lui répondis :

— A mon départ de chez nous, j'ai été confié à quelqu'un dont je désire prendre conseil.

¹ Bataille de Marignan, en septembre 1515.

Je contai l'aventure à mon cousin Paulus, qui me dit :

— Je t'ai conduit hors du pays, je veux te ramener auprès des tiens ; ce qu'ensuite ils te diront de faire, fais-le.

En conséquence je refusai la proposition de Fugger ; mais, si souvent que je passasse devant sa demeure, jamais on ne me laissait aller les mains vides.

Je fis donc un assez long séjour à Breslau. J'y fus malade trois fois dans le courant d'un hiver ; il fallut me porter à l'hôpital. Les écoliers ont leur hôpital et leur docteur ; moyennant 16 hellers qu'on paie à l'hôtel de ville par semaine et par malade, ils sont bien traités, bien soignés ; ils ont un bon lit, mais garni de poux gros comme des graines de chènevis ; aussi n'étais-je pas le seul qui préférât coucher par terre. On ne peut se faire une idée de la quantité de vermine dont étaient couverts les écoliers, grands et petits, ainsi qu'une partie du bas peuple. J'eusse parié de retirer de ma poitrine, autant de fois qu'on l'eût voulu, trois insectes à chaque coup. Souvent, et particulièrement en été, j'allais laver ma chemise au bord de l'Oder ; je la suspendais ensuite à une branche et, pendant qu'elle séchait, je nettoyait mon habit ; je creusais un trou, y jetais un monceau de vermine,

le recouvrais de terre et plantais une croix dessus.

L'hiver, les béjaunes couchaient sur le plancher de la salle d'école, et les bacchants dans des cellules, desquelles il y avait quelques centaines à Sainte-Elisabeth ; mais, lorsque venaient les chaleurs de l'été, nous nous tenions dans le cimetière. Ramassant devant les maisons l'herbe dont, le samedi, on jonche la rue des Seigneurs, nous la portions dans un coin du cimetière et nous dormions dessus, comme des pourceaux sur le fumier. En temps de pluie, l'école nous servait de refuge ; lorsqu'il faisait de l'orage, nous passions la nuit à psalmodier avec le *subcantor* des *responsoria* et autres chants.

Parfois, dans la belle saison, nous allions après souper mendier de la bière dans les brasseries. Une fois qu'ils étaient ivres, les paysans polonais nous gorgeaient de bière, et je faisais souvent, sans y prendre garde, des libations si copieuses qu'il m'aurait été impossible de regagner l'école, le trajet n'eût-il été que d'un jet de pierre. En somme, les vivres ne manquaient point, mais on étudiait fort peu.

A l'Ecole de Sainte-Elisabeth, neuf *baccalaurii* donnaient à la même heure leur leçon dans la même chambre ; mais la *graeca lingua* n'était pas connue dans le pays ; personne n'avait encore de livres imprimés ; seul le *praeceptor* possédait un

Terentius imprimé. Pour traduire un morceau, il fallait d'abord le dicter, puis distinguer, ensuite construire ; après toutes ces lenteurs, on exposait enfin ; aussi les bacchants avaient-ils une quantité de paperasses à emporter chez eux.

Nous reprîmes, au nombre de huit, la route de Dresde. De nouveau nous eûmes à souffrir de la faim. Nous nous divisâmes un jour en plusieurs bandes, dont l'une devait aller à la chasse des oies, tandis qu'une autre tâcherait de récolter des raves et des oignons ; l'un de nous était chargé de se procurer un pot à cuire ; quant à nous, les plus jeunes, nous fûmes envoyés à Neumark, la ville prochaine, afin d'y quêter le pain et le sel. Rendez-vous fut donné pour le soir près des portes de la ville, en dehors de laquelle nous voulions camper et apprêter le produit de nos courses. Nous avons décidé de passer la nuit près d'une fontaine qui se trouvait à une portée d'arquebuse de la ville ; mais les habitants n'eurent pas plus tôt aperçu le feu que nous avions allumé, qu'ils nous tirèrent dessus ; par bonheur aucun de nous ne fut atteint. Courant à travers champs, nous nous réfugiâmes dans un petit bois, où coulait un ruisseau. Les plus âgés se mirent à couper des branches pour en construire une hutte ; pendant ce temps, deux oies que nous avions prises furent plumées, et la tête, les pattes et

les intestins jetés dans la terrine où bouillaient les raves : au moyen de deux baguettes pointues, nous fîmes rôtir les deux volailles ; dès qu'une place devenait un peu rouge, nous enlevions la chair et la mangions avec les raves. Dans la nuit nous entendîmes barboter, et nous découvrîmes un vivier, dont on avait, le jour précédent, laissé l'eau s'écouler, de sorte que les poissons sautaient sur la vase ; nous en prîmes autant que nous pûmes en porter dans une chemise attachée à un bâton ; au premier village, nous donnâmes une partie de ces poissons à un paysan, qui nous accommoda le reste à la bière.

A Dresde, le maître d'école et nos bacchants nous envoyèrent un jour à la chasse des oies. Je devais les abattre, et mes compagnons les prendre et les emporter. Nous ne tardâmes pas à rencontrer un troupeau d'oies, qui s'enfuirent à notre approche ; je lançai au milieu d'elles mon bâton, qui en atteignit une et la fit tomber ; mais mes camarades n'osèrent aller la ramasser, parce qu'ils aperçurent le gardien ; pourtant ils auraient facilement pu lui échapper. Les oies s'arrêtèrent et, entourant celle que j'avais frappée, se mirent à caqueter comme si elles lui parlaient ; enfin la blessée se releva et toutes ensemble décampèrent. J'étais très fâché de ce que mes compagnons n'avaient pas tenu leur

promesse. Heureusement qu'ils se comportèrent mieux un moment plus tard ; nous primes deux oies, avec lesquelles les bacchants et le maître d'école firent un repas d'adieux ; puis nous allâmes à Nuremberg et de cette ville à Munich.

Nous n'étions pas encore bien éloignés de Dresde lorsqu'un jour, comme je mendiais dans un village, un paysan, qui se trouvait devant sa maison, s'enquit de mon origine. En apprenant que j'étais Suisse, il me demanda si je n'avais point de compagnons.

— Ils m'attendent à l'entrée du village, répondis-je.

— Amène-les ici, dit-il.

Et il nous donna un bon repas avec de la bière en quantité. Nous fûmes bientôt en belle humeur et le paysan aussi. Sa mère était au lit dans la même chambre ; il lui dit :

— Mère, tu as souhaité maintes fois de voir un Suisse avant ta mort ; eh bien, en voici quelques-uns que j'ai invités pour l'amour de toi !

A ces mots la vieille se mit sur son séant et remercia son fils de nous avoir régalingés.

— J'ai, ajouta-t-elle, entendu si souvent dire du bien des Suisses que j'avais grand désir d'en voir un ; il me semble que maintenant je mourrai plus volontiers. Allons, amusez-vous.

Et elle se recoucha. Nous ne quittâmes pas le paysan sans lui témoigner toute notre gratitude.

Nous atteignîmes Munich à une heure trop avancée pour pouvoir entrer dans la ville, et nous dûmes passer la nuit dans une léproserie. Le lendemain, quand nous nous présentâmes aux portes, on ne voulut pas nous laisser passer avant que nous eussions trouvé un habitant qui se constituât notre caution. Mon cousin Paulus, qui avait déjà séjourné à Munich, obtint la permission d'aller quérir son ancien hôte ; celui-ci vint et répondit pour nous. Nous logeâmes, Paulus et moi, chez un fabricant de savon nommé Hans Schräell ; il était *magister viennensis*, mais ennemi de la prêtraille, et il avait fini par épouser une jolie fille. Longtemps après il vint avec sa femme exercer son industrie à Bâle, où bien des personnes se souviennent encore de lui. Je l'aidais dans sa fabrication plus que je n'étudiais ; je l'accompagnais aussi dans les tournées qu'il faisait hors de la ville pour acheter des cendres. Mon cousin allait à l'École de la paroisse Notre-Dame ; moi de même, mais rarement, étant obligé de chanter dans les rues pour avoir de quoi suffire à mon entretien et à celui de Paulus. La maîtresse du logis m'avait pris en amitié ; elle avait un vieux chien noir, aveugle et sans dents, auquel je donnais à manger,

que je promenais dans la cour et menais coucher. A tous moments elle me disait :

— Tomli, soigne-le bien ; tu en seras récompensé.

. Depuis assez longtemps déjà nous étions dans cette maison, quand Paulus, ayant cherché à faire connaissance trop ample avec la servante, notre hôte ne voulut pas permettre ces familiarités. Mon bacchant prit alors fantaisie de retourner au pays, dont nous étions absents depuis cinq ans, et nous nous rendimes en Valais. Là je revis mes amis ; ils avaient grand'peine à me comprendre : « Notre Thomili, se disaient-ils, parle avec tant de profondeur qu'on ne le comprend pas. » En effet, comme j'étais jeune, j'avais pris quelque chose du dialecte de chaque contrée par où nous avions passé.

Je trouvai ma mère mariée en troisièmes noces : Heintzmann am Grund étant mort, elle avait, à la fin de son veuvage, épousé Thomas an Gærsteren, en sorte qu'elle ne me fut pas d'un grand secours ; j'habitais le plus souvent chez mes tantes, surtout chez mon cousin Simon Summermatter et chez ma tante Fransy.

Nous ne tardâmes pas à reprendre le chemin d'Ulm. Paulus emmena un tout jeune gars, Hildenbrandus Kalbermatter, qui était fils de prêtre. Cet enfant avait reçu, pour s'en faire un vêtement, un

morceau de ce drap qu'on fabrique au pays ; quand nous fûmes à Ulm, mon cousin m'ordonna d'aller quêter en montrant ce drap et en disant que je désirais recueillir de quoi payer la façon de l'habit ; cette ruse me valut de belles recettes. Une longue pratique m'avait rendu maître dans l'art de mendier et de plaire à force de gentillesse ; aussi les bacchants ne me laissaient pas le loisir d'aller à l'école, préférant m'employer à leur profit, de sorte que je ne savais pas seulement lire.

Donc je vagabondais avec la pièce de drap aux heures où j'aurais dû être à l'école. Je souffrais souvent de la faim, car je remettais en entier aux bacchants le produit de mes tournées, sans y toucher, crainte des coups. Paulus s'était associé un bacchant nommé Achacius, natif de Mayence ; Hildebrand et moi avions la charge de les entretenir. [Par malheur, mon compagnon consommait à peu près tout ce qu'il recueillait ; nos bacchants le suivaient dans la rue et le surprenaient à manger ; ou bien ils le forçaient à se rincer la bouche et à cracher ensuite dans un plat rempli d'eau ; ils voyaient alors s'il n'avait point pris de nourriture. Le trouvaient-ils en faute, ils le jetaient sur un lit, lui mettaient un coussin sur la figure pour étouffer ses cris, et le battaient cruellement jusqu'à ce qu'ils n'en pussent plus. Je prenais donc garde de ne rien

distraire des aumônes, en sorte que mes bacchants avaient souvent du pain en telle quantité qu'il se chancissait ; dans ces cas-là, ils enlevaient le moisi et nous le donnaient à manger. J'ai eu maintes fois grand'faim et grand froid quand je rôdais jusqu'à minuit, chantant dans les ténèbres, pour obtenir du pain.

Je n'oublierai pas une pieuse veuve, qui vivait à Ulm avec ses deux filles déjà grandes, mais pas encore mariées, et son fils Paulus Reling, célibataire aussi. En hiver, cette brave femme me réchauffait les pieds en les enveloppant dans un morceau de fourrure qu'elle avait auparavant mis derrière le poêle ; elle me donnait à manger un plat de bouillie, puis me laissait aller. Parfois la faim me tourmentait tellement que je poursuivais les chiens pour leur arracher un os, que je me mettais à ronger ; à l'école je cherchais les miettes qui pouvaient être tombées dans les fentes du plancher.

Nous gagnâmes ensuite Munich, où je continuai à mendier sous le prétexte de me faire faire un habit avec ce fameux drap qui ne m'appartenait seulement pas. Un an plus tard, en retournant au pays, nous repassâmes par Ulm et j'exhibai de nouveau le morceau de drap pour demander l'aumône. Je me rappelle que plusieurs s'écrièrent :

— Comment, par tous les saints ! cet habit n'est

pas encore fait ? Que signifie cette polissonnerie ?

Nous poursuivîmes notre route et j'ignore ce que le drap est devenu et si l'habit a jamais été coupé. Nous arrivâmes chez nous, puis nous reparâmes pour Munich.

Nous y fîmes notre entrée un dimanche. Nos bacchants trouvèrent un logis, mais nous trois, pauvres béjaunes, nous fûmes moins heureux ; la nuit approchant, nous résolûmes de nous rendre à la Schranne (ainsi nomme-t-on le marché aux grains) et d'y coucher sur les sacs de blé. Près de la gabelle, des femmes, assises dans la rue, nous demandèrent où nous allions. Nous leur expliquâmes que nous n'avions point de gîte ; alors une bouchère, apprenant que nous étions Suisses, dit à sa domestique :

— Cours pendre la marmite, remplis-la pour faire la soupe et mets-y toute la viande qui nous reste ; ils coucheront à la maison cette nuit. J'aime tous les Suisses : j'étais servante d'auberge à Inspruck lorsque l'empereur Maximilien y tenait sa cour et qu'il y avait affaire avec les Suisses ; ceux-ci étaient si gentils que toute ma vie j'aimerais les Suisses.

Cette femme nous fit boire et manger copieusement et nous donna une bonne couche. Le lendemain matin elle nous dit :

— Si l'un de vous veut rester chez moi, je le logerai et le nourrirai.

Nous acceptâmes tous, la priant de choisir elle-même celui qui lui agréerait le plus ; elle se mit à nous examiner et, comme j'étais plus hardi que mes compagnons, qui n'avaient pas eu toutes mes aventures, elle me garda. Je fis mon possible pour lui être utile, m'occupant de la bière, de la viande, des peaux, et l'accompagnant aux champs. Une chose la chagrinait : je pourvoyais toujours à l'entretien de Paulus. Un jour elle s'écria :

— Eh, par tous les saints martyrs, envoie-le promener ! Tu es chez moi, tu n'as pas besoin de mendier.

En conséquence je n'allai pendant toute une semaine ni à l'école, ni chez mon cousin. Mais voici qu'il arrive et frappe à la porte ; la bouchère accourt :

— Ton bacchant est là ; dis-lui que tu es malade.

Puis, le faisant entrer, elle l'accueille par ces mots :

— En vérité, vous êtes un avisé personnage ; vous avez sans doute deviné que Thomas ne se porte pas bien ?

— Tant pis ! répond-il. Ecoute, mon gars, dès que tu pourras sortir, viens me trouver.

Un dimanche je me rendis à vêpres ; après l'office mon bacchant m'aborda :

— Béjaune, me dit-il, tu ne viens plus me voir ; prends garde que je ne t'assomme.

Je résolus de m'enfuir, afin de ne plus le rencontrer. Le lendemain matin, je dis à la bouchère :

— Je vais à l'école, ensuite j'irai laver ma chemise.

Je n'osai lui découvrir mon projet, elle m'aurait peut-être dénoncé. Je sortis donc de Munich, me sentant le cœur bien gros, soit d'abandonner mon cousin, que j'avais accompagné dans ses nombreuses et lointaines pérégrinations, mais qui s'était toujours montré brutal et sans pitié, soit de quitter la bouchère qui avait eu tant de bontés pour moi. Je passai l'Isar, parce que je craignais d'être poursuivi par Paulus si je m'enfuyais du côté de la Suisse. Il avait souvent déclaré à mes compagnons et à moi que si l'un de nous s'échappait, il saurait le rattraper où que ce fût et qu'il s'accorderait le plaisir de le couper en quatre.

Je fis halte sur une éminence, de l'autre côté de la rivière ; je m'assis et, contemplant la ville, je me pris à pleurer amèrement : je n'avais plus d'aide à attendre de personne. Je résolus d'aller à Salzbourg ou à Vienne, en Autriche. J'étais encore à la même place, lorsque passa avec son char un

paysan, qui revenait de mener du sel à Munich ; il était ivre, pourtant le soleil se levait à peine. Je le priai de me laisser monter, et fis route avec lui jusqu'au moment où il détela pour se restaurer, lui et ses chevaux. J'allai l'attendre un peu plus loin, après avoir mendié dans le village ; mais je m'endormis, et, quand je me réveillai, je crus que l'homme au char était parti sans moi, ce qui me fit pleurer à chaudes larmes ; il me semblait que je venais de perdre un père. Bientôt cependant je le vis arriver, complètement ivre. Il me laissa remonter à côté de lui et me demanda où j'allais.

— A Salzbourg, répondis-je.

Vers le soir, à une bifurcation de chemins, il me dit : — Descends ; voici la route de Salzbourg.

Nous avons fait ce jour-là huit milles. Je ne tardai pas à rencontrer un village. Le lendemain matin, à mon réveil, je vis la campagne couverte de gelée blanche, comme s'il avait neigé ; or je me trouvais sans souliers et sans barret, avec des bas déchirés et une blouse sans plis. C'est dans cet équipage que je pris le chemin de Passau, comptant m'y embarquer sur le Danube et descendre jusqu'à Vienne ; mais à Passau on me refusa l'entrée de la ville. Je me décidai donc à retourner en Suisse et demandai au garde de la porte quelle était la route la plus courte :

— Celle de Munich, me répondit-il.

— C'est que je désire éviter Munich, dussé-je pour cela faire un détour de dix milles et plus.

Alors il me conseilla de prendre par Friefingen. Cette ville possède une université ; j'y trouvai des Suisses, qui me demandèrent d'où je venais. Deux ou trois jours après Paulus arriva, armé d'une halberde.

— Ton bacchant de Munich est ici et te cherche, me dirent les béjaunes.

A cette nouvelle, je quittai la ville en toute hâte, comme si Paulus eût été sur mes talons. Je m'arrêtai à Ulm chez la sellière qui m'avait autrefois réchauffé les pieds dans une fourrure ; elle me prit chez elle à condition que je garderais un champ de raves à elle appartenant ; c'est à cela que je passai mon temps, sans aller à l'école. Quelques semaines plus tard un camarade de Paulus vint me dire : — Ton cousin est ici et te cherche.

Il m'avait donc poursuivi l'espace de dix-huit milles ; il est vrai qu'en me perdant il avait perdu une belle prébende, puisque je l'avais nourri plusieurs années. Dès que j'eus appris son arrivée, et bien qu'il fit déjà nuit, je sortis de la ville et m'acheminai sur Constance, pleurant à chaudes larmes, car je regrettais beaucoup la bonne sellière.

Je rencontrai près de Mersbourg un tailleur de

pierres qui était Thurgovien et avec lequel je fis route. Cet individu, voyant venir à nous un jeune paysan, me dit :

— Il faut qu'il nous donne de l'argent !

— De l'argent ! cria-t-il au paysan, ou que la foudre t'écrase !

L'autre prit peur ; mon embarras était grand et j'aurais bien voulu être partout ailleurs. Cependant le pauvre jeune homme commençait à fouiller dans son escarcelle ; enfin mon compagnon lui dit :

— Remets-toi, j'ai seulement voulu rire.

Je traversai le lac pour arriver à Constance. Quand je vis sur le pont quelques petits paysans suisses avec leurs blancs sarreaux, ah ! que je fus heureux ! je me crus en paradis.

A Zurich je trouvai de vieux étudiants du Valais auxquels j'offris mes services, à condition qu'ils me donneraient des leçons, ce dont ils ne s'occupèrent pas plus que les bacchants avec qui j'avais vécu jusqu'alors. Le cardinal Schinner était en ce moment à Zurich, exhortant les Zuricois à partir avec lui pour Rome ; au fond, il s'agissait plutôt de Milan, comme la suite l'a bien montré. Quelques mois s'étaient écoulés, lorsque Paulus envoya de Munich son béjaune Hildebrand pour me dire de revenir et qu'il me pardonnait ; je refusai et restai à Zurich, mais point n'étudiai.

Antonius Venetz, de Viège en Valais, me persuada d'aller avec lui à Strasbourg. Nous y trouvâmes beaucoup de pauvres étudiants, mais on nous assura que Strasbourg ne possédait pas une seule bonne école¹, et qu'en revanche celle de Schletstadt était excellente. En conséquence nous partimes pour cette dernière ville. En chemin, nous rencontrâmes un gentilhomme qui, apprenant notre dessein, voulut nous en dissuader, attendu qu'il y avait à Schletstadt une foule de pauvres écoliers et point de gens riches. Ne sachant à quel saint se vouer, mon compagnon se prit à fondre en larmes. Je fis de mon mieux pour le consoler.

— Allons ! du courage ! lui dis-je, s'il se trouve à Schletstadt un seul écolier qui pourvoie à sa propre subsistance, je répons de suffire à notre entretien à tous deux.

Un jour que nous étions hébergés dans le moulin d'un village voisin de Schletstadt, je me sentis fort mal ; la respiration me manquait, à chaque instant il me semblait que j'allais étouffer. Cette indisposition était produite par la grande quantité de noix fraîches que j'avais mangées, car c'était la

¹ La réforme radicale que Jean Sturm imprima au gymnase de cette ville et qui fait époque dans l'histoire de l'enseignement, n'avait pas encore eu lieu ; Sturm ne vint à Strasbourg qu'en 1537.

saison où elles se détachent de l'arbre. Mon camarade se lamentait à la pensée que, s'il me perdait, il ne saurait que devenir ; pourtant il tenait en réserve dix couronnes, tandis que je ne possédais pas un heller.

Arrivés à Schletstadt, nous primes logis chez de vieilles gens, mari et femme ; le mari était aveugle. Nous allâmes voir mon cher *praeceptor*, feu Johannes Sapidus, pour le prier de s'intéresser à nous. Il nous demanda quelle était notre patrie :

— La Suisse, le Valais, répondimes-nous.

— Ce sont, dit-il, des paysans méchants, qui chassent tous leurs évêques ¹. Etudiez comme il faut et je ne vous demanderai aucune rétribution ; autrement vous me payerez, dussé-je vous ôter l'habit de dessus le corps.

Je vis à Schletstadt la première école qui me semblât marcher convenablement. Les *studia* et les *linguae* commençaient à fleurir : c'était l'année de la diète de Worms ². Sapidus eut jusqu'à neuf cents *discipuli* à la fois, dont quelques-uns de grande science, tels que le *Doctor* Hieronymus Gemusæus,

¹ Les Valaisans avaient chassé dès 1517 l'évêque de Sion, le fameux cardinal Schinner.

² Il ne peut guère être ici question que de la diète de 1521 ; la mention de son âge, dix-huit ans, qui ferait penser à 1517, est une annotation postérieure de son fils Félix.

le *Doctor Johannes Huberus* et beaucoup d'autres, qui devinrent *Doctores* et furent des hommes réputés au loin.

Quand j'entrai à l'école, je ne savais rien, pas même lire le *Donat*; (j'avais pourtant dix-huit ans ¹). Je pris place au milieu des petits enfants : on eût dit d'une poule parmi ses poussins. Un jour, à sa leçon, *Sapidus* dit :

— J'ai beaucoup de *barbara nomina*, il faut que je les latinise un peu.

Il se mit à lire la liste, sur laquelle il avait écrit « *Tomas Platter* » et « *Antonius Venetz* ; » de nos deux noms il fit *Thomas Platerus* et *Antonius Venetus*.

— Qui sont ces deux ? demanda-t-il.

Et quand nous nous fûmes levés :

— Fi ! ajouta-t-il, est-ce donc ces deux béjaunes mal léchés qui possèdent de si jolis noms ?

Cette apostrophe ne laissait pas d'être assez juste, surtout s'appliquant à mon camarade : *Venetz* était si galeux que souvent, le matin, j'étais obligé de lui détacher du corps les draps du lit, de la même manière qu'on enlève la peau à une chèvre. J'étais mieux accoutumé que lui au changement d'air et de nourriture. Après avoir séjourné à

¹ Voyez la note précédente.

Schletstadt depuis l'automne jusqu'à la Pentecôte, comme le nombre des écoliers allait croissant et que nous avions toujours plus de peine à subsister, nous partîmes pour Soleure. L'école y était assez bonne et la nourriture meilleure qu'à Schletstadt ; mais il fallait faire de trop longues séances dans les églises, on perdait tout son temps, et nous retournâmes au pays. J'y trouvai un prêtre qui m'apprit un peu à écrire et je ne sais plus quoi d'autre. Je fus malade d'un refroidissement, pendant que je demeurais à Grenchen chez ma tante Fransy. A la même époque j'appris au fils de mon autre tante l'ABC en un jour. C'était Simon Steiner ; un an plus tard il me rejoignit à Zurich ; il étudia peu à peu, se rendit à Strasbourg, y devint *famulus Doctoris Buceri*, et à force de travail parvint à la charge de *praeceptor tertiae classis*, puis *secundae classis*. Il se maria deux fois. Sa mort fut une grande perte pour l'école de Strasbourg¹.

Le printemps suivant je quittai le pays en compagnie de deux de mes frères. Quand nous primes congé de notre mère, elle se mit à pleurer.

¹ Félix Platter, au commencement de ses mémoires, parlera avec plus de détails de ce collaborateur de Jean Sturm à Strasbourg, qui fut connu sous le nom grécisé de *Lithonius*.

— Que Dieu aie pitié de moi ! s'écria-t-elle, faut-il que je voie mes trois fils courir à leur perte !

Je n'avais jamais vu pleurer ma mère ; c'était une femme laborieuse, au cœur viril, mais de manières rudes. Après la mort de son troisième mari elle resta veuve et fit tous les travaux d'un homme pour élever les enfants issus de son dernier mariage ; elle fauchait, battait le blé, etc. Lors d'une grande peste elle mit elle-même en terre trois de ses enfants, les fossoyeurs coûtant trop cher. Elle nous traitait durement, nous autres, les aînés ; aussi nos séjours chez elle étaient-ils rares et courts. Une fois, j'étais resté cinq ans sans retourner au pays ; la première parole que ma mère me dit en me revoyant fut :

— Est-ce le diable qui t'amène céans ?

— Eh non, mère, répondis-je, ce n'est pas le diable, mais bien mes jambes ; d'ailleurs je compte ne pas vous être à charge longtemps.

— Tu ne m'es pas à charge, répliqua-t-elle, mais je m'indigne de te voir vagabonder à droite et à gauche, parce que tu n'apprends rien. Prends plutôt l'état de défunt ton père, car tu n'arriveras jamais à la prêtrise : je ne suis pas assez bénie du ciel pour avoir mis au monde un prêtre.

Sur ce, je ne demeurai pas plus de deux ou trois jours à la maison. Un matin que la vigne était

couverte d'une forte gelée blanche, comme j'aidais à vendanger, je mangeai une certaine quantité de raisins ; bientôt je fus pris d'une colique si violente que je me roulais à terre, pensant que tout mon corps allait éclater. Ma mère se vint planter devant moi et partit d'un éclat de rire.

— Crève, dit-elle, puisque c'est ton plaisir ; pourquoi es-tu si goinfre !

Je pourrais citer bien d'autres exemples de sa rudesse. Elle était, du reste, femme franche, probe et pieuse ; en ce point tous s'accordaient pour lui rendre justice.

III

Séjour à Zurich.

Je me mis donc en route avec mes deux frères. Nous passâmes le Letschenberg pour nous rendre à Gastren ; dans les endroits en pente mes compagnons s'asseyaient sur la neige et se laissaient glisser ; je voulus les imiter, mais je ne sus pas écarter convenablement les jambes et roulai dans la neige dos par-dessus tête. C'est un vrai miracle que je ne me sois pas assommé contre un arbre, car pour des rochers il n'y en avait point. Par trois fois je descendis le couloir, la tête la première et tout le corps recouvert de neige ; je me figurais toujours que je saurais m'en tirer aussi bien que mes frères, mais ils avaient mieux l'habitude de cet exercice.

Après avoir franchi ce passage, mes frères s'arrêtèrent dans l'Entlibuch ; quant à moi, je poussai

jusqu'à Zurich, où je pris logis chez la mère du très renommé, très pieux et très savant maître Rudolphus Gualtherus, aujourd'hui pasteur de Saint-Pierre, à Zurich ; il était pour lors un tout petit enfant¹, que j'ai souvent bercé. Je fréquentai l'école du Frauenmünster, en laquelle enseignait maître Wolfgang Knœwell, de Bar, près Zug, *magister parisiensis*, et connu à Paris sous le nom de « Grand Diable ; » c'était un honnête homme, de haute taille, mais qui ne s'inquiétait guère de l'école. J'aurais cependant étudié de bon cœur, car je sentais qu'il en était temps.

Sur ces entrefaites le bruit courut qu'il venait d'arriver un maître d'école d'Einsiedlen, qui avait d'abord enseigné à Lucerne² ; on le disait très savant et très consciencieux, mais d'une extrême sévérité. Je m'arrangeai un siège dans un coin de la salle, tout proche de la chaire, et me dis : « Dans ce coin tu vas étudier ou mourir. » Le nouveau maître dit, en entrant dans l'école du Frauenmünster :

— Voilà un joli local (le bâtiment était tout neuf), mais les écoliers paraissent être des ignares ;

¹ Il naquit en 1519.

² Myconius, chassé de Lucerne vers la fin de 1522, ne resta que peu de temps à Einsiedlen et devint maître au Frauenmünster à Zurich dans le courant de 1523.

enfin, nous verrons ; je ne leur demande que de la bonne volonté.

Ce qui est sûr, c'est que, lors même qu'il se serait agi de sauver ma tête, je n'aurais pas pu décliner un *nomen primae declinationis* ; pourtant je savais mon Donat sur le bout du doigt, parce qu'à Schlestadt un *baccalaurius* de Sapidus, nommé Georgius ab Andlow, célibataire et très savant, tourmentait les bacchants avec le Donat d'une si terrible façon que je m'étais dit : « Puisque c'est un si bon livre, tu vas l'apprendre par cœur. » Ainsi fis-je, et par la même occasion le Donat me servit à m'exercer à la lecture : je ne regrettai pas ma peine quand je fus sous *pater* Myconius. Celui-ci lisait dans ses leçons *Terentius* et nous faisait décliner ou conjuguer tous les mots d'une comédie ; plus d'une fois à ce travail ma chemise fut trempée de sueur et la pâleur couvrit mon visage, quoique Myconius ne m'ait jamais frappé, sauf un jour qu'il me toucha la joue du revers de la main. Il interprétait aussi les saintes Ecritures, ce qui attirait à ses cours beaucoup de laïques ; car la lumière de l'Évangile commençait à paraître, bien que longtemps encore on ait eu dans les églises la messe et les idoles. Tout sévère qu'il se montrât envers moi, Myconius ne laissait pas de m'emmener chez lui ; là il me donnait à manger et prenait plaisir à

m'entendre raconter mes pérégrinations à travers l'Allemagne et mes autres aventures, dont j'avais alors la mémoire toute fraîche.

A cette époque déjà Myconius appartenait à la vraie religion ; il était néanmoins obligé de conduire ses *discipuli* à vêpres, à matines et à la messe dans l'église du Frauenmünster ; lui-même dirigeait le chant. Un jour il me dit :

— *Custos* (car j'étais son *custos*), j'aimerais mieux donner quatre leçons que de chanter une messe ; fais-moi le plaisir de me remplacer quand on dit les messes votives, comme les *Requiem* et autres du même genre ; je t'en récompenserai.

Je fus très satisfait de cet arrangement : à Zurich, à Soleure et en d'autres lieux encore j'avais appris à chanter la messe. S'il y avait peu de gens capables d'expliquer un évangile, grand était le nombre de ceux qui savaient brailler ; chaque jour de stupides bacchants, qui ne connaissaient pas le premier mot de la grammaire, recevaient les ordres parce qu'ils chantaient quelque peu.

Pendant que j'étais *custos* il m'arriva souvent de manquer de bois pour chauffer l'école. Je remarquais les bourgeois qui assistaient aux leçons et, comme leur provision de bûches était entassée devant leurs maisons, au milieu de la nuit j'allais en dérober quelques-unes. Un matin que Zwingli

devait prêcher avant l'aube dans l'église du Frauenmünster, je me trouvai sans bois ; les cloches commencèrent à sonner. « Tu n'as point de bois, pensai-je, mais il y a tant d'idoles dans l'église ! » Celle-ci était encore déserte ; je courus à l'autel le plus proche, empoignai un saint Jean et le fourrai dans le poêle : « Allons, dis-je, tout saint Jean que tu es, il te faut entrer là-dedans ! » La statue commença à brûler avec de grands pétilllements, à cause des couleurs à l'huile dont elle était enduite. « Doucement, doucement, murmurai-je, si tu bouges (ce dont tu te garderas bien), je fermerai le poêle et tu n'en sortiras pas, à moins que le diable ne t'emporte. » A ce moment la femme de Myconius passa devant la salle, se rendant à l'église, et me dit :

— Dieu te donne une bonne journée, mon enfant ! As-tu chauffé ?

Je fermai la porte du poêle et répondit :

— Oui, mère, tout est en ordre.

Je me serais bien gardé de lui faire la moindre confiance, car elle aurait peut-être jasé, et l'aventure, une fois connue, pouvait me coûter la vie¹. Au milieu de la leçon le professeur me dit :

¹ Ceci indique qu'il s'agit de l'an 1523 ou du commencement de 1524 ; le 15 juin 1524 les images furent abolies officiellement.

— *Custos*, il paraît que le bois ne te manquait pas aujourd'hui ?

Et je me dis : « Saint Jean a fait de son mieux. » Comme nous allions chanter la messe, deux prêtres se prirent de querelle ; celui qui avait trouvé son autel dépouillé de la statue criait à son collègue :

— Chien de luthérien, tu m'as volé mon saint Jean !

La dispute dura un bon moment, Myconius n'y comprit rien, et le saint Jean ne fut pas retrouvé. Je n'ai soufflé mot de cette aventure à âme qui vive, si ce n'est quelques années après que Myconius se fût établi à Bâle en qualité de prédicant. Il fut très étonné de mon récit, car il n'avait pas oublié de quelle belle façon les deux prêtres s'étaient gourmés.

Bien que le papisme me semblât par moments être une œuvre des méchants, je n'en pensais pas moins à me faire prêtre, avec la ferme intention d'avoir de la piété, de remplir consciencieusement ma charge et de tenir toujours mon autel bien net et reluisant. Mais quand maître Ulrich se mit à prêcher avec force contre l'ordre de choses existant, je tombai de plus en plus dans le doute et les hésitations. Je priais beaucoup et jeûnais plus que mon estomac ne l'aurait désiré ; j'avais aussi une

grande dévotion pour mes saints patrons, les invoquant à tout moment, chacun l'un après l'autre : Notre-Dame, pour qu'elle me servit d'avocat auprès de son fils ; sainte Catherine, pour qu'elle m'aidât à devenir savant ; sainte Barbara pour qu'elle ne me laissât pas mourir sans les sacrements ; saint Pierre, pour qu'il m'ouvrit les portes du ciel. Je notais dans un livret de combien de prières j'étais en retard ; les jeudis et samedis, jours de congé, je courais à l'église du Frauenmünster, j'écrivais sur le bois d'une chaise les litanies arriérées et m'occupais de payer mes dettes l'une après l'autre, effaçant à mesure ; puis je me retirais avec la conviction d'avoir on ne peut mieux agi. Depuis Zurich je fis six fois en procession le pèlerinage d'Einsiedlen ; je me confessais très fréquemment. En Silésie j'avais, sans mauvaise intention, mangé en temps de jeûne du fromage, suivant la coutume de notre pays ; quand j'avouai ce péché, le confesseur me refusa l'absolution, à moins que je ne fisse pénitence publique. Alors je pensai me donner au diable. Je me désolais de ne pas communier avec mes camarades (car les bourgeois régalaient les écoliers qui avaient reçu l'eucharistie), lorsqu'un prêtre, touché de compassion, s'enquit de la cause de mon chagrin ; il me donna l'absolution et je courus diner.

Dans de fréquentes discussions avec mes camarades je soutenais le papisme, et cela jusqu'au jour où j'entendis à Sælnow maître Ulrich prêcher sur le chapitre X de l'évangile selon saint Jean : « Je suis le bon Berger, » etc. Il parlait avec tant de force qu'il me semblait qu'on me tirait en l'air par les cheveux. Zwingli représenta les mauvais pasteurs comparissant devant Dieu, les mains toutes souillées du sang des brebis qu'ils auront conduites à perdition. « S'il en est ainsi, pensai-je, adieu la moinerie ! jamais ne serai prêtre. » Je continua néanmoins mes *studia*, disputant avec mes camarades et suivant assidûment les prédications, surtout celles de mon *praeceptor* Myconius. Zurich conservait encore la messe et les idoles.

Dans ce temps je retournai, moi sixième, en Valais. Un samedi, entrant à Glyss, nous entendimes les prêtres chanter vêpres. Après l'office, l'un de ces religieux nous aborda :

— D'où venez-vous ? demanda-t-il.

J'étais le moins timide.

— De Zurich, répondis-je.

Il continua :

-- Qu'avez-vous fait dans cette ville hérétique ?

Cette parole me blessa.

— Pourquoi hérétique ? m'écriai-je.

— Parce que les habitants ont aboli la messe et proscrit les images.

— Cela n'est pas, ils ont encore la messe et les images ; pourquoi donc les traitez-vous d'hérétiques ?

— Parce qu'ils ne vénèrent pas le pape comme le chef de la chrétienté et n'invoquent pas les saints.

— Et comment se fait-il que le pape soit le chef de l'Eglise ?

— Saint Pierre fut pape à Rome et il a transmis sa puissance à ses successeurs.

— Saint Pierre, repartis-je, n'est probablement jamais allé à Rome.

En même temps je tirai de mon sac un Testament et montrai l'épître aux Romains, où Paul envoie ses salutations à maintes personnes sans mentionner Pierre, le chef suprême de l'Eglise, suivant mon contradicteur.

— Alors, répliqua ce dernier, Jésus-Christ aurait-il pu rencontrer saint Pierre près de Rome et lui demander : « Où vas-tu ? » et l'apôtre répondre : « Je vais à Rome me faire crucifier. »

— Où avez-vous lu cela ?

— J'ai entendu ma grand'mère le raconter cent fois.

— Si je comprends bien, c'est votre grand'mère

qui est votre Bible. Et pourquoi faut-il invoquer les saints ?

— Parce qu'il est écrit : « Dieu est admirable en toutes ses œuvres. »

Je me baissai, et arrachant un brin d'herbe :

— Lors même, dis-je, que toutes les forces de ce monde se réuniraient, elles ne parviendraient pas à produire ce brin d'herbe.

Le moine se mit en colère, et notre discussion en resta là. Comme nous nous étions attardés, nous dûmes marcher de nuit pendant plus d'une heure encore.

Le lendemain matin nous arrivâmes à Viège. Un méchant prêtre, d'une ignorance crasse, y disait sa première messe ; cette solennité avait attiré un grand concours d'ecclésiastiques, d'étudiants et d'autres personnes. Nous aidâmes l'officiant à chanter l'office ; puis un individu qui passait pour le plus éloquent des orateurs prêcha du haut d'une fenêtre. Entre autres choses il dit, en s'adressant au nouveau prêtre de Baal :

— O toi, noble champion, toi, sacré champion, plus saint es-tu que la mère de Dieu elle-même : elle n'a porté Jésus qu'une fois, désormais tu le porteras chaque jour de ta vie.

A ces mots, une voix forte s'écria du milieu de l'assemblée :

— Prêtre, tu mens comme un coquin !

L'interrupteur était un *magister basiliensis* originaire de Sion. Les regards de tous les ecclésiastiques se dirigèrent de mon côté, sans que je comprisse pourquoi ; enfin je remarquai dans l'assistance mon adversaire de la veille ; nul doute qu'il ne m'eût dénoncé à ses confrères. La cérémonie terminée, les écoliers et les prêtres furent conviés à dîner, mais personne ne parut prendre garde à moi. Combien je fus joyeux de jeûner pour l'amour de Christ ! Ma mère, qui m'avait aperçu sur l'estrade, me demanda :

— Comment se fait-il qu'on t'ait laissé là tout seul ?

Puis, après m'avoir coupé du pain et du fromage, elle alla me chercher de la soupe.

Quelques jours plus tard je trouvai l'ecclésiastique qui avait si bien prêché, car il habitait le même village que ma mère. Il m'invita. Dans le cours de la conversation il osa se vanter, si jamais il rencontrait Zwingli, de le confondre en trois mots. Après mon retour à Zurich, mon *praeceptor* Myconius trouva bon que je racontasse l'aventure à Zwingli, qui se mit à rire et me dit :

— A ton prochain voyage au pays ne manque pas, mon cher, de te faire donner par écrit ces trois mots.

Deux ans environ s'étaient écoulés quand je revins en Valais ; j'informai le prêtre que Zwingli le pria d'écrire les trois mots et davantage encore, s'il lui plaisait. Le prêtre me remit une lettre, mais Zwingli ne put s'empêcher de rire à plusieurs reprises en la parcourant.

— Quel pauvre esprit ! s'écria-t-il à la fin ; porte cette lettre à Myconius.

Je rassemblai tous mes compatriotes et nous primes connaissance de l'épître, qui ne contenait rien, sinon quelques passages des décrétales.

J'étais une fois en visite chez le frère de ma mère, qui remplissait pour lors la charge de châtelain, c'est-à-dire de chef du dizain de Viège. Après le souper je lui dis :

— Oncle, je pars demain matin.

— Pour quel endroit ?

— Pour Zurich.

— Par la mort, tu n'en feras rien ! s'écria-t-il ; les ligues ont résolu d'envahir le territoire de Zurich et réclament le secours de tous leurs alliés ; on fera bien renoncer les Zuricois à leur hérésie ¹.

— Zurich n'a personne envoyé ici ?

— Un messenger est arrivé porteur d'une lettre.

¹ Il s'agit peut-être de la lettre des neuf cantons au Valais, de Lucerne, 11 novembre 1524, conservée dans *Bullinger's Reformationsgeschichte*, I, p. 211.

— A-t-on lu cette lettre en présence du Conseil et des députés des ligues ?

— Oui.

— Et que disait-elle ?

« Nous avons adopté une doctrine et voulons la maintenir ; mais nous y renoncerons s'il nous est prouvé qu'elle est en désaccord avec l'Ancien ou avec le Nouveau Testament. »

— N'est-ce pas fort raisonnable ?

D'un ton plein de colère mon oncle s'écria :

— Que le diable les emporte, eux et leur Nouveau Testament !

— Seigneur Dieu ! lui dis-je tout consterné, de quelle façon parlez-vous ? Ne craignez-vous pas d'attirer sur votre tête les châtimens du ciel ?

— Le Nouveau Testament, continua-t-il, c'est leur nouvelle hérésie, d'après ce que nous ont dit leurs députés, en particulier celui de Berne.

— Le Nouveau Testament, répliquai-je, c'est la nouvelle alliance que Christ a conclue avec les fidèles et qu'il a scellée de son sang, comme il est écrit dans les quatre évangiles et dans les épîtres des saints apôtres.

— En vérité ? fit mon oncle.

— Oui ! répondis-je ; si vous le désirez, demain nous irons à Viège et, pourvu qu'on m'en laisse

la faculté, j'y proclamerai publiquement, sans honte ni crainte, ce que je viens de vous déclarer.

— Puisqu'il en est ainsi, ajouta mon oncle, je ne voterai pas pour qu'on marche contre les Zuricois.

Le lendemain les conseillers tinrent séance : ils répondirent qu'il s'agissait d'une question théologique et que, puisque les Zuricois ne demandaient qu'à être instruits de ce qui est écrit, il fallait laisser savants et moines vider tout seuls leurs différends.

Ainsi cette affaire n'aboutit pas et je retournai continuer mes études à Zurich. J'y vivais dans une grande misère, car les fondations de charité n'existaient point encore. J'étais trop âgé pour n'avoir pas honte quand je chantais dans les rues ; d'ailleurs les gens me rudoyaient, me traitaient de frocard et me disaient mille autres mots désagréables. Je suivis alors à Uri un camarade, *provisor* en ce lieu, garçon qui ne manquait pas d'esprit. Là, ma position ne fit qu'empirer ; les habitants n'étaient pas habitués à cette manière de gagner son pain en chantant ; j'avais en outre la voix rauque d'un bacchant. Au bout d'un mois à peine je pris le parti de retourner à Zurich ; il ne me restait plus que trois hellers. A Flüelen, sur le bord du lac d'Uri, j'entrai dans une auberge et priai l'hôtesse de me vendre pour trois hellers de pain ; elle me

donna un gros morceau de bouilli froid, un bon quartier de pain et me laissa encore les trois hel- lers. Comme je m'acheminais vers le rivage, je vis aborder un bateau venant de Brunnen, village schwitzois. Je demandai au batelier de me faire passer le lac pour l'amour de Dieu, puisqu'il devait probablement s'en retourner à vide.

— Je vais déjeuner, me répondit-il ; si tu veux m'attendre, je te traverserai.

Il y avait là un homme qui était occupé près d'un entrepôt de marchandises et qui me dit :

— Compagnon, j'ai ici quelques barils de vin de la Valteline, garde-les-moi un moment ; tu peux en boire tant qu'il te plaira, mais ne laisse monter personne à bord.

Il me prêta un chalumeau, me conduisit vers ses tonneaux et s'en fut déjeuner. Je me mis à manger un gros morceau de viande et mon pain en buvant copieusement ; je ne connaissais pas la force de ce vin. A son retour l'homme me demanda :

— As-tu fait bonne garde ?

— Oui, répondis-je.

Arrive ensuite le batelier qui me crie :

— En avant, camarade ! nous partons.

Je veux marcher, mais je chancelle à chaque instant ; les gens se moquent de moi et, au moment de m'embarquer, un faux pas me fait tomber la

tête la première dans le bateau. Le batelier éclate de rire et le propriétaire du vin de s'écrier :

— Quel beau passager !

Cependant mon ivresse ne tarda pas à se dissiper, car il survint un ouragan si terrible que mon compagnon lui-même crut que nous allions couler à fond ; toutes les minutes les vagues venaient couvrir complètement l'embarcation ; cette tempête durait encore à notre arrivée devant Brunnen, où nous débarquâmes trempés jusqu'aux os. C'est la seule traversée que j'aie faite sur le lac d'Uri ; en revanche, je me suis souvent trouvé sur le lac de Lucerne, une fois notamment en société d'un Bâlois, comme il sera dit en son lieu.

Enfin je rentrai à Zurich, où j'allai demeurer chez une vieille femme, nommée Adélaïde Hutmacherin ; j'avais là un bon camarade, assez intelligent ; nous avions une chambre rien que pour nous deux. Dieu sait combien en ce temps j'ai souffert de la faim ; je restais quelquefois tout un jour sans avoir un croûton à mettre sous la dent. Il m'est arrivé souvent de verser de l'eau dans une terrine et d'aller demander à mon hôtesse un peu de sel que je jetais dans cette eau, puis de boire cela pour tromper la faim. Mon logement me coûtait un schilling zuricois par semaine. Je faisais des commissions hors de ville ; la rétribution était de

un batz par mille, avec quoi je payais mon loyer ; ou bien je portais du bois ou m'employais à quelque autre ouvrage ; en retour on me donnait à manger, ce qui me rendait tout heureux. J'étais toujours *custos*, et aux Quatre-Temps je recevais de chaque écolier un angster de Zurich ; il y avait environ soixante écoliers, tantôt plus, tantôt moins¹. Zwingli, Myconius et d'autres m'ont souvent envoyé porter dans les cinq cantons les lettres qu'ils écrivaient aux amis de la vérité. J'éprouvais une véritable joie à risquer ma vie dans ces messages afin que la pure doctrine se répandit toujours plus. Maintes fois ce fut à grand'peine que je revins sain et sauf de ces expéditions.

Sur ces entrefaites eut lieu la dispute de Baden². Le *Doctor* Eck, Faber, Murner et plusieurs autres voulaient étouffer la vérité, renouvelant leurs précédentes tentatives, qu'ils ont poursuivies jusqu'à

¹ Voici quelles étaient les monnaies de Zurich : 1 florin ou *gulden* = 2 livres = 16 batzen = 40 schilling = 60 kreutzer = 240 pfenning (appelés aussi *angster* ou *deniers*) = 480 heller. — En 1851, 1 florin de Zurich est taxé officiellement à 2,33 francs nouvelle monnaie. — En tenant compte d'une part du fait que le florin du XVI^e siècle contenait plus du double d'argent fin que celui du XIX^e, et d'autre part de la dépréciation des métaux monnayés, on arrive à estimer que, vers 1530, 1 florin équivalait à 20 francs de 1851 ou actuels.

² Ouverte le 16 mai 1526.

leur mort. Zwingli devait se rendre à Baden : c'était uniquement pour se saisir de lui et le mettre à mort qu'on avait arrangé cette conférence ; le complot a été prouvé plus tard. Mais les Zuricois ne laissèrent pas partir Zwingli. Les pensionnaires espéraient que, Zwingli mort, ils gagneraient Zurich à la cause de la France ; dans la ville même le roi comptait de chauds partisans, qui auraient sans regret laissé brûler Zwingli, comme plusieurs faits l'ont bien montré. Ainsi des individus vinrent une nuit, dans le dessein d'assassiner Zwingli, le prier de se rendre auprès du lit d'un malade, et lorsqu'ils virent qu'il ne voulait pas sortir, ils brisèrent ses fenêtres à coups de pierres ; il ne serait pas difficile de donner tous les détails de cette tentative. Une autre fois, un homme fut envoyé avec des chevaux dont les sabots étaient entourés de feutre ; 500 couronnes lui étaient promises s'il s'emparait de Zwingli vivant, et 400 couronnes s'il rapportait la preuve qu'il l'avait tué. Ayant appris que Zwingli soupait dans telle maison, cet émissaire s'embusqua, bien décidé à lui enfoncer un coin de bois dans la bouche et à l'emmener prisonnier. On voit que Zwingli a couru maint danger de mort, même dans la ville de Zurich. La Providence l'a gardé : il ne devait pas périr victime d'un guet-apens, mais tomber dans une bataille rangée, sem-

blable au berger qui succombe en avant de son troupeau ; et cette fin, lui-même l'a souvent prédite, comme je puis l'affirmer ainsi que plusieurs autres encore en vie.

Quoique Zwingli fût empêché d'assister à la conférence de Baden, il la dirigeait toutefois en grande partie. Feu Œcolampade, principal adversaire d'Eck, le tenait au courant. Un jeune Valaisan, Hieronymus Wælschen, avait été envoyé tout exprès à Baden ; il était censé se trouver là pour les bains et prenait note, d'une manière aussi complète que possible, de l'argumentation d'Eckius et de tous les discours. Il suivait les discussions, retenait les arguments et les couchait sur le papier en rentrant à la maison des Bains, car personne ne pouvait écrire dans l'église, si ce n'est les quatre secrétaires *ad hoc*. Pendant la durée du colloque, il était défendu, sous peine de la vie, d'expédier des missives au dehors ; le coupable devait avoir la tête tranchée sur la place publique, sans autre forme de procès. Or, de deux jours l'un à peu près, Hieronymus Zimmermann, de Winterthur, et moi portions à Zwingli les lettres du *studiosus*, du *Doctor* Œcolampadius et d'autres *amici*, de sorte qu'on savait à Zurich tout ce qui se passait à la conférence. Quand on me demandait :

— Que viens-tu faire ? (car à chaque porte de

Baden il y avait des gardes en armes), je répondais :
— Vendre de la volaille.

A Zurich on me remettait quelques poules ; je les portais aux Bains et ne m'en débarrassais que lorsqu'un acheteur se présentait de lui-même. J'ignore quelle feinte employait mon camarade ; en tout cas les gardes s'étonnaient fort que je parvinsse si facilement à me procurer de la marchandise.

La veille de la Pentecôte Eck voulut savoir qui prononcerait sur le résultat de la dispute, une fois qu'elle serait close. Œcolampadius consulta ses collègues sur la réponse à donner : ils résolurent de faire connaître leur décision à la séance du lendemain. Eck proposait pour juges les *legati* présents au colloque et presque tous papistes. Ne pas s'en remettre à eux, c'était les indisposer ; aussi le cas exigeait-il mûre réflexion. Dans la soirée, quelques instants avant l'heure du souper, j'allai demander à Œcolampadius s'il n'avait point de missive pour maître Zwingli.

— Je lui écrivais volontiers, me répondit-il, ce serait même bien nécessaire, mais il est tard et je crains que tu ne finisses par être soupçonné. Si tu as assisté à la séance d'aujourd'hui, tu dois savoir sur quoi nous avons à répondre.

— Je suis en état, dis-je, d'exposer tout cela de vive voix.

Ces paroles transportèrent de joie Œcolampade ; les portes de la ville n'étaient point encore fermées, et je fis presque d'une seule traite le trajet de Baden à Zurich. J'arrive chez Myconius ; il s'était déjà mis au lit ; je l'informe de la cause de ma venue.

— Cours, me dit-il, chez maître Ulrich, et lors même qu'il serait couché, ne cesse pas de carillonner jusqu'à ce qu'on t'ouvre.

J'y vais, bien que ma première idée eût été d'attendre au lendemain ; tout le monde dormait. Au bruit que je fais, le marguillier, qui demeurait vis-à-vis, se met à la fenêtre en criant :

— Quel diable mène pareille vie ?

— Gaspard, lui dis-je, c'est moi !

Il reconnaît ma voix ; il savait que j'avais souvent affaire chez maître Ulrich.

— *Custos*, est-ce toi ? Sonne vigoureusement !

Enfin sort un vieillard ; c'était messire Gervasius, naguère prêtre, lequel demeurait depuis quelques années avec Zwingli.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Messire Gervasius, c'est moi.

Il m'introduit dans la maison tout en me disant :

— Que veux-tu si tard ? ne peux-tu laisser maître Ulrich dormir une nuit en paix ? Depuis six semaines que la conférence dure, il ne s'est pas couché.

Nous frappons un bon moment à la porte de Zwingli, qui finit par entendre que je suis là ; il arrive en se frottant les yeux :

— Quel tapage fais-tu donc ? Voilà six semaines que je ne me suis pas mis au lit, et comme c'est demain Pentecôte, j'avais pensé que le colloque chômerait.

Nous entrons dans sa chambre.

— Voyons, quelles nouvelles ?

Je lui fais mon rapport et lui explique pourquoi je n'apporte point de lettre.

— Bon ! s'écrie t-il, n'est-ce que cela ? Eck s'imagine nous jouer un de ses tours. Je vais écrire ; connais-tu quelque gars qui soit disposé à partir pour Baden ?

— Oui.

— Veux-tu manger ? je réveillerai la servante, qui te préparera une soupe.

— Je crois que j'aimerais mieux dormir.

Je souhaite à Zwingli une bonne nuit et lui envoie un jeune garçon qui se charge de la lettre et se met aussitôt en route. Ayant atteint Baden avant le jour, notre messenger trouve devant les murs un char de foin arrivé trop tard la veille pour pouvoir entrer dans la ville ; il grimpe sur ce char, s'étend sur le foin et s'endort. A l'aube, le paysan conduit son attelage à la place du marché, l'enfant

s'éveille alors, regarde autour de lui, considère les maisons, puis descend du char et porte la missive à Œcolampadius. Je ne sais pas précisément ce qu'elle contenait, mais le langage que Zwingli m'a tenu dans sa chambre me permet de le conjecturer.

— Quelqu'un, m'avait-il dit, oserait-il entreprendre de rendre ces paysans capables de discerner qui a tort ou raison ? ils s'entendent mieux à traire les vaches. A quoi bon coucher tout par écrit, si ce n'est pour s'en remettre à la décision des lecteurs ? Eck ignore-t-il par hasard comment les choses doivent se passer dans les *concilia* ?

Je continuais de vivre à Zurich dans la pauvreté, lorsqu'enfin maître Heinrich Werdmiller me prit pour être le *paedagogus* de ses deux fils et pourvut à mon pain quotidien. De ces deux jeunes gens, Otho Werdmiller devint *magister artium* de Wittemberg et servit l'Eglise de Zurich. L'autre est tombé à Cappel. J'étais désormais hors des peines et des soucis, mais je me fatiguais trop à étudier : *latina, graeca et haebraïca lingua*, je voulus tout apprendre à la fois ; je passais les nuits sans presque fermer l'œil, luttant péniblement contre le sommeil et me mettant dans la bouche de l'eau froide, des raves crues, du gravier, de façon à avoir les dents agacées dès que je commençais à dormir. Mon cher

père Myconius me faisait des représentations à ce sujet et ne me grondait pas lorsque le sommeil me surprenait au beau milieu d'une leçon. Dans les premiers temps Myconius faisait consister tout son enseignement dans une *frequens exercitatio in lingua latina* ; il s'occupait rarement du grec, langue fort peu connue alors. Voyant donc qu'on ne m'enseignerait jamais à l'école la *grammatica latina, graeca* ou *haebraïca*, j'entrepris de donner à d'autres des leçons sur tout cela, afin de l'apprendre moi-même. Je lisais tout seul *Lucianus* et *Homerus*, dont il existait des traductions. Puis Myconius me prit dans sa maison, où je trouvai d'autres commensaux (parmi eux défunt *Doctor Gesnerus*) avec lesquels j'étudiai le *Donatus* et les *declinationes*. Ces exercices me profitèrent considérablement. Myconius avait alors pour sous-maitre le très docte messire Theodorus Bibliander, homme d'une science inouïe dans toutes les langues et surtout dans l'*haebraïca lingua*. Il était l'auteur d'une grammaire hébraïque ¹ ; comme il mangeait avec nous à la table de Myconius, je le priai de m'apprendre à lire l'hébreu ; il y consentit, et je parvins à connaître soit les caractères imprimés, soit l'écriture. Chaque matin je me levais pour allumer le feu dans le cabinet de Myconius ; je m'asseyais devant le poêle

¹ Il la fit imprimer par Froschauer, à Zurich, en 1535.

et me mettais à copier la grammaire, pendant que dormait le maître, qui ne s'aperçut jamais de rien.

Cette année-là¹ Damian Irmi, de Bâle, informa Pellicanus, qui était à Zurich, qu'il partait pour Venise ; il ajoutait que, si quelques pauvres compagnons désiraient avoir une Bible hébraïque, il se chargerait volontiers d'en acheter là-bas un certain nombre d'exemplaires, qu'il céderait ensuite au plus bas prix. *Doctor Pellicanus* lui manda d'en rapporter douze. Quand ces livres furent arrivés, on m'en offrit un pour une couronne. Je possédais depuis peu une couronne, reliquat de l'héritage paternel ; je la donnai en échange de la Bible, que je me mis à traduire. Un beau jour arriva messire Conrad Pur, prêchant à Mætmanstetten, dans le territoire de Zurich. En me voyant lire cette Bible hébraïque, il me demanda :

— Serais-tu un *haebraeus* ? En ce cas, tu vas m'enseigner l'hébreu ?

— Je ne saurais, répondis-je.

Mais il ne me laissa ni trêve ni repos jusqu'à ce que je lui eusse promis de le faire. Je me dis : « Tu demeures chez Myconius, qui sera peut-être fâché. » Et je partis pour Mætmanstetten, où nous

¹ En 1527, à ce qu'il semble, d'après l'autobiographie de Pellican.

entreprimes la grammaire du *Doctor Munsterus* ¹ ; nous traduisimes aussi, et ce me fut un excellent exercice. Je séjournai vingt-sept semaines en cet endroit, la chère y étant bonne. Je passai ensuite dix semaines à Hedigen, chez messire Hans Wæber, également prédicant. Puis je me rendis à Riffelschwill, chez un troisième pasteur, qui, à quatre-vingts ans bien sonnés, voulut commencer l'hébreu. Enfin je revins à Zurich. Les prédicateurs répétaient fréquemment dans la chaire : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ; » s'efforçant de démontrer combien le travail manuel est béni de Dieu, et trouvant mauvais qu'on fit de tous les *studiosi* des ecclésiastiques. Maître Ulrich lui-même disait qu'il fallait contraindre les jeunes gens au travail, pour prévenir le trop grand nombre des gens d'Eglise. Aussi beaucoup renonçaient-ils aux études.

Un jeune Lucernois, savant et de manières distinguées, Rudolphus Collinus, se rendant à Constance pour y recevoir les ordres, Zwinglius et Myconius lui conseillèrent d'employer plutôt son argent à apprendre le métier de cordier. Après

¹ Sébastien Munster, qui enseignait à ce moment à Heidelberg et avait commencé depuis plusieurs années à publier des traités grammaticaux sur la langue hébraïque, était alors encore franciscain.

qu'il se fut marié et qu'il eut passé maître, je le priai de m'enseigner son état, et comme il me répondit qu'il manquait de chanvre, une petite somme que j'avais héritée de ma mère me servit à en acheter un quintal. Je fis mon apprentissage avec grand zèle, sans perdre cependant le goût de l'étude. Quand on me croyait endormi, je me levais sans bruit, allumais une chandelle et, prenant un *Homerus*, me mettais à traduire à l'aide d'une *versio* que je dérobaïs à mon maître. Même au milieu des travaux du métier je portais *Homerus* avec moi. Une fois mon maître s'en aperçut et me dit :

— *Platere, pluribus intentus minor est ad singula sensus* ; continue tes études ou sois à ton ouvrage.

Certain soir que nous soupions, une cruche d'eau devant nous :

— *Platere*, me demanda Collinus, comment Pindarus commence-t-il ?

— *Ἄριστον μὲν τὸ ὕδωρ* ¹, répondis-je.

Il se mit à rire et ajouta :

— Donc nous allons suivre le conseil de Pindarus : faute de vin, buvons de l'eau.

Quand le quintal de chanvre fut employé, mon apprentissage était fini ; c'était un peu avant Noël, et j'avais le dessein d'aller à Bâle. Je pris congé de

¹ Rien de meilleur que l'eau.

mon maître, mais, au lieu de quitter la ville, je regagnai mon ancien logement, chez la mère Adelaïde. J'y restai caché six semaines, traduisant *Euripides*, que je portais partout avec moi, ainsi que *Homerus* ; car j'avais résolu d'étudier le plus possible. Sur le point de partir, je me rendis de nuit aux étuves et me plaçai dans un coin, pour n'être vu de personne. La chaleur ne tarda pas à m'incommoder ; sentant que j'allais m'évanouir, je sortis en toute hâte, mais devant la porte je tombai dans la boue. Quand j'eus moins chaud, je rentrai dans le vestiaire ; chacun put considérer la vilaine façon dont je m'étais souillé, ce qui fit dire à la baigneuse :

— Quel sale plongeon il a fait là !

Je n'osai pas retourner dans la salle de bains, de peur qu'il ne vint à la connaissance de mon maître que je n'étais pas encore parti.

IV

Platter cordier à Bâle. Première guerre de Cappel. Séjour en Valais.

Le lendemain matin je chargeai mon sac sur mes épaules, sortis de la ville et fis d'un jour le trajet de Zurich à Mutentz. Arrivé à Bâle, je me mis à chercher de l'ouvrage. Je me présentai à maître Hans Stæhelin, surnommé le Cordier rouge, qui demeurait sur la place du Rindermarkt ; il passait pour le patron le plus brutal qui pût se trouver sur les bords du Rhin ; aussi les compagnons n'entraient pas volontiers à son service, ce qui m'était une chance de trouver de l'occupation chez lui. Il m'engagea ; mais à peine savais-je pendre l'échanvroid et tresser. Selon ses belles habitudes maître Hans Stæhelin se prit à jurer et à tempêter.

— Va-t'en, s'écria-t-il, va-t'en, et arrache les yeux à celui qui t'a enseigné le métier ! Que veux-tu que je fasse de toi ? tu n'y connais rien.

Il ignorait que je n'avais pas travaillé en tout plus d'un quintal de chanvre, et je ne le lui aurais pas avoué, à cause de son apprenti. Ce dernier, individu d'un mauvais caractère, était originaire d'Altkirch, et vit encore ; plus habile que moi, il me rudoyait fort, m'appelant mufle de vache, et me prodiguant mille autres injures ; je n'osais me plaindre au patron, qui, de son côté, était grossier comme un Souabe. Cependant je désirais rester dans cette maison ; Stæhelin me prit donc à l'essai pour huit jours ; je m'expliquai franchement avec lui, le priant d'avoir quelque patience, qu'il me paierait ou ne me paierait pas, comme il le voudrait. Je promettais de le servir fidèlement et de tenir ses livres de comptes avec soin ; car chez lui personne ne savait écrire.

— Je ne suis pas habile, dis-je, je le reconnais : la plupart du temps mon patron manquait de chanvre.

Enfin Stæhelin se laissa persuader et me garda ; il me donnait par semaine un batz, avec lequel j'achetais des chandelles ; en effet, j'étudiais la nuit, bien que je dusse travailler aux cordes jusqu'au couvre-feu et recommencer le matin dès que la trompette se faisait entendre de nouveau. En somme, je n'étais pas mécontent de ma situation, et tout mon désir était de rester chez Stæhelin afin

de devenir un bon cordier. Mais l'apprenti me dénonça aux compagnons, comme ne sachant rien et n'ayant pas fait le temps voulu d'apprentissage, (qui était en général de deux ans) ; il espérait que le patron serait obligé de me renvoyer, ou que les ouvriers refuseraient de travailler plus longtemps à Bâle. Alors je pris à part les compagnons les uns après les autres, cherchant à leur plaire, pour qu'ils ne m'inquiétassent pas. Malheureusement je ne pouvais leur donner grand'chose, puisque je ne possédais rien. Au bout de six mois je fus capable de faire l'ouvrage courant, même de remplir l'emploi de contre-maitre et de diriger l'atelier ; néanmoins, quand nous étions occupés à des travaux pénibles, comme tresser de grosses cordes, la sueur me décollait souvent du front ; ce que voyant, le patron me disait :

— Si j'avais autant étudié que toi et que les livres m'inspirassent un si grand amour, j'enverrais bien vite au diable l'état de cordier.

Il avait été frappé de mon goût pour la lecture.

Je connaissais le respectable imprimeur messire Andreas Cratander, dont le fils Polycarpus avait été en même temps que moi le commensal de Rudolphus Collinus. Cratander me fit cadeau d'un *Plautus* qu'il avait imprimé en in-octavo et qui n'était point relié. Je prenais une feuille du livre,

la fixais à une fourchette que je fichais dans le chanvre, et de cette manière je pouvais lire tout en travaillant ; le maître survenait-il, je cachais vivement la feuille sous le chanvre. Un jour il me prit sur le fait ; il entra en fureur et s'écria en jurant :

— Que la fièvre quarte te serre, maudit moignon ! Sois à ton ouvrage ou décampe ! N'est-ce pas assez que je te permette d'étudier la nuit et les jours de fête, sans que tu lises encore pendant les heures de travail ?

En effet, les jours de fête, aussitôt après le repas, je m'empressais de m'en aller avec mes livres dans quelque pavillon à la campagne ; là je lisais tout le reste de la journée, jusqu'au moment où le gardien des portes faisait entendre son cri ; car mon patron ne possédait pas de jardin au Rindermarkt, comme d'autres maîtres cordiers qui demeurent dans les faubourgs.

J'entrai en relations avec plusieurs *studiosi*, en particulier avec les *discipuli Doctoris Beati Rhenani*. Ils s'arrêtaient devant la boutique et m'engageaient à quitter le métier, offrant de me conduire chez leur maître, qui me présenterait à messire Erasmus Roterodamus ; à son tour celui-ci me recommanderait à un *episcopus* ou bien à quelque autre per-

sonnage. Mais ces avances furent inutiles, quoique *Beatus Rhenanus* et *Erasmus*¹ soient venus me parler à la place Saint-Pierre, où j'aidais à confectionner une grosse corde, et que le très renommé seigneur *Erasmus* m'ait alors offert sa protection, ainsi que les *discipuli* me l'avaient fait pressentir. Je préfèrai continuer mon existence toute de travail et de fatigue. J'avais grand froid l'hiver ; la nourriture était mauvaise et insuffisante ; le patron, ladre comme un Souabe, achetait du fromage puant et immangeable, que la bourgeoise, en se bouchant le nez, m'ordonnait de jeter loin dès que son mari avait tourné les talons. Ma situation était des plus déplorables.

Peu à peu je fis la connaissance de quelques personnages, entre autres celle du *Doctor Oporinus* ; celui-ci voulait à toute force que je lui donnasse des leçons d'hébreu. Je m'excusais sur mon peu de science et le manque de temps ; à la fin,

¹ L'humaniste alsacien *Beatus Rhenanus*, disciple de Lefèvre d'Étaples et intimement lié avec Erasme, avait transporté déjà depuis quelques années son domicile à Schlestadt, sa ville natale ; mais il passa à Bâle l'hiver de 1527 à 1528 pour surveiller l'impression de son édition des œuvres de Tertullien. *Erasmus* ne quitta Bâle pour Fribourg en Brisgau que lorsque la réformation eut obtenu la victoire à Bâle en février 1529.

vaincu par ses pressantes instances, j'offris à mon patron de le servir pour rien ou pour un moindre salaire, s'il m'accordait en retour quelques heures de libre par semaine. Je dois dire qu'il avait augmenté ma paie. Il consentit à me céder une heure par jour, de quatre à cinq. Alors Oporinus afficha, à mon insu, contre les murs de l'église, un billet annonçant qu'un homme enseignerait à Saint-Léonard, de quatre à cinq heures, à partir du lundi suivant, les *rudimenta linguae hebraïcae*. Oporinus était à cette époque maître d'école à Saint-Léonard¹. Quand, à l'heure convenue, je me rendis dans la salle, comptant converser seul à seul avec Oporinus, je fus stupéfait de me trouver en face de dix-huit personnes fort savantes, car je n'avais pas remarqué le billet affiché à la porte de l'église. Dès que je vis ce nombreux auditoire, je voulus m'enfuir ; mais le *Doctor Oporinus* me dit :

— Reste, ce sont aussi de braves compagnons.

J'avais honte de paraître avec mon tablier de travail ; je me laissai pourtant persuader et commençai la *grammatica Doctoris Munsteri* ; ce der-

¹ Ce n'est qu'après la réorganisation des écoles en 1529 qu'Oporin fut appelé à diriger l'Ecole de la cathédrale, où Platter viendra le seconder.

nier n'était pas encore à Bâle¹. Je lus aussi de mon mieux le prophète Jonas².

La même année arriva un Français, envoyé par la reine de Navarre à cette fin d'apprendre l'hébreu ; il vint m'entendre un soir. J'entrai dans la chambre, mal vêtu comme toujours, et m'assis contre le poêle, suivant mon habitude : c'était une place fort agréable ; les étudiants se mettaient autour de la table.

— *Quando venit noster professor*³ ? demanda le Français.

Oporinus me montra, et l'étranger fut tout ébahi de voir un professeur dans un pareil accoutrement.

¹ Ce savant hébraïsant, qui s'était fait connaître déjà par plusieurs publications grammaticales, ne s'établit à Bâle que dans l'été de 1529.

² La mention de Jonas prouve que Platter se servait de l'opuscule suivant, très rare aujourd'hui : *Institutiones grammaticae in Hebraeam linguam Fr. Sebastiani Munsteri Minoritae*, imprimé par Froben à Bâle, 1524, in-8°, qui est terminé par le livre de Jonas en hébreu, chaldéen, grec et latin. Capiton et Écolampade avaient précédemment donné des leçons d'hébreu à Bâle, mais le premier était parti pour Strasbourg et le second était absorbé par l'enseignement théologique et la vie ecclésiastique, de sorte qu'en 1528, où me paraît devoir se placer notre récit, l'hébreu n'était enseigné par personne à Bâle.

³ Quand viendra notre professeur ?

La leçon terminée, il me prit par la main, m'emmena de l'autre côté du pont et voulut savoir comment il se faisait que je fusse si méchamment habillé.

— *Mea res ad restim rediit* ¹, lui répondis-je.

Il offrit d'écrire à mon sujet une lettre à la reine de Navarre, qui ne manquerait pas, disait-il, de me traiter comme un dieu ²; il me conseillait donc de m'en aller avec lui, ce que je refusai. Il assista jusqu'à son départ à mes leçons. Il était vêtu magnifiquement et coiffé d'un barret brodé d'or; il avait un serviteur à lui, qui le suivait portant un manteau et un chapeau, pour le cas où la pluie serait venue à tomber, ou pour je ne sais quelle autre cause. Neuf ans après, ce personnage revint dans

¹ Littéralement : « Mes affaires vont à la corde. » C'est une citation de Térence, dans la comédie duquel elle a le sens : « Il ne me reste plus que la corde pour me pendre. »

² *Marguerite d'Angoulême*, la sœur de François I^{er}, participait avec un vif intérêt à tout le mouvement intellectuel de son temps; le Juif converti, *Paul Paradis*, dit le Canosse, de Venise, qu'elle fit nommer ensuite professeur au Collège royal, lui avait enseigné l'hébreu. « Elle entretenait, dit Sleidan, plusieurs aux écoles, non seulement en France, mais aussi en Allemagne. » M. Lefranc (*Hist. du Collège de France*, p. 94) suppose que le Français dont il est question ici est *Pierre Duchâtel* (*Castellanus*), qui sera plus tard lecteur particulier du roi et évêque.

le pays, et, quand il m'aperçut près des Augustins, de tout loin il cria :

— *O salve, praeceptor Platere* ¹ !

Je lui demandai d'où il arrivait ; il me dit qu'il avait passé neuf années en *Creta, Asia et Arabia* auprès des plus savants rabbins juifs ; qu'il possédait maintenant les divers dialectes hébreux aussi bien que sa langue maternelle, et qu'il se sentait tout heureux de regagner sa patrie. Sa mise était toujours des plus riches.

Je restai chez le Cordier rouge jusqu'à la première campagne contre les cinq cantons ². Mon maître dut partir et ferma sa boutique jusqu'à son retour. Je le suivis ; on se dirigeait, en effet, sur Cappel, et la contrée m'était bien connue, puisque j'avais enseigné l'hébreu au prédicant de Mætmanstetten. Je portais l'armure de mon patron. Après avoir passé la Schaffmatt ³, nous arrivâmes à Mætmanstetten. Je trouvai dans la maison du seigneur prédicant le capitaine noble Balthasar Hildbrand, avec son lieutenant, son porte-étendard et la suite que le Conseil lui avait donnée. Je fus reçu comme une vieille connaissance et l'on apporta du vin pour fêter ma venue. Beaucoup de Bâlois, accom-

¹ Je te salue, mon maître Platter !

² En juin 1529. Voir ci-dessus p. 13.

³ A la frontière de Bâle et d'Argovie.

pagnés de leurs gens, logeaient dans Mætmanstetten et dans les villages voisins.

C'était, si je ne me trompe, le jour de la Saint-Jean ¹. Notre capitaine s'était rendu au camp des Zuricois, près de Cappel. Depuis quelques jours on négociait la paix, mais elle n'était point encore conclue. Or, à une heure de l'après-midi, nous entendimes tout à coup de fortes détonations de mousqueterie ; notre capitaine manda de renvoyer la troupe, que la paix était faite et qu'on tirait des salves de réjouissance. En effet, on eût dit du genièvre pétillant dans le feu. Donc les Bâlois s'en retournèrent chez eux ; mais leur chef ne paraissant point, les notables de Mætmanstetten, grandement étonnés, me chargèrent, puisque je connaissais le pays, d'aller vers noble Hildbrand, qui se trouvait à Cappel avec les mercenaires, et de lui demander la raison pour laquelle il avait ordonné le licenciement sans revenir lui-même ni transmettre des nouvelles plus circonstanciées.

Quand j'arrivai à Cappel, le crépuscule était déjà fort et le capitaine, qui sortait du cloître à ce moment même, ne me reconnut pas tout de suite. Il s'enquit du motif de ma venue ; je lui contai toute l'affaire.

— Va, me dit-il, et demande là-dedans le se-

¹ 25 juin 1529.

crétaire Reinhart, de Zurich ; annonce-lui de ma part que tu dois attendre auprès de lui la réponse à ton message.

J'entrai dans le couvent, où Reinhart me fit souper, et à minuit tous deux nous nous étendîmes sur les bancs. Vers les deux heures, on nous réveilla pour nous avertir qu'on venait d'apporter l'instrument du pacte que les Cinq Cantons avaient passé naguère avec le roi des Romains. Il faut savoir qu'un des articles du traité de paix stipulait la publication de cet acte ; mais, quand il fallut régler ce point, personne ne voulut se trouver en possession du document ; chaque canton renvoyait à un autre canton ; cependant la paix ne pouvait être conclue définitivement qu'après l'exécution de la susdite clause. Enfin l'acte fut apporté vers les deux heures de la nuit. Tout le monde se releva ; on se rassembla dans une grande salle, et la pièce fut remise en mains du landamman de Glaris, qui dans tout ce différend avait rempli le rôle de suprême arbitre. Il passa le parchemin à un secrétaire, qui le déploya ; il était terriblement long et large (jamais je n'en vis de pareil), muni de neuf sceaux, dont un grand en or. Le secrétaire se mit à lire un immense préambule, farci d'une kyrielle de titres, comme les pancartes qu'on lit à Bâle sur la place publique le jour de la Saint-Jean ; puis

venait la mention des Cinq Cantons et de leurs titres accoutumés, et qu'ils avaient fait alliance avec.... A cet instant, le landamman posa la main sur le document : — Assez ! dit-il.

Mais un homme qui se trouvait derrière moi, un Zuricois selon toute apparence, s'écria :

— Qu'on lise tout, et qu'elles soient manifestées au grand jour leurs menées contre nous !

Se tournant vers l'interrupteur, le landamman répondit :

— Qu'est-ce ? que cet écrit soit lu ? Vous me mettez en pièces avant que j'y consente !

Et tout en pliant l'acte, il ajouta :

— Vous n'êtes déjà que trop irrités les uns contre les autres.

Il prit un couteau, détacha d'abord les sceaux, puis découpa le parchemin en longues lanières, et celles-ci en petits morceaux ; le tout fut mis dans un barret et confié au secrétaire pour être jeté au feu. Ce qu'on fit des sceaux, je l'ignore. Au point du jour, Reinhart me dépêcha vers le capitaine, afin de lui annoncer que la paix était assurée, que le traité avait été rendu public, puis brûlé. Je ne tardai pas à rencontrer le capitaine, qui venait au-devant de moi ; je m'acquittai de mon message ; Hildbrand me gratifia de cinq batzen, puis ses gens et lui regagnèrent tout joyeux leurs foyers.

Pour moi, je me rendis à Zurich, où je fus témoin de la rentrée triomphale des troupes. Les Zuricois montèrent tous leurs canons sur la plate-forme des Tilleuls et tirèrent du côté de la Limmat et de la grande ville. C'étaient des détonations telles que de grosses branches d'arbres se rompirent ; beaucoup de fenêtres furent brisées, des portes sortirent de leurs gonds. Le dimanche, Zwingli prêcha ; il parla de la paix qui venait d'être conclue et dit qu'elle serait sous peu la cause que les gens dans leur désespoir se prendraient la tête à deux mains ; c'est ce que la campagne suivante a bien montré.

Je restai un certain espace de temps à Zurich, étudiant auprès de maître Myconius. Sa femme et lui me conseillèrent d'épouser leur servante Anni et de mettre fin à mon existence errante, ajoutant qu'ils nous institueraient leurs héritiers. Je me laissai persuader, et Myconius nous fiança. Je ne logeais pas chez lui, mais chez la vieille Hutmacherin, avec mon cousin Simon Steiner, qui étudiait à Zurich et à qui les dominicains avaient procuré du pain et des loisirs¹. Nous fûmes mariés, quelques jours après, dans l'église de Dubendorff par le prédicant

¹ Je suppose que Steiner recevait, comme étudiant pauvre, un subside pris sur les revenus du couvent sécularisé des dominicains.

de l'endroit¹, beau-frère de maître Myconius; quant à la pompe que nous déployâmes en cette occasion, je dirai que des gens se trouvèrent à notre table sans se douter le moins du monde qu'ils assistaient à un repas de noce. A la nuit tombante, nous rentrâmes en ville, et je regagnai seul mon logis, car nous voulions tenir notre union secrète. Deux jours plus tard, je partis pour le Valais. Là j'informai mes amis de mon mariage; cette nouvelle les fâcha très fort, parce qu'ils avaient toujours souhaité que je fusse prêtre.

Après avoir résolu d'embrasser la profession de cordier et de tenir en même temps une école dans mon pays, je retournai à Zurich. J'y passai six semaines encore. Nous fixâmes le jour de notre départ pour le Valais: Myconius devait à ta mère quatorze florins de gages, il n'en paya que deux; ce fut avec cette somme que nous nous mîmes en route. Le premier soir nous nous arrêtâmes à Mætmanstetten, chez le pasteur, à qui j'avais appris l'hébreu². Le lendemain nous arrivâmes à Lucerne, chez le frère de ma femme, nommé Clæwi Dietschi, qui gagnait sa vie à fabriquer des balais, des corbeilles et des chaises.

¹ Hans Schrœter.

² Conrad Baur, dont Platter écrit mal plus haut le nom : Pur.

La famille des Dietschi est originaire de Wippkingen, petit village situé sur la Limmat, au-dessous de Zurich, et faisant partie de la paroisse de cette ville ; Anni était donc de Wippkingen par son père, sa mère était de Meilen, au bord du lac de Zurich. Père et mère moururent de bonne heure, et ma femme fut élevée par des amis, jusqu'au moment où elle put gagner sa vie comme domestique ; dans presque toutes les places qu'elle eut, elle y resta longtemps ; en dernier lieu, elle servit pendant sept ans Myconius. Anni, seule avec son rouet, prolongeait les veilles afin de subvenir par son travail aux besoins du ménage de sa maîtresse, qu'elle nommait sa mère. Les jours de fête, elle filait pour son propre compte et, comme elle était habile, elle gagnait passablement. Combien de fois, du temps que j'étais chez Myconius, n'a-t-elle pas travaillé bien avant dans la nuit, tandis que j'étudiais accoudé sur une table ! ni l'un ni l'autre ne nous doutions qu'un jour nous serions mari et femme. Ses gages étaient bien minces, suivant la coutume d'alors : pour trois ans elle avait à peine ce qu'une servante gagne aujourd'hui dans une année ; néanmoins elle possédait un assez joli trousseau, qu'elle avait elle-même confectionné.

De Lucerne nous allâmes à Sarnen, en Unterwald ; là notre hôte et sa femme se mirent dans

un état d'ivresse tel qu'ils perdirent toute connaissance et restèrent, incapables de bouger, sur les bancs de la salle commune ; si ma femme n'avait, quelques instants avant le souper, aidé l'hôtesse à faire notre lit, nous n'aurions pas su vraiment où nous aller coucher ; c'était pourtant un samedi. Le tavernier s'amusait à jouer du luth, en chantant à tue-tête ; je fus obligé de lui dire :

— Ne faites pas tant de bruit, vous nous ferez punir.

— Bah ! répondit-il, si le landamman était chez lui, et même couché, il se serait relevé déjà.

Il faut savoir qu'en Unterwald, lorsque les gens commencent à boire, le plus souvent ils ne rentrent pas à la maison. Aussi dit-on : « Voulons-nous passer une nuit d'Unterwald ? » Toutefois, le lendemain matin nos hôtes surent parfaitement établir le compte de notre dépense.

Après le Hasli, nous atteignimes Grimsel am Berg. Il avait déjà neigé ; ce n'était pourtant pas encore la Saint-Gall¹, puisque nous nous étions trouvés à Lucerne le jour de la Saint-Léodegard². En voyant combien le pain était dur, ta mère entrevit la rude existence que nous allions mener. Quelques hommes, qui voulaient traverser la montagne le lendemain, me dirent :

¹ 16 octobre. — ² 2 octobre.

— Tu ne dois pas songer à faire passer ta femme de l'autre côté.

Ce voyage était bien pénible pour Anni ; il fallait coucher sur un peu de paille, et elle n'y était point habituée. Au matin, nous nous levâmes et, avec l'aide de Dieu, nous franchîmes le col heureusement, bien que les vêtements d'Anni se fussent gelés sur son corps. Une fois à Munster in Gomss nous n'avions plus que quatre milles à faire pour arriver à Viège, but de notre voyage. Il avait aussi neigé par là, et quand on sut que nous venions de Zurich, nous fûmes mal reçus.

Nous possédions encore pour un jour de vivres et un pfennig pesant, avec lequel Anni acheta de la filasse, car elle savait fort bien filer. Le lendemain ma femme trouva une compatriote à Briguelles-Bains ; notre hôte, un barbier employé aux bains, était aussi Zuricois. Quant à cette fille, son père était maître Schwitzer du Rennweg, qui fut banneret et périt à Cappel ; il est probable qu'elle s'était enfuie de la maison paternelle à la suite de quelque équipée. Elles n'étaient pas rares les filles de Zurich qui de grand cœur abandonnaient le verjus de leur pays pour le bon vin du Valais. La Zuricoise rassura ma femme, lui disant que les Valaisans étaient un bon peuple et que nous nous tirerions aisément d'affaire. Nous quittâmes les

bains et gravimes une très haute montagne pour aller trouver ma sœur Christine à Burgen, où elle vivait avec son mari et ses neuf enfants. Mon beau-frère avait deux tantes si vieilles, qu'elles-mêmes, ni personne, ne savaient leur âge. Nous demeurâmes en ce lieu jusqu'à la Saint-Gall ¹. Ma sœur m'avait gardé quelques objets de ménage que j'avais hérités ; elle me prêta son âne pour les transporter à Viège.

Là je pris possession d'une maison pour laquelle je n'eus point de loyer à payer et où il y avait un lit dont on ne se servait pas et qu'on m'abandonna gratis ; c'était presque la plus belle maison du village, avec de jolies fenêtres vitrées. Nous commençâmes donc à mener une existence plus douce. Une de mes tantes, passant un jour par Viège, vint me saluer.

— Thomas, me demanda-t-elle, quand nous célébreras-tu la messe ?

Entendant cette question, une noble demoiselle, parente de l'évêque *Doctor Adrianus de Riedmatten* ², se prit à dire :

— Si je ne me trompe, il a ramené une bien longue messe avec lui.

Une autre fois, mon cousin, messire Anthoni

¹ 16 octobre.

² Evêque de Sion dès 1529.

Platter, m'aborde après l'office dans l'église de Saint-Martin à Viège :

— Le bruit court que tu es revenu avec une femme légitime ?

— C'est la vérité.

— Que le diable t'emporte ! s'écria-t-il ; j'aurais préféré te voir avec une garce.

— Ah ! maître, répliquai-je, vous ne trouverez nulle part dans la Bible qu'il vaille mieux prendre une concubine qu'une épouse.

Il fut très irrité de cette réponse et resta longtemps sans vouloir me parler. Dans toute la contrée il avait le renom d'être un bon *bibliacus*, car il lisait beaucoup la Bible, mais la comprenait fort peu, se contentant de marquer en rouge les initiales et les sommaires.

Je montai mon atelier de cordier et ouvris en même temps une école. J'eus jusqu'à trente élèves en hiver, mais à peine six en été ; chacun d'eux me payait aux Quatre-Temps un pfennig pesant. Mes affaires prospéraient, car je recevais des dons nombreux. J'avais beaucoup de parentes : l'une apportait des œufs, l'autre du fromage, une troisième du beurre ; les mères de mes écoliers ne restaient pas en arrière ; parfois même on me faisait cadeau d'un quartier de brebis ; les habitants du village me donnaient du lait, des choux, des

pots remplis de vin, etc. Chaque jour c'étaient de nouveaux présents, et souvent, le soir, quand je récapitulais, je me trouvais en avoir reçu huit ou neuf de diverse nature. Peu de semaines avant mon retour au pays, dans une réunion de femmes à Eisten, la conversation vint à tomber sur mon compte, et toute l'assistance de se récrier à la pensée de la belle première messe que je dirais et du grand nombre de cadeaux que je recevrais à cette occasion : car, rien que dans la famille de ma mère, les Summermatter, il y avait soixante-douze filles non mariées, dont chacune se proposait d'apporter à l'autel son présent. Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva la nouvelle de mon retour et de mon mariage.

Pour me mettre en ménage, j'empruntai à mon oncle Antoni Summermatter (ordinairement appelé Antoni zum Liechtbiell) trente gros, qui font quinze batzen de Suisse ; avec cet argent nous montâmes notre maison. J'achetais du vin, que nous revendions à la mesure, et des pommes, qu'Anni détaillait aux jeunes gars. Grâce aux braves gens qui nous vinrent en aide, nos privations cessèrent et ma femme se trouvait fort heureuse. Mais les prêtres ne nourrissaient point à mon égard des intentions bien charitables, quoiqu'ils me fissent bon visage et m'invitassent fréquemment

pour m'empêcher de me déclarer ouvertement du parti de Luther. Cependant, quand il me fallait aider à chanter la messe, ce m'était par trop pénible, et ma conscience me reprochait d'être complice de l'idolâtrie. Je regrettais de ne pouvoir parler librement et selon mon cœur. Aussi, désirant quitter ces lieux, je me rendis à Zurich, afin d'y prendre conseil de Myconius. Il approuva mon projet, parce que j'avais quelque espoir de trouver à Bâle un emploi.

Dans le trajet pour retourner chez moi, j'étais accompagné d'un mien écolier, qui ne pouvait se décider à passer le Grimsel. La pluie et la neige se mirent à tomber, et le froid devint tel que peu s'en fallut que nous ne fussions gelés tous deux. Connaissant les montagnes, je défendis au pauvre garçon de s'asseoir, ni même de s'arrêter ; je prenais les devants pour me réchauffer, puis revenais vers mon compagnon ; je fis ce manège jusqu'au moment où, Dieu aidant, nous atteignîmes l'hospice, c'est-à-dire une hôtellerie située sur la montagne et où l'on peut boire et manger quelque chose de bon. Ce n'était pas encore la mi-août.

Cela me rappelle que, passant une fois le Grimsel, seul et sans avoir l'expérience des montagnes, je sentis tout à coup les forces me manquer et, succombant à la fatigue, je m'assis pour prendre

un peu de repos. Alors une singulière sensation s'empara de mon être ; une douce chaleur pénétra tout mon corps et je m'endormis les bras croisés sur les genoux. Par bonheur un homme me posa une main sur chaque épaule et me réveilla.

— Hé ! dit-il, que fais-tu là à dormir ? lève-toi et marche !

Ce que l'homme devint, je l'ignore ; j'eus beau regarder au près et au loin, je ne vis personne. Je me levai et pris dans mon bissac un morceau de pain, que je mangeai. Quand je fis part de cette aventure aux gens rompus à la vie des montagnes, ils me dirent que j'avais été près de périr ; en effet, si, sur les sommités, un individu s'assied, cédant à la fatigue et au froid, il ne tarde pas à se sentir réchauffé, parce que tout le sang se retire du cœur et gagne les extrémités ; mais bientôt après le voyageur passe de vie à trépas. Aussi ne puis-je croire autre chose sinon que Dieu lui-même a conservé mes jours en cette circonstance, et ce fut aussi l'opinion de tous ceux qui connurent ce qui m'était arrivé. De tels accidents ne sont pas rares : on trouve un homme dans la montagne, on le croirait endormi, et il est mort. Aussi les gens que l'obscurité force à passer la nuit sur ces hauteurs, préviennent le danger en se tenant tous par la main et en tournant en rond jusqu'au jour.

Ma femme fut très joyeuse de mon retour. Pen-

dant mon absence, le curé ayant été attaqué de la peste, personne n'avait osé le soigner, excepté un jeune compagnon, qui demeurait avec lui ; ce manque de charité avait effrayé ma femme, qui s'était demandé avec angoisse ce qu'elle deviendrait si elle tombait malade. Je m'étais déjà trouvé dans des conjonctures pareilles, lorsque j'étudiais à Zurich et que l'épidémie y sévissait si fort qu'au Grossmunster on jeta neuf cents cadavres dans une fosse et sept cents dans une autre. A ce moment-là je me mis en route pour le pays, en compagnie de quelques compatriotes. J'avais à la jambe un abcès que je supposais être un bubon de peste ; partout nous n'obtenions qu'à grand'peine l'hospitalité. J'arrivai à Grenchen chez ma tante Fransy. Dans le trajet de Galpentran (petit village au pied de la montagne) à Grenchen je m'assoupis dix-huit fois en une journée. Fransy appliqua sur mon mal des feuilles de choux, et je guéris avec l'aide de Dieu ; personne ne fut attaqué de l'épidémie, mais, six semaines durant, ma tante et moi dûmes vivre à l'écart. Je me suis encore trouvé à Zurich pendant une autre épidémie : je logeais chez la mère du *Doctor* Rudolphus Gualterus, et, comme les lits manquaient, je couchais avec deux jeunes filles ; celles-ci furent atteintes de la peste et moururent à mes côtés ; pourtant il ne m'arriva rien.

Bien qu'Anni se plût en Valais, je n'en pensais

pas moins à quitter de nouveau le pays, lorsque, sur ces entrefaites, ma femme mit au monde son premier enfant, à Viège.

Le seigneur-évêque, Adrian von der Riedmatten, ayant su que j'avais l'intention de quitter le pays, dépêcha à Viège son cousin Jonas Riedmatter, qui m'emmena à Sion. L'évêque offrit de m'établir instituteur de toute la contrée et de me donner un beau traitement. Après avoir remercié Sa Grandeur, je répondis que, étant encore jeune et peu instruit, je demandais la permission d'aller étudier quelques années encore. Faisant du doigt un geste de menace, le prélat répliqua :

— *O Platere!* âgé et savant tu l'es assez ; mais tu as quelque'autre idée en tête ; enfin, si plus tard nous t'adressons un appel, nous espérons que tu préféreras servir ta patrie plutôt que l'étranger.

Donc je chargeai sur mes épaules mon enfant couché dans son berceau et nous nous mimes en route. Une des marraines donna comme souvenir un double ducat à sa filleule.

**Platter sous-maitre à Bâle,
et domestique à Porrentruy. Seconde
guerre de Cappel.**

A ce moment nous possédions environ douze à quatorze pièces d'argent, quelques objets de ménage et un enfant, que je portais ; sa mère marchait derrière, comme la vache suit le veau. A Zurich, nous logeâmes chez Myconius. J'avais écrit à Bâle au *Doctor Oporinus*, ainsi qu'à *Heinricus Billing*, (beau-fils du bourgmestre Meyer zum Hirtzen, demeurant au faubourg d'*Æschamar*¹), pour les prier de me chercher un emploi. Nous avons mis dans une besace nos effets, que nous avons dirigés sur Berne et de là sur Bâle. Quand nous étions venus au pays, un de mes bons camarades d'études et mon compatriote, *Thomas Rorender*, avait lui-

¹ Actuellement *Æschervorstadt*, nom qu'une traduction erronée rend vulgairement par : *Faubourg des cendres*.

même apporté de Zurich en Valais notre bagage et mes livres.

Notre départ indisposa contre nous beaucoup de gens, et ma sœur en particulier ; chacun accusait ma femme d'en être la cause ; cependant ce reproche était injuste, car elle serait volontiers restée au pays. En revanche les prêtres ne furent pas fâchés que je leur montrasse les talons.

De Zurich, nous nous acheminâmes sur Bâle ; je marchais chargé de l'enfant ; un écolier nous accompagnait, aidant ma femme à porter ses effets. Notre fille n'avait pas encore six mois. Arrivés à Bâle nous eûmes quelque peine à nous procurer un logement ; nous parvinmes enfin à trouver près de Saint-Ulrich ¹ une petite maison appelée : A la tête de lion.

Doctor Oporinus était alors maître d'école au château ² et habitait près de l'évêché la maison qui devint plus tard la propriété de M^{me} de Schœnow. Grâce à la protection d'honnêtes gens je fus nommé *provisor Doctoris Oporini*, et les seigneurs du Con-

¹ L'Eglise de Saint-Ulrich, qui était alors le temple de la paroisse de Sainte-Elisabeth, était très près de la cathédrale, dans la *Rittergasse*.

² Ou école de la cathédrale, à la tête de laquelle Oporin fut placé en 1529 ; ce fut à la fin de 1530 ou au commencement de 1531 que Platter lui fut donné comme sous-maître.

seil ecclésiastique m'assignèrent un traitement de quarante livres. Jamais, dirent-ils, on n'avait autant payé aucun de mes prédécesseurs. Sur cet argent, j'avais à prélever dix livres pour le loyer ; la vie était chère : le quarteron de blé était à six livres et la mesure de vin à huit rappen¹ ; heureusement que ces prix élevés ne se maintinrent pas. Je me rendis au marché, achetai un petit tonneau de vin de la contenance d'un muid, autant qu'il m'en souvient, et le portai sur mes épaules à la maison. Pour boire ce vin, ce fut entre ma femme et moi de grandes contestations : nous ne possédions d'autre ustensile à boire qu'une fiole au col allongé.

— Bois donc, disais-je, tu allaites.

— Bois toi-même, répliquait Anni, tu étudies et passes à l'école de mauvais quarts d'heure.

Plus tard mon bon ami Heinrich Billing nous fit présent d'un verre en forme de botte, avec lequel nous descendions à la cave en revenant du bain ; ce verre contenait un peu plus que la fiole. Le tonneau dura longtemps. Quand il fut fini, Heinrich Billing nous en acheta un autre ; mais je le lui payai lorsque, ne voulant plus rester *provisor*, je partis pour Porrentruy, ce qui le fâcha. J'achetai

¹ La monnaie courante de Bâle était : 1 livre = 20 schilling ou sous = 240 pfenning ou deniers = 480 helbling = 12 batzen = 120 rappen.

vers l'hôpital un petit chaudron, un seau (tous deux troués) et une chaise ; je possédais en outre un assez bon lit, acquis pour cinq livres dans le faubourg d'Æschamar ; c'était à peu près tout notre mobilier. Dieu soit loué ! si pauvres que nous fusions dans les commencements, je ne me souviens pas d'avoir, une fois en ménage, fait un seul repas sans pain ou sans vin. J'étudiais avec acharnement, me levant tôt et me couchant tard ; aussi j'avais fréquemment de grands maux de tête ; parfois le vertige me prenait d'une façon si violente que, pour marcher, j'étais obligé de m'appuyer sur les bancs de la salle d'école. Les *medici* essayèrent bien de me guérir au moyen de saignées et de poudres aromatiques, mais tout fut inutile.

Ce fut alors qu'arriva un célèbre docteur, Johannes Epiphanius, médecin du duc de Bavière et Vénitien d'origine. Certains bourgeois, parmi lesquels Epiphanius, avaient à Munich mangé de la viande un jour maigre ; pour ce fait, tous avaient dû prendre la fuite ; six cependant restèrent : ils étaient artistes et ne pensaient pas être inquiétés. Le duc les fit décapiter¹. Epiphanius fut assez heu-

¹ Guillaume IV, duc de Bavière, après avoir laissé d'abord les idées nouvelles se répandre sans opposition dans ses Etats, en devint, dès 1521, un adversaire acharné, sous l'inspiration du D^r Eck.

reux pour s'échapper avec sa femme, qu'il avait épousée à Munich ; il vint à Zurich, où je fis sa connaissance. Quand je le revis à Bâle, je le consultai au sujet de mes tournoiemens de tête. Il m'examina et s'étonna de la cause de cette indisposition :

— Si tu demeureras chez moi, dit-il à la fin, je t'aurais bientôt fait passer ton mal.

Il était convaincu que ma nourriture était insuffisante ou mauvaise, que j'étudiais trop et ne dormais pas assez. Ma femme et moi résolûmes de le suivre, s'il voulait nous prendre tous deux pour domestiques. Epiphanius s'en fut occuper à Porrentruy le poste de médecin de l'évêque Philippe de Gundeltzheim¹. Je résignai ma place de sous-maitre et partis avec femme et enfant. Ce coup de tête mécontenta MM. du Conseil ecclésiastique, ainsi que mes deux meilleurs amis, le docteur Oporinus et Heinrich Billing. Mais je me sentais un goût particulier pour la médecine, et Epiphanius avait promis de me l'enseigner. Je pris donc mon enfant sur mon dos et me mis en route, laissant mon ménage à Bâle.

Une fois arrivé :

¹ Christophe de Uttenheim, le dernier évêque élu à Bâle même, avait, dès 1524, fixé sa résidence à Porrentruy, où il mourut le 19 mars 1527 ; il fut enterré à Délémont, où eut lieu l'élection de son successeur, Philippe de Gundelsheim.

— Monsieur le docteur, dis-je, me voici ; à vous de me guérir.

— Voilà votre meilleur médecin, répondit-il en montrant ma femme.

— Anna, ajouta-t-il, dès que vous croirez la soirée assez avancée pour n'avoir plus personne à attendre, allez rejoindre au lit votre Thomas et dormez le matin aussi longtemps qu'on ne viendra pas frapper à ma porte.

Ma femme ne profita point de cette permission : elle se levait de bonne heure, s'occupait de notre enfant et vaquait aux travaux de la maison. De mon côté, je ne dormais pas beaucoup, mais plus cependant que par le passé. Quand je me levais, ma femme me servait une bonne soupe : ainsi l'avait ordonné le docteur. Cette soupe au blé (et je dis ici la vérité pure) me fit en trois jours passer mon malaise, dont je fus délivré à tout jamais ; j'avais eu le tort de veiller et de rester à jeun trop longtemps. Ce préservatif, simple et facile, j'eus l'occasion de l'indiquer à plusieurs savants, qui s'en trouvèrent fort bien pour leurs maux de tête ; je citerai par exemple le seigneur bourgmestre zum Hirtzen, messire Myconius, le *Doctor Cellarius* et d'autres encore qui me firent de grands remerciements.

Nous étions à Porrentruy depuis douze se-

maines ; le soir même notre enfant avait appris à faire cinq pas, quand la peste le saisit et l'enleva en trois jours. Nous le vîmes souffrir d'atroces douleurs ; lui mort, nous pleurâmes de désespoir, mais nous versions en même temps de douces larmes en le sentant délivré de son martyre. Sa mère lui tressa une jolie couronne et le maître d'école de Porrentruy l'inhuma derrière Saint-Michel. Le docteur Epiphanius vit notre tristesse et, remarquant qu'Anni ne chantait plus joyeusement comme auparavant, il me dit :

— Ta femme a perdu sa gaieté, et la mienne craint que cette mélancolie ne leur fasse prendre à toutes deux la peste ; ce serait donc de ta part chose sage de partir avec Anni.

Je suivis ce conseil et conduisis ma femme à Zurich ; nous ne dépensâmes que cinq batzen dans ce voyage. Puis je retournai à Porrentruy.

J'arrivai chez le maître un dimanche soir ; je le trouvai à table, tout seul ; son haleine empestait le vin.

— O Thomas ! s'écria-t-il, combien tu as eu tort d'emmener Anni (c'était lui-même qui m'y avait engagé) ; à peine étiez-vous loin que ma femme a été attaquée du fléau ; elle est dans la chambre haute, avec un gros bubon à la jambe.

Le maître avait pris peur, en sorte qu'il s'enivrait

chaque jour pour s'étourdir. Du reste il avait l'habitude de se griser : lorsque nous étions invités chez l'évêque, le *Doctor* Epiphanius, après avoir déjà bu copieusement tout le long du repas, faisait encore une halte dans la cave, où le cellérier avait l'ordre de le mener en le reconduisant. Puis, rentré au logis, mon maître envoyait chercher du vin (car il n'en avait point chez lui) et restait souvent jusqu'après minuit à boire en chemise dans son jardin.

Le lendemain de mon arrivée (c'était un lundi), je trouvai que mon maître avait gagné la peste pendant la nuit.

— Faisons un tour dans la campagne, me dit-il.

Et quand nous eûmes passé la porte de la ville :

— Allons à Délémont.

C'était là que l'évêque s'était réfugié pour fuir l'épidémie. Nous marchâmes le même jour jusqu'au premier village sur la route de Délémont, à un mille ou seulement un demi-mille de Porrentruy. Nous y passâmes la nuit. Epiphanius ne put rien manger ; il était bien malade. Il n'avait pas prévenu sa femme, et moi-même je ne connus son dessein qu'après que nous fûmes sortis de la ville. Le jour suivant nous louâmes un cheval, mais celui-ci s'abattit dans la montagne sous son cavalier, qui était de grande taille, pesant et, de plus, malade.

Au dernier village avant Délémont mon maître renvoya le cheval et fit à pied le reste du chemin. Comme on lui refusait l'entrée de la ville, il avertit de sa venue l'évêque, qui donna l'ordre de le laisser passer. Nous arrivâmes au château ; l'évêque souhaita la bienvenue à Epiphanius et, au souper, le fit asseoir à ses côtés ; mais mon maître ne mangeait guère. Ce que voyant, l'évêque dit :

— Qu'avez-vous donc, monsieur le docteur, vous n'êtes pas gai comme à votre ordinaire ?

— Hier, répondit Epiphanius, j'ai bu lorsque j'avais très chaud, c'est ce qui m'a fait mal.

Au moment où la compagnie se séparait l'évêque demanda si mon maître était disposé à suivre la chasse du lendemain.

— Volontiers, seigneur, répondit Epiphanius, si cela va mieux, comme je l'espère.

Puis on nous conduisit dans une immense salle ; on mit le docteur dans un lit, je me couchai dans l'autre. On avait placé à notre intention sur une table deux grands brocs, l'un rempli de vin, l'autre d'eau. Cette nuit-là mon maître fut très malade et salit ses draps. Le matin, Epiphanius se leva, mais avec difficulté ; je lavai de mon mieux le lit avec l'eau et avec le vin, pour qu'on ne s'aperçût pas tout de suite de l'accident. L'évêque partit pour la chasse et revint de bonne heure. Il me fit mander aussitôt.

— Thomas, me dit-il, est-il vrai que ton enfant est mort à Porrentruy et que la femme d'Epiphanius est malade de la peste ?

— Oui, monseigneur.

— Pourquoi, continua-t-il, le docteur est-il venu me rejoindre ? a-t-il lui-même la peste ?

— Je l'ignore, répondis-je, il ne m'en a rien dit.

— Eh bien, emmène-moi ton maître vite ment hors d'ici.

Je parcourus toute la bourgade, personne n'était disposé à nous loger ; chacun demandait quelle était la maladie de mon maître ; je répétais sa réponse à l'évêque, à savoir qu'il était indisposé pour avoir bu en ayant chaud. Enfin une hôtelière (celle de la *Croix-Blanche*, si je ne me trompe) consentit à le recevoir ; elle le coucha dans un bon lit, ainsi qu'il était séant à un homme de ce mérite. Le maître me dit alors :

— Thomas, cours vers ma femme et qu'elle se hâte de venir, si elle veut me voir encore une fois en vie.

Quand, arrivé à Porrentruy, je me fus acquitté de mon message, la femme du docteur se fâcha tout rouge.

— Le vaurien ! s'écria-t-elle, il fait comme tous les welches¹ : il m'a plantée là, bien que je fusse

¹ C'est-à-dire les Italiens.

dans la détresse ; je ne puis ni ne veux aller le rejoindre. Qu'il lui arrive ce que Dieu voudra, ce sera bien fait.

— Madame, dis-je, je crois qu'il va rendre l'âme ; vous avez beaucoup de dettes à Bâle et ici ; les créanciers ne manqueront pas de saisir tout votre bien ; confiez-moi les choses auxquelles vous tenez le plus, je les porterai à Bâle et vous les soignerez si votre mari meurt.

Elle me remit le livre de recettes du docteur, auquel il attachait un grand prix, trois chemises d'une merveilleuse finesse, une cuiller d'argent, des mouchoirs de poche et je ne sais plus quoi. Je fus surtout content du livre, car je voulais en prendre copie.

Chargé de ces différents objets je retournai à Délémont. Mais pendant mon absence l'évêque avait donné à mon maître un cheval et un valet, puis l'avait expédié à Moûtier ; on ne voulut pas me laisser entrer. Je déposai mon paquet chez le gardien de la porte qui est du côté de Bâle et courus à Moûtier. J'y trouvai Epiphanius bien malade ; pour comble de malheur il était tombé de cheval pendant le trajet. Je lui rendis compte de ce que j'avais fait. Au même moment, comme la nuit commençait, arriva l'hôtelier qui venait, je présume, de Délémont et connaissait notre mésaventure.

— Quels voyageurs as-tu ? demanda-t-il à sa femme.

Celle-ci l'ayant mis au fait, il entra dans une violente colère, se prit à jurer et me signifia que, puisque j'étais le valet, je n'avais qu'à déguerpir lestement avec mon maître, sinon qu'il allait nous précipiter du haut de l'escalier.

— Faites, répliquai-je, il n'en sera que plus tôt mort, et vous aurez un meurtre sur la conscience.

A la fin l'hôte consentit à nous laisser tranquilles jusqu'au lendemain. Nous n'étions plus en pays papiste, et un prédicant, qui était venu d'un autre village pour prêcher à Moûtier le jour suivant, passa la nuit dans notre chambre ¹. Il parla fort chrétiennement à mon maître et lui donna des consolations. Je suppliai le ministre de rassembler après le sermon les paroissiens et de leur représenter que,

¹ La prévôté de Moûtier-Grandval faisait partie de l'évêché de Bâle, mais elle avait depuis 1486 un traité de bourgeoisie avec Berne, grâce auquel Farel put y prêcher à diverses reprises en 1530. Le 12 mars 1531 les bourgeois de Moûtier acceptèrent la réformation à l'unanimité, en dépit du Chapitre ; mais le 7 juin ils n'avaient pas encore de pasteur. Le prédicant dont il est ici question est peut-être Alexandre *Le Bel*, ministre de Sornetan, d'où il vint souvent prêcher à Moûtier, puis s'y établit et y fut définitivement nommé le 13 septembre. Le récit de Platter doit sans doute se placer dans l'été de 1531.

pour faire une œuvre agréable à Dieu et gagner aussi de l'argent, ils devaient fournir à un moribond un abri, fût-ce une cabane vide ou une étable à cochons, enfin une place quelconque. Malheureusement toutes les sollicitations furent inutiles.

Après le repas je courus de maison en maison, ne demandant qu'un coin à l'écurie, où mon maître pût rendre le dernier soupir, car je voyais bien que sa fin approchait. Enfin je rencontrai une femme qui se trouvait dans un état de grossesse très avancée, puisque les sages-femmes étaient accourues déjà trois fois. Elle était en train de pleurer ; elle prit pitié de ce maître, pour lequel je faisais de si vives instances, tout en offrant une belle récompense à qui voudrait le recueillir. Elle me dit :

— Va, brave compagnon, amène ton maître ici.

Elle était originaire de Bâle. Un demi-florin décida une autre femme à m'aider à transporter le malade ; la distance était d'un bon jet de pierre. Les paysans formèrent la haie pour nous voir passer. Je ne pus m'empêcher de les apostropher vivement et de leur reprocher leur manque de charité. La maîtresse du logis avait préparé devant la porte un siège, sur lequel nous assimes le docteur, qui put reposer quelque peu ; elle apporta un bouillon ; il en avala deux cuillerées pleines ; elle le

baisa sur la bouche et se prit à pleurer de compassion, car c'était un grand et bel homme, et bien accoutré. Puis nous l'emmenâmes dans une petite chambre, où un lit bien gentil était tout prêt ; elle lui donna encore un peu de bouillon et le baisa derechef en versant des larmes.

— Laissons-le reposer, dit-elle.

Je voulais rester, mais il me dit d'une voix qu'on n'entendait presque plus :

— *Abi, abi !* (Va-t'en.) Pars pour Bâle !

Et, voyant que j'hésitais à obéir, il témoigna de l'impatience et renouvela par gestes l'ordre de m'en aller ; j'eus un moment peur que la colère n'amenât une attaque mortelle. Il ôta de son cou un cordon auquel étaient suspendus deux ou trois anneaux, un cure-dents doré et les autres choses qu'on porte avec soi de cette façon-là ; il tira de son pouce une bague sur laquelle était gravé son cachet ; il me remit le tout, à charge de le restituer à sa femme, et m'enjoignit de partir au plus vite pour Bâle ; il craignait qu'on ne m'arrêtât et que ces objets ne fussent confisqués.

Donc je pris congé de la maîtresse de la maison, je ne sais sous quel prétexte, disant que j'allais revenir. La valeur des habits de mon maître devait amplement couvrir les frais de l'hôtesse. Je courus reprendre à Délémont le paquet que j'y avais laissé,

puis je gagnai le large. Si je redoutais d'être arrêté, c'était à cause du livre de médecine, que j'avais le dessein de copier.

Le lendemain j'arrivais à Bâle chez Oporinus ; il me conseilla de porter à Zurich les objets qui m'avaient été confiés. J'appris par la suite qu'Epiphanius avait rendu l'âme le même jour que je l'avais quitté. Il fut inhumé à Moûtier avec les honneurs dus à un docteur. Dieu voulait qu'il expirât loin de tout secours humain, car au moment de sa mort il n'avait auprès de lui ni barbier ni remèdes, bien qu'il eût à Porrentruy toute une pharmacie à son usage, pour laquelle il m'envoyait souvent faire des emplettes à Bâle.

Ses créanciers, à savoir Kuntz de la *Cigogne*¹, Niclaus l'apothicaire et le vieux Rumen, eurent vent du dépôt que mon maître m'avait remis (par le fait d'un ancien serviteur d'Epiphanius qui avait dit : « Le docteur possédait un livre valant bien soixante couronnes ») et firent répandre le bruit que je m'étais enfui comme un coquin. Oporinus m'écrivit pour m'informer de ces calomnies. Sur ce, je pris tous les effets et les rapportai à Bâle, où j'affectai de me montrer partout. Personne n'osa

¹ L'auberge de la *Cigogne*, dans la *Stadthausgasse*, près du Marché aux poissons, datant du quinzième siècle, existe encore aujourd'hui.

me dire un mot injurieux, mais les créanciers me firent assigner et prétendirent que je devais leur abandonner tout ce qui m'avait été confié. Je leur répondis :

— Mon défunt maître me devait six florins et quelques schillings ; payez-moi cette somme et je vous cède les objets, sinon je ne m'en désiste pas.

Le seigneur bourgmestre donna le conseil à mon avocat de dire que ma créance jouissait d'un privilège et qu'il fallait absolument que je fusse payé. Le procès dura six semaines ; ma partie avait espéré que je ne pourrais le soutenir jusqu'au bout. Pendant ce temps Oporinus et moi nous nous dépêchions de copier le livre de médecine, chacun transcrivant la moitié d'un feuillet pour aller plus vite ; ensuite nous complétions l'une par l'autre nos deux copies. Enfin nous achevâmes cette besogne et, les créanciers ayant payé la somme que je réclamaï, le tribunal m'ordonna de restituer. Je m'exécutai, puis retournai à Zurich. La femme du docteur se rétablit ; elle me rejoignit à Bâle assez longtemps après. Comme on lui avait tout pris, elle me demanda si par hasard j'avais transcrit le livre et si, dans ce cas, je voulais lui remettre seulement la recette du purgatif aux raisins secs ; elle espérait gagner sa vie en vendant ce remède. Ce que cette femme est devenue, je l'ignore. Elle était jolie.

Sur ces entrefaites les hostilités recommencèrent entre Zurich et les Cinq Cantons; guerre désastreuse, qui coûta la vie à plus d'un honnête homme, entre autres à Zwingli. Aussitôt que la nouvelle de la bataille de Cappel parvint à Zurich, la grosse cloche de la cathédrale sonna l'alarme; c'était à la tombée de la nuit, on allumait les feux¹. Un grand concours de peuple se porta vers le pont de la Sihl, au pied de l'Albis. Ayant trouvé chez Myconius une halberde et une épée, je m'en emparai, et suivis la foule. Nous nous avançâmes dans la campagne, mais l'horreur du spectacle dont nous fûmes témoins me fit regretter de n'être pas resté dans la ville: les combattants revenaient, les uns ayant un poignet coupé, d'autres tout sanglants, couverts d'affreuses blessures et soutenant des deux mains leur tête; un malheureux que nous rencontrâmes retenait à grand'peine ses entrailles, qui s'échappaient de son corps entr'ouvert. On accompagnait les blessés pour éclairer leur route, car la nuit était très obscure. Tout le monde pouvait bien passer le pont de la Sihl, mais des hommes en armes empêchaient de le retraverser; sans cela, je crois que la majeure partie de la foule serait rentrée précipitamment à Zurich.

Cependant on s'exhortait mutuellement à ne pas

¹ 11 octobre 1531.

se laisser aller au désespoir. Un homme énergique, du territoire de Zurich, prit la parole d'une voix forte, que chacun put entendre, et rappela d'autres conjonctures dont l'issue avait été heureuse, bien que les commencements en eussent été plus déplorable encore que le désastre actuel. Il proposa de monter pendant la nuit sur l'Albis et d'y recevoir bravement l'ennemi, s'il se présentait le lendemain.

Arrivés au sommet de la montagne, nous ne pûmes trouver parmi nous un seul capitaine ; tous avaient disparu. Le froid était excessif et une forte gelée blanche tomba vers le matin. M'étant assis près de l'un des feux que nous avions allumés, j'ôtai mes souliers pour réchauffer mes pieds. Fuchsberger se trouvait à côté de moi ; il n'était encore que trompette à Zurich ; il n'avait plus ni souliers, ni barret, ni armes. A ce moment l'alarme fut donnée : on voulait voir comment la troupe se comporterait. Pendant que je me chaussais en toute hâte, Fuchsberger se saisit de ma hallebarde pour aller se mettre dans les rangs.

— Halte ! lui criai-je, mon arme, camarade !

Il me la rendit aussitôt.

— Par tous les saints, dit-il, ils m'ont si maltraité la nuit dernière, qu'il faut qu'ils me tuent cette fois-ci !

Il choisit dans le fourré une grosse branche, et se plaça juste devant moi.

— Quel dommage, pensai-je, qu'un si bel homme soit désarmé.

J'en étais presque à me repentir de ne lui avoir pas abandonné ma hallebarde. Je me tenais prêt à tout.

— Allons, disais-je, advienne que pourra.

Je ne ressentais pas l'ombre de peur, résolu que j'étais à me défendre vaillamment avec ma hallebarde, et, si je venais à la perdre, avec mon épée. Toutefois la nouvelle que l'ennemi ne se présentait pas ne me causa point de peine, non plus qu'à beaucoup d'autres, car maint individu, qui se pavait à Zurich d'un air redoutable, tremblait alors comme la feuille du peuplier. Je me souviens d'un homme vaillant qui, posté sur une éminence, criait de toutes ses forces :

— Où sont nos chefs ? Ah ! Dieu du ciel, n'y a-t-il personne ici capable de nous guider ?

Bien que notre troupe comptât plusieurs milliers d'hommes, si l'ennemi était survenu, nous n'aurions pas su que faire. Enfin, sur les neuf heures du matin, nous aperçûmes le premier capitaine Lavater¹, qui montait vers nous à travers champs ; il

¹ Jean-Rodolphe *Lavater*, à ce moment bailli de Kybourg, qui mourut en 1557, étant bourgmestre pour la quinzième fois.

s'était égaré dans la fuite. Le second capitaine, Guillaume de la Maison-Rouge ¹, avait péri ; quant au troisième, Joerg Gœldlin, sa conduite fut telle qu'il dut s'exiler, après avoir été convaincu de trahison ².

J'ignore comment se termina l'expédition : étant sorti seul, je n'avais là personne qui pût me donner quelque nourriture, et je regagnai Zurich. Mon *praeceptor* Myconius s'empressa de me demander :

— Qu'est-il arrivé ? maître Ulrich est-il mort ?

— Hélas ! oui, répondis-je.

Alors Myconius, d'un ton profondément triste, dont sans doute Dieu fut touché :

— Je ne saurais vivre à Zurich plus longtemps.

Zwingli et Myconius étaient liés d'une ancienne et étroite amitié. Après que j'eus mangé ce qu'on m'avait servi, Myconius m'emmena dans une autre chambre et me dit :

— Où dois-je aller ? il m'est impossible de rester ici.

¹ Guillaume *Töning*, aubergiste de la Maison-Rouge.

² Noble Georges *Göldli de Tiefenau*, d'une famille hostile à la réformation ; un de ses frères portait même les armes dans l'armée catholique. Sa conduite louche dans cette guerre lui suscita un procès pour trahison, en 1532, dont il sortit cependant absous ; néanmoins il renonça dans la même année à la bourgeoisie zuricoise et se fixa à Constance, où il mourut en 1536.

Quelques jours plus tard j'appris que le pasteur de la paroisse de Saint-Alban, à Bâle, avait péri dans l'expédition, et Myconius m'ayant répété :

— Où aller ?

Je lui répondis :

— Partez pour Bâle et soyez-y ministre.

— Mais, répliqua-t-il, lequel des prédicants voudra me céder sa place ?

Alors je lui fis part de la mort de Hieronimus Bodan, pasteur de Saint-Alban¹, et je l'assurai qu'il serait nommé. Toutefois l'affaire en resta là.

Après la conclusion de la paix, quatre cents Schwytzois de Lachen et d'autres lieux se présentèrent devant Zurich afin d'y passer la nuit. Ce fut la cause d'un tumulte, car les bourgeois craignirent d'être massacrés pendant leur sommeil ; il est vrai qu'il ne manquait pas de félons pour désigner les victimes. On ferma les portes ; la foule remplit le Rennweg. Mais le traître Escher le Tronçon, qui avait succédé à Lavater dans la charge de premier capitaine, sortit à cheval et s'avança vers la Sihl à

¹ Jérôme *Bothan*, de Massevaux en Alsace, vicaire d'Ecolampade à l'église Saint-Martin dès 1526, puis pasteur de celle de Saint-Alban ; nommé aumônier du contingent bâlois envoyé au secours de Zurich, il fut au nombre des 140 Bâlois tués le 24 octobre 1531, à la seconde défaite des protestants.

la rencontre des Schwytzois ; il les introduisit dans la place, les combla de prévenances, et fit enfoncer les portes des maisons où l'on refusait de les héberger. Comme chacun quittait le Rennweg, et regagnait sa demeure, le *Doctor* Jacobus Ammianus ¹, aujourd'hui professeur depuis longtemps, aborda Myconius :

— Seigneur, lui dit-il, je ne souffrirai pas que vous passiez cette nuit dans votre maison ; on ne sait ce qui peut arriver et, pour sûr, vous ne seriez point épargné ; soyez mon hôte jusqu'à demain.

Avec quelques *discipuli* j'accompagnai Myconius chez le docteur Ammianus. Quand nous y fûmes arrivés :

— Thomas, me dit Myconius, tu coucheras avec moi.

Et nous dormimes dans le même lit, ayant tous deux une hallebarde à côté de nous. Le jour suivant, les Suisses s'embarquèrent sur le lac de Zurich pour rentrer chez eux.

¹ Jean-Jacques *Ammann*, après avoir étudié à Milan et à Paris, occupa la chaire de latin à Zurich, sa ville natale, de 1526 à 1573 ; il remplit, en outre, la charge de scholarque, ou directeur des études, de 1537 à 1560.

VI

Myconius à Bâle.

Platter maître au Pædagogium et correcteur d'imprimerie.

Comme la paix était affermie et que je perdais mon temps à Zurich, je retournai continuer mes études à Bâle. J'étudiais au *Collegium*, où j'avais mon lit à moi ; je prenais mes repas au *Bâton de pèlerin*, ordinairement pour trois deniers ; je laisse à penser si j'étais rassasié. Un jour, je dis à Heinrich Billing, le fils du bourgmestre, que, depuis la mort de maître Ulrich, Myconius souhaitait de quitter Zurich.

— Crois-tu, me demanda-t-il, qu'on pourrait le décider à venir s'établir ici ?

Je lui répétai la conversation que j'avais eue avec Myconius à propos de la cure de Saint-Alban. Billing en instruisit son père ; celui-ci soumit la chose au Conseil ecclésiastique, qui me manda au cou-

vent des Augustins et, après m'avoir entendu, me dépêcha à Zurich, d'où je ramenai Myconius. Quant aux frais de cette négociation, ils ne me furent jamais remboursés.

Dans le trajet de Zurich à Bâle, un jour que nous nous trouvions au milieu des plaines de Mumpf, Myconius et moi vîmes quatre cavaliers venir sur nous. Comme nous étions hors du territoire de la Confédération, mon compagnon me dit :

Si ces gens allaient nous faire prisonniers et nous emmener à Ensen ¹ ?

Quand les cavaliers furent plus près de nous, je lui répondis :

— Ne craignez rien, ce sont des Bâlois.

C'étaient noble Wolfgang von Landenberg, noble Eglin Offenburg, le fils de Landenberg et un chevalier. Ils nous dépassèrent.

— Je suis sûr, dis-je à Myconius, que ce sont des Bâlois, je les ai souvent vus aux sermons d'Æcolampadius ².

¹ Ensisheim, en Alsace, siège de l'autorité autrichienne pour ses territoires d'Alsace, de Brisgau, etc. La partie du canton d'Argovie où se trouve Mumpf appartenait à l'Autriche.

² Noble Eglin *Offenburg* était bien Bâlois, mais guère disciple d'Æcolampade, étant un des douze conseillers opposés

La nuit arrivait. A Mumpf ils descendirent à l'enseigne de la *Cloche* ; de notre côté nous nous arrêtàmes à la même hôtellerie.

Quand nous entrâmes dans la salle, noble Wolfgang nous demanda d'où nous venions.

— De Zurich, répondit Myconius.

— Et que fait-on à Zurich ?

— On y est triste de la mort de maître Ulrich Zwingli.

— Qui êtes-vous ?

— Oswald Myconius, précepteur à l'école du Frauenmünster de Zurich.

A son tour Myconius lui demanda qui il était.

— Je m'appelle Wolff von Landenberg, répondit-il.

Un moment après, Myconius, me tirant par mon habit, me fit sortir de la salle.

— Je vois, dit-il, que tu fréquentes le prêche avec assiduité.

Cependant, je crois bien que Landenberg n'usait guère ses chausses sur les bancs de l'église. Myco-

à la réforme dont le peuple avait exigé la démission en février 1529 ; à ce moment il avait même jugé prudent de quitter la ville, avec son beau-père, le bourgmestre Henri Meltinger. — Noble Wolfgang de *Landenberg*, un grand batailleur, était combourgeois de Zurich, jusqu'en 1533, où il renonça à ce droit.

nus le connaissait pour en avoir souvent entendu parler.

Pendant que nous soupions, noble Eglin et les deux autres gentilshommes vinrent prendre place à la table et se mirent à boire. L'un de ces gentilshommes vida son verre plein jusqu'au bord à la santé de Myconius. Celui-ci répondit en buvant une gorgée dans le hanap qu'on avait rempli de nouveau ; mais le chevalier mécontent l'apostropha violemment :

— C'est donc ainsi, messire, que vous me rendez ma politesse ?

Et il poursuivit sur ce ton jusqu'à ce que Myconius, perdant patience, s'écria :

— Sais-tu, compagnon, que j'étais en âge de boire quand tu ne salissais pas encore tes draps !

Il continua de la sorte et ses paroles attirèrent l'attention de noble Eglin, qui demanda :

— Que se passe-t-il ?

— C'est cet insolent, répondit Myconius, qui veut me forcer à boire.

Alors Eglin, s'emportant contre le chevalier, l'accabla d'invectives ; nous crûmes qu'il allait le frapper.

— Comment, criait-il, gibier de potence, tu veux contraindre un vieillard !

Puis, s'adressant à Myconius :

— Cher monsieur, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Oswald Myconius.

— N'avez-vous pas professé quelque temps à l'Ecole de Saint-Pierre à Bâle¹ ?

— Oui.

— Mon cher monsieur, vous avez été mon précepteur et, si j'avais écouté vos conseils, je serais à cette heure un honnête homme, tandis qu'aujourd'hui je ne saurais dire au juste ce que je suis.

Après cette scène les quatre gentilshommes se remirent à boire. Le fils de Wolfgang, déjà complètement ivre, ayant appuyé le coude sur la table, son père l'injuria d'une façon atroce, comme s'il eût commis le plus grand des péchés. Myconius et moi gagnâmes notre lit, pendant que les gentilshommes buvaient le coup du coucher, tout en faisant grand vacarme, et chantant à tue-tête. Nous apprîmes par la suite qu'ils avaient séjourné quinze jours à Zurich ; ils y avaient célébré les funérailles de Zwingli et des autres victimes du combat en compagnie d'individus à qui cet événement

¹ Myconius, âgé de vingt-deux ans, fut immatriculé à l'Université de Bâle le 31 mai 1510 (Oswaldus Geisshüsler Molitoris Lucern.); bachelier ès-arts au bout de quatre ans, le Conseil le nomma maître de l'école de Saint-Théodore, puis de celle de Saint-Pierre. Il quitta Bâle en 1516 en suite d'un appel de Zurich.

causait plus de joie que de chagrin. Le lendemain, comme nous traversions le Melifeld, Myconius me dit :

— Que te semble de la conduite des gentilshommes ? Se plonger dans une ivresse dégoûtante n'est point une honte, mais appuyer un peu le coude sur la table, c'est un acte pour lequel il n'y a pas d'injures ni de malédictions assez fortes.

Nous arrivâmes à Bâle ; Myconius logea chez Oporinus et je retournai au *Collegium*. Quelques jours après, Myconius dut prêcher le sermon de six heures, autrement dit le « sermon du Conseil. » J'ignore s'il en avait été prévenu, mais quand au matin du jour fixé j'entrai dans sa chambre, je le trouvai encore au lit.

— Père, lui dis-je, levez-vous, vous avez votre sermon à prononcer.

— Comment, s'écria-t-il, c'est aujourd'hui ?

Il sauta à bas du lit.

— Sur quoi dois-je faire mon sermon ? Dis-le-moi.

— Je ne saurais.

— Je tiens à ce que tu me donnes le sujet.

— Eh bien, montrez d'où vient notre dernier désastre et pourquoi il nous a été infligé.

— Mets-moi cela sur un carré de papier.

J'obéis, puis lui prêtai mon Testament, dans le-

quel il plaça le billet que je venais d'écrire. Il monta en chaire et parla avec abondance devant un auditoire de savants attirés par le désir d'ouïr un homme qui n'avait jamais prêché¹. Tous furent émerveillés, et j'entendis après le sermon le *Doctor* Simon Grynæus² dire au *Doctor* Sultzerus³ (qui, à cette époque, était encore étudiant) :

— O Simon ! prions Dieu que cet homme nous reste, car il peut faire beaucoup de bien.

Myconius fut donc nommé à la cure de Saint-Alban⁴. Nous partîmes ensemble pour Zurich, mais je retournai immédiatement *ad mea studia*. Myconius obtint son congé dans les termes les plus honorables et vint se fixer à Bâle avec sa femme ; la mienne profita de cette occasion pour m'y rejoindre. Myconius commença ses prédications à

¹ Myconius jusque-là avait suivi la carrière de l'enseignement.

² Simon *Grynaeus*, humaniste distingué qu'Œcolampade avait fait venir de Heidelberg à Bâle en 1529, pour y occuper la chaire de grec et qui devint un ami intime de ce dernier, dont il fut le biographe. Sa modestie lui fit refuser l'offre de lui succéder dans la charge d'antistes.

³ Simon *Sultzer*, né au Hasli, canton de Berne, en 1508, deviendra en 1553 antistes après la mort de Myconius. C'est par anticipation qu'il est qualifié ici de docteur ; ce ne fut que le 1^{er} janvier 1537 qu'il fut promu docteur ou maître ès-arts à l'Université de Bâle.

⁴ Le 22 décembre 1531.

Saint-Alban ; l'affluence fut telle qu'on l'élut en remplacement du *Doctor Œcolampadius* ¹, dont les fonctions avaient jusqu'alors été remplies par messire Thomas Gyrenfalck ².

On me confia l'enseignement du grec au *Paedagogium* ³ ; je lisais la *grammatica Ceperini* et les *Dialogi Luciani*, tandis qu'Oporinus était chargé d'interpréter les *poetae*. Sur ces entrefaites, la peste emporta Jacobus Ruberus ⁴, mon ami intime ainsi

¹ Œcolampade, le réformateur de Bâle, mourut le 23 novembre 1531 ; Myconius fut nommé à sa place, en août 1532, antistes, c'est-à-dire premier pasteur et président du conseil ecclésiastique.

² Le moine Thomas *Geyerfalk*, de la vallée de Münster en Alsace, chassé de Fribourg (Suisse) pour ses opinions évangéliques en 1524, se rendit à Bâle, où il devint prédicateur au couvent des Augustins ; il ne quitta le froc qu'en 1528 ; intimement lié avec Œcolampade, il fut un de ses premiers et plus utiles collaborateurs ; longtemps pasteur de Sainte-Elisabeth, il mourut en 1559.

³ Au commencement de l'année 1532. Le *Pædagogium* paraît être joint à ce moment à un séminaire, dans lequel on préparait pour l'Université, en leur donnant l'enseignement en latin, les meilleurs élèves sortant des écoles inférieures, où l'enseignement se donnait en allemand. Cette institution fut entièrement réorganisée en 1544, alors que Platter enseignait ailleurs, non sans rivalité.

⁴ Jeune savant de Winterthour, dont les premiers travaux philologiques promettaient beaucoup.

que d'Oporinus, et correcteur chez le *Doctor* Hervagius. Le *Doctor* Sultzerus le remplaça ; mais, voyant que ces nouvelles occupations nuisaient à ses *studia*, il me proposa de prendre la place. Bien que je craignisse d'avoir trop à faire, le *Doctor* Hervagius ne me laissa ni trêve ni repos tant que je n'eusse dit oui. C'est ainsi que je fus correcteur quatre années durant, avec force travail et souci. Au bout de ce temps, la diète, réunie à Noël ¹ dans la ville de Sion, décida de m'appeler en qualité de maître d'école, chargeant le capitaine Simon in Alben de m'écrire pour me faire venir. Je dus attendre jusqu'après le carnaval avant de me mettre en route, parce que j'avais toute l'imprimerie à diriger en l'absence de Hervagen, qui s'était rendu à la foire de Francfort.

Or il y avait dans le *Collegium* inférieur ² un petit prévôt, nommé Christianus Herbort ; cet individu avait commencé par fuir de Bâle pour aller à Fribourg dire qu'il lui était impossible de vivre plus longtemps dans l'hérésie ; puis il était revenu à Bâle, où l'on ne voulut pas le recevoir s'il ne jurait qu'il était de notre religion. Il prêta le serment demandé et

¹ Probablement en 1534.

² C'est le bâtiment consacré encore aujourd'hui à l'Université ; huit étudiants non bâlois y étaient entretenus comme boursiers ; Platter lui-même y avait logé précédemment.

ajouta même qu'il n'avait pas pu rester dans une ville idolâtre comme Fribourg. Ayant appris par l'un de ses pensionnaires valaisans les offres qui m'étaient faites, Herbort, à la mi-carême, courut en Valais, eut une entrevue avec l'évêque et lui dit (il mentait) que je ne viendrais pas, que j'avais déclaré ne pas vouloir aller en pays idolâtre, que je mangeais de la viande aux jours défendus et mille autres choses pareilles, auxquelles l'évêque donna créance, car ma foi lui était suspecte. Notre petit homme obtint donc la place et revint à Bâle. Je l'abordai au *Collegium* :

— Où es-tu allé ?

— En Valais.

— Pourquoi ?

— Quelques affaires à régler.

— Oui, comme un coquin et un plat valet que tu es ! Tu m'as sûrement calomnié ; mais moi aussi je me rends en Valais, et si j'apprends que tu as jasé sur mon compte, je t'arrangerai de la bonne manière et ferai connaître quel Mameluk tu es.

Je partis, en effet, différentes affaires m'appelant au pays.

A Viège, où j'arrivai pendant que l'évêque donnait la confirmation, j'allai voir le capitaine Simon, qui possédait une maison dans le bourg. Il m'accueillit avec humeur : il était fâché de ce que, pour

n'être pas arrivé à temps, je m'étais laissé supplanter. Il me raconta les menées de Herbort, qui, la veille encore, avait envoyé un message à l'évêque pour le prévenir de ma venue et le mettre en garde contre moi. Le capitaine tenait ce renseignement de l'évêque lui-même.

— En définitive, ajouta-t-il, les prêtres ont engagé un maître d'école, qu'ils le gardent !

Je désirais beaucoup voir l'évêque, mais ce fut seulement à Gasen que j'obtins audience. A ma vue, l'évêque s'écria :

— Thomas, pendant qu'Esau était à la chasse, Jacob lui souffla la bénédiction paternelle.

— Votre Grandeur, répondis-je, n'a-t-elle qu'une seule bénédiction à donner ?

Alors il me souhaita la bienvenue, puis continua la conversation : on l'avait averti que je ne voulais pas me fixer en Valais, que ma foi était très suspecte, qu'à Bâle j'avais mangé de la viande les jours maigres, etc.

— Ah ! seigneur, répliquai-je, celui qui vous a fait ces rapports ne se gêne guère non plus pour manger de la viande en temps défendu.

J'étais sûr de ce que j'avais dit, car j'avais souvent diné chez le *Doctor Paulus Phrygio*¹, dont Her-

¹ Paul-Constantin *Phrygio*, humaniste distingué de Schlestadt, qui avait autrefois étudié à Bâle et y avait été promu

bort était le parasite. Trois *canonici* et le grand-bailli Anthoni Venetz¹ assistaient à mon entrevue avec l'évêque. On me laissa entrevoir que, puisqu'il en était ainsi, on enverrait promener le petit intrigant et que je serais nommé à sa place ; mais je ne voulus pas souscrire à cet arrangement, vu que Herbort se serait trouvé assis entre deux chaises et que d'ailleurs j'avais un bon emploi. Je retournerai donc à Bâle.

Une certaine fois que j'étais sans occupation, mon bon et fidèle camarade Heinrich Billing me proposa de faire avec lui une tournée dans la Confédération et de pousser jusqu'en Valais. Nous visitâmes d'abord Schaffouse, Constance et Lindau, où mon compagnon avait affaire ; puis Saint-Gall, le Toggenbourg, Rapperschwyl, les cantons de Zoug, Schwitz, Uri ; partout notre qualité de Bâlois nous valut une réception honorable. Nous atteignîmes Réalp, dans la vallée d'Urseren. Mais Heinrich prit peur à la vue des montagnes que nous devons

docteur en théologie en 1513, se joignit de bonne heure au mouvement réformé ; Ecolampade le fit appeler à Bâle comme pasteur de Saint-Pierre en 1529, puis professeur d'Ancien Testament. En 1535 il devint professeur à Tübingue.

¹ Ant. Venetz, qui avait été bailli du Valais en 1528 et 1529, remplit de nouveau cette charge en 1534 et 1535.

franchir le lendemain ; l'idée de traverser le col lui donna le frisson ; enfin il montra tant de faiblesse que notre hôtesse ne put s'empêcher de dire :

— Si tous les Bâlois n'ont pas plus de courage, jamais ils ne feront peur aux Valaisans. Je ne suis qu'une pauvre femme, eh bien, je parie de prendre par la main mon enfant que voici et de passer la montagne demain matin.

De toute la nuit Heinrich put à peine fermer l'œil. Nous avions engagé comme guide un robuste berger des Alpes, qui, un épieu sur l'épaule, nous frayait le chemin dans la neige ; il faisait retentir de ses chants les échos d'alentour ; tout à coup le pied lui glisse et il roule le long de la pente ; le jour n'avait pas encore paru et l'obscurité était grande. Après cet accident Heinrich refusa de faire un pas de plus en avant.

— Continue ta route, me dit-il ; moi je retourne à Bâle.

Pour rien au monde je ne l'aurais abandonné à lui-même dans ces contrées sauvages, et je pris le parti de le raccompagner jusqu'à ce qu'il en fût hors. J'étais de mauvaise humeur et je ne lui parlai presque pas de tout le jour. Nous arrivâmes à Uri, puis nous nous embarquâmes sur le lac. Le vent s'éleva ; Heinrich, saisi de frayeur, cria au batelier :

— A terre ! à terre ! je ne veux pas aller plus loin !

L'autre eut beau répondre qu'il n'y avait aucun danger, mon camarade entra dans une telle fureur qu'il fallut aborder non loin de l'endroit où Guillaume Tell s'est élancé de la barque. Nous gagnâmes le village le plus proche ; quand nous voulûmes nous coucher, nous trouvâmes que des paysans avaient fait leurs nécessités dans le lit, et nous allâmes dormir sur la paille. Le lendemain nous poursuivîmes notre voyage par Beckenried, le pays d'Unterwald, le Brunig et enfin le Hasli.

— Maintenant, dis-je à Heinrich, il t'est facile d'aller à Thoune, puis à Berne et à Bâle.

Nous nous séparâmes, et je me rendis en Valais par le Grimsel.

A Viège, je vis le capitaine Simon ¹, qui me voulait beaucoup de bien. Il était *magister coloniensis* ; à Bâle même, *in Academia*, il avait interprété les *Officia Ciceronis* ; il avait vécu dix ans à Rome, travaillant auprès du pape en faveur de Georges de

¹ Simon *In Albou*, dont Platter a déjà parlé, était une personnalité importante en Valais ; châtelain de Viège en 1517, bailli du Valais en 1518, le nonce le créa, le 30 septembre 1520, comte palatin et prélat du pape. A l'âge de vingt-six ans il avait été promu maître ès-arts à Cologne.

Flue ¹ et contre le cardinal Matthieu Schinner. Il avait une grande habitude du latin.

— Je vais, me dit-il, à Brigue faire une cure pour ma goutte ; viens prendre les bains avec moi, je paierai toute la dépense.

Je l'accompagnai donc aux eaux, lesquelles sont à peine à un demi-mille de Viège. Telle était leur vertu que le capitaine, que nous étions obligés de porter à la piscine, pouvait au bout de deux heures en sortir tout seul, rien qu'en s'appuyant sur des béquilles. Pendant notre séjour à Brigue il y vint aussi le capitaine des gardes du corps du duc de Milan. Il avait déjà dépensé en remèdes pour sa cuisse malade neuf cents ducats, sans le moindre succès ; en trois jours les eaux le guérèrent radicalement. Je fus témoin de cette cure et de beaucoup d'autres encore, toutes des plus merveilleuses.

Les bains me faisaient grand bien ; cependant j'avais perdu l'appétit ; je ne mangeais autre chose que du pain de seigle, sans jamais boire de vin ; je le trouvais trop fort. Je parlai de mon état à notre hôte, le capitaine Peter Owling ², un superbe homme, qui avait étudié à Milan :

¹ Georges de Supersax, l'adversaire acharné de Schinner en Valais.

² Châtelain du dizain de Brigue en 1521 et 1525, baneret en 1534, bailli du Valais en 1538 et 1539.

— Ah ! lui dis-je, si seulement vous aviez de la piquette !

Il envoya chercher du vin de Mœrill, qui est horriblement dur, car il croît dans un lieu très sauvage ; ce sont les vignes les plus élevées de tout le pays. Quand Owling eut reçu ce vin :

— *Plateré*, me dit-il, je vous en fais cadeau.

Il y en avait environ deux setiers. L'hôte me donna aussi un joli verre de cristal, de la contenance d'une bonne mesure. Je descendis à la cave et bus le plus grand coup que j'aie bu en ma vie : j'avais soif depuis si longtemps ! J'étais tout couvert de feux pour n'avoir eu d'autre boisson que l'eau chaude de la source. Ce premier coup me fit passer l'envie de boire du vin et je recouvrai l'appétit. Pendant son séjour aux bains le capitaine Simon reçut un grand nombre de présents, entre autres une septantaine de faisans ; j'emportai quelque plumes de ces oiseaux. Comme mon absence durait déjà depuis neuf semaines, sans que j'eusse donné de mes nouvelles, on crut à Bâle que j'avais péri dans les montagnes.

VII

Platter maître imprimeur ¹.

La cure terminée je revins à Bâle, où, selon ce que j'ai dit plus haut, je remplissais les fonctions de correcteur chez Hervagius, en même temps que celles de professeur au *Paedagogium*. Les brillantes affaires que faisaient Hervagius et ses confrères, les grosses sommes qu'ils gagnaient sans grande peine, me donnèrent envie d'être maître imprimeur. La même idée était venue au *Doctor Oporinus*, qui avait aussi beaucoup d'occupation comme correcteur. Oporinus et moi étions amis avec un habile compositeur, ouvrier à l'imprimerie zum Sessel ; il se nommait Balthasar Ruch ; ambitieux, il ne demandait pas mieux que de s'avan-

¹ Voyez sur ce sujet pages 15 et suiv. et page 29.

D'après deux lettres de Myconius on voit qu'en juin 1535 Platter était en mesure de commencer à imprimer.

cer ; par malheur l'argent nous faisait défaut. Or la femme de Ruprecht Winter, beau-frère d'Oporinus, jalouse du luxe qu'étaient les épouses des maîtres imprimeurs, ne désirait rien tant que de pouvoir les imiter, ce pourquoi l'argent ne lui manquait pas plus que la volonté. Elle persuada donc à son mari de s'établir avec Oporinus. Nous nous associâmes nous quatre : Oporinus, Ruprecht, Balthasar et moi. Nous acquîmes l'atelier d'Andreas Cratander, qui avait pris avec son fils Polycarpus une librairie, parce que sa femme ne voulait plus d'un état aussi malpropre, disait-elle, que celui d'imprimeur. Le prix d'achat fut de huit cents florins, payables en plusieurs termes.

J'étais correcteur chez Hervagius quand ma seconde fille, Margretlin, vint au monde dans la maison qui sert encore aujourd'hui de logement au maître d'école de Saint-Pierre. Cette charge était alors exercée par un ancien moine nommé Antonius Wild ¹. J'allai demeurer ensuite dans la maison à côté, où naquit ma fille Urselli. Un jour cet enfant manqua de tomber par la fenêtre ; Marx Wolff,

¹ Originaire de Bâle, il fut maître à Saint-Pierre dès 1532 environ ; nommé professeur de morale en février 1541, il mourut de la peste à la fin de la même année, alors qu'on venait de lui confier la direction de l'école de la cathédrale.

mon pensionnaire, fut assez heureux pour la rattraper par les pieds.

Nous commençâmes à imprimer. J'avais été reçu bourgeois ¹ et membre de l'abbaye de l'Ours, dont Balthasar et Ruprecht faisaient déjà partie. Oporinus était entré dans l'abbaye de son père, qui, en qualité de peintre distingué, était de l'abbaye du Ciel. Comme nous avions grand besoin d'argent pour que notre imprimerie cheminât, Ruprecht était obligé de se défaire aujourd'hui d'une chose et demain d'une autre. J'étais d'avis de régler les comptes à chaque foire, mais cela n'eut pas lieu ; au contraire, deux d'entre nous allaient à la foire de Francfort et y faisaient beaucoup d'emplettes pour complaire à nos femmes ; l'une voulait de jolis oreillers, l'autre des ustensiles d'étain ; une fois j'achetai des marmites de fer ; enfin nous revenions toujours à Bâle avec des présents plein un tonneau, mais avec fort peu d'argent. « Ce train de vie, pensais-je, ne saurait durer longtemps. » Chacun de nous recevait par semaine un salaire de deux florins, à l'exception de Ruprecht, qui ne travaillait pas lui-même, mais qui continuait à engager son bien pour nous fournir l'argent nécessaire. Ce que voyant, je ne pus m'empêcher de dire :

¹ Le 23 octobre 1535.

— Nous causerons la ruine de cet homme.

Balthasar Ruch m'en voulut de cette parole et résolut de me chercher chicane.

Le moment de la foire approchait, et nous avions à terminer pour cette époque différents ouvrages ; pressés par le temps nous travaillions même les jours de fête, ce qui nous obligeait de nourrir nos ouvriers et de leur donner une paie plus élevée. Nous avons donc travaillé tout le dimanche ; à onze heures du soir j'étais occupé à revoir une épreuve, quand Balthasar se mit à me lancer des mots piquants et finit bientôt par se répandre en injures :

— Dis donc, Valaisan, s'écria-t-il, je ne t'ai pas bien compris l'autre jour : notre manière d'agir serait-elle contraire à l'honnêteté ?

C'était Balthasar qui dirigeait l'imprimerie de l'Ours, établie dans une maison que Cratander nous avait louée ¹. Je répondis comme je le devais à cette grossière apostrophe. Balthasar se tut, mais, saisissant un épais châssis, il s'approcha de moi par derrière, pendant que je lisais l'épreuve ; il avait déjà les deux bras levés pour m'asséner un coup sur la tête, quand, en regardant de côté, je m'aperçus de cette manœuvre ; je me levai subitement et

¹ La maison de l'Ours-Noir, dans la *Petersgasse*, porte dans notre siècle le nom : *Zum Frieden*.

parai le coup avec le bras. Nous en vinmes aux prises. Comme un furieux il m'égratignait le visage et cherchait, avec le doigt, à me crever un œil ; voyant son intention, je lui déchargeai sur le nez un tel coup de poing qu'il tomba à la renverse et resta un bon moment sans connaissance, tandis que sa femme, à genoux auprès de lui, criait :

— Hélas ! tu as tué mon mari !

Au bruit, les ouvriers, qui venaient de se coucher, se relevèrent précipitamment et descendirent à l'atelier. Balthasar était toujours évanoui ; j'avais le visage tout égratigné et sanglant. Enfin Balthasar reprit ses sens et voulut de nouveau me tomber dessus :

— Laissez-le arriver, m'écriai-je, je le recevrai encore mieux que la première fois.

Les ouvriers me poussèrent à la porte et, une chandelle à la main, je retournai chez moi ; je demeurais à côté de la maison du maître d'école. En m'apercevant, ma femme s'écria :

— Oh ! vous vous êtes battus !

Le lendemain nos associés furent très mécontents de cette dispute ; de leur côté les ouvriers voyaient avec déplaisir que, au lieu de donner le bon exemple, leurs patrons vécussent en si mauvaise intelligence. Balthasar partit avec Oporinus pour la foire de Francfort ; quand il en revint, il portait

encore sur le nez, entre les deux yeux, une marque qu'il garda huit semaines ; j'eus aussi pendant un mois une cicatrice au doigt du milieu, sur l'os.

A leur retour de Francfort mes associés décidèrent que je travaillerais à l'imprimerie de l'*Ours*. Ce fut à cette époque¹ que Dieu m'accorda mon cher fils Félix ; c'était le plus grand bonheur que je pusse souhaiter. Il fut baptisé par le *Doctor* Paulus Phrygio², pasteur de Saint-Pierre ; les parrains furent *Dominus* Symon Grynæus et Johannes Walterus, *typographus* ; sa marraine, la femme de Macharius Nussbaum. A la sortie de l'église, messire Grynæus me dit :

— Avec raison l'as-tu nommé *Felix*, car, ou je me trompe fort, ou *felix*³ il sera.

J'étais chaque jour plus mécontent de la marche de nos affaires ; nous empruntions constamment sans jamais rembourser, de sorte que notre dette se montait à deux mille florins environ. Enfin je déclarai que je me retirais de l'association, parce

¹ Octobre 1536.

² Phrygio avait quitté Bâle depuis un an pour Tubingue ; il y est inscrit le 23 septembre 1535 sur la matricule de l'Université, où il arrivait comme professeur. S'il n'y a pas ici erreur de Platter, répétée encore par son fils Félix, il faut supposer un séjour de vacances fait à Bâle par Phrygio.

³ C'est-à-dire : heureux.

que je ne voulais pas avoir à me reprocher la ruine de Ruprecht. Ma résolution ne plut pas à tout le monde, surtout pas à Ruch. Sur ma demande, on dressa l'inventaire des livres que nous avions à Francfort, pendant que je faisais celui des livres qui étaient en magasin à Bâle. Le compte de nos dettes et de nos créances fut établi. Il se trouva que les premières s'élevaient à plus de deux mille florins; mais cette somme était couverte soit par le montant des créances à nous dues, soit par la valeur des livres non vendus, et il revenait encore cent florins à chaque associé.

Nous nous partageâmes les caractères et tous les outils. Comme Ruprecht avait contracté des obligations dans l'intérêt de la société, il exigea caution de ceux qui voulaient garder leur part. Messire Cratander répondit pour Balthasar; Oporinus et Ruprecht restèrent associés. Quant à moi, je déclarai :

— Fiez-vous à moi, et je vous paierai en toute loyauté.

Mais cet arrangement ne souriait pas à Ruprecht; et comme je ne tenais pas à ce que personne se portât fort pour moi, je lui abandonnai ma part entière, y compris les cent florins, de sorte que, s'il a fait plus tard de mauvaises affaires, je n'ai contribué en rien à sa ruine. A ce moment il

aurait parfaitement pu se retirer de l'entreprise sans éprouver la moindre perte, parce que Bebelius offrait d'acheter l'établissement en bloc et de prendre à sa charge les dettes de Ruprecht. Il était probablement écrit que ce dernier devait manger tout son bien, comme cela ne manqua pas d'arriver. Il imprima quelque temps en société avec Oporinus. Quand l'association fut dissoute, il voulut, malgré mes avis, continuer à travailler seul, si bien que tout son avoir y passa; car il n'entendait rien au métier.

Balthasar ne fut pas plus heureux et fit perdre à ses créanciers quelques milliers de florins. Ce fut Oporinus qui tint bon le plus longtemps; mais il finit également par être au-dessous de ses affaires pour une forte somme¹. Ces trois hommes sont morts dans la misère et les chagrins. Après que j'eus abandonné ma part à Ruprecht, celui-ci me laissa un caractère italique et différentes choses, que je payai plus tard en imprimant pour lui.

Il y avait alors un excellent imprimeur nommé Peter Schæffer², dans la famille duquel l'imprimerie

¹ Oporin mourut le 6 juillet 1568, laissant une succession très embarrassée.

² Pierre Schæffer, l'associé et le gendre de Jean Fust, qui exploita la grande invention de Gutenberg, son maître, eut pour second fils Pierre Schæffer le jeune, dont il est ici

avait été inventée à Mayence. Il possédait les poinçons d'une infinité de types ; moyennant une faible somme il me fournit des matrices ; lui-même me livra plusieurs fontes toutes justifiées, d'autres furent fondues par maître Martin et par Urs, le graveur en caractères, de sorte que je fus assez bien monté en types divers et en presses. Plusieurs personnes me donnèrent de l'ouvrage, entre autres messire Wattenschnee, Frobenius, Episcopus, Hervagius, Michael Isengrinus. J'imprimais pour le compte d'autrui ; j'avais aussi des apprentis à qui j'enseignais l'état d'une manière consciencieuse et avec succès, puisqu'en peu de temps je les rendais capables de composer les labeurs grecs et latins. Je demeurais près de la porte de l'Isengasse¹, je tenais au même endroit une boutique de libraire ; mais voyant que, loin d'y gagner, je m'endettais, je cessai ce commerce et me contentai d'imprimer, soit pour mon compte, soit pour celui d'autres

question. Celui-ci exerça l'imprimerie à Mayence jusqu'en 1523, à Worms jusqu'en 1529, à Strasbourg (1530-1537) ; c'est probablement en 1539 qu'il séjourna quelque temps à Bâle, avant de s'établir à Venise (1541), où il mourut bientôt, laissant la réputation d'un imprimeur de talent, qui s'est spécialement distingué par l'illustration des livres au moyen de la gravure et par l'impression de la musique.

¹ La *Eisengasse* était fermée alors du côté du pont du Rhin par une porte célèbre.

personnes. J'allais moi-même à la foire de Francfort.

Plusieurs excellents vieillards, tels que défunt messire Conrad Roesch et Cratander, pensaient que je serais conduit à faire des dettes et même que j'en avais déjà. Messire Conrad me dit :

— Crois-moi, Thomas, garde-toi soigneusement des dettes de mince importance : si l'on doit mille florins, mieux vaut être le débiteur d'une seule personne que de dix ou vingt, car les petits roquets font un vacarme épouvantable, tandis qu'il est beaucoup plus facile d'apaiser un gros dogue.

Feu Cratander me prêchait de son côté la reconnaissance envers ceux de mes créanciers qui me tourmentaient pour être remboursés.

— Ils agissent dans ton propre intérêt, disait-il, et préviendront ta ruine ; c'est rendre un mauvais service à un débiteur que de le laisser en repos. Ceux qui m'ont fait le plus de tort, ce sont les créanciers qui ne me refusaient jamais de nouveaux prêts ; grâce à eux je suis maintenant couvert de dettes et ne sais comment les choses iront quand je ne serai plus.

C'était à son lit de mort qu'il me parlait ainsi ; il trépassa peu de temps après, et ses héritiers eussent été bien à plaindre, sans la peine que Bebelius et Frobenius se donnèrent pour arranger ses affaires.

Je demeurais encore dans l'Isengasse quand je fus malade à la mort ; pendant huit longues semaines je gardai le lit, et je devais alors à peu près mille quatre cents florins. Lorsque Dieu m'eut rendu la santé je résolus de déménager : la boutique m'était inutile, puisque je ne voulais pas continuer le commerce de libraire, et la chambre où j'avais établi mon imprimerie était trop sombre et trop petite. Messire Johann Kæchtler, secrétaire des chanoines, me loua la maison que j'occupe aujourd'hui¹. Je payais seize florins de loyer par an pour les deux maisons ; messire Kæchtler s'était réservé un cabinet attenant à la chambre de Félix, pour y réduire son ménage. Alors seulement je pus organiser comme il faut mon imprimerie ; j'avais trois presses et je travaillais soit pour mon compte, soit pour celui du Docteur Hervagius, de Frobenius, d'Isengrinus et de tous ceux qui voulaient bien me donner de l'ouvrage. En outre, je tenais plus de vingt pensionnaires, de sorte que mes gains étaient élevés et me permettaient d'éteindre peu à peu mes dettes. Dès que je fus devenu propriétaire des deux maisons, je fis établir

¹ La maison de Th. Platter s'appelle toujours *Gejegt* (la chasse) ; elle est située au haut de la rue Franche. On voyait encore, au commencement de ce siècle, une chasse peinte sur la façade.

un puits, qui me coûta cent florins, sans compter la nourriture des ouvriers.

Depuis deux ou trois ans je payais à Kæchtler un fort loyer, sans pour cela rien posséder en propre, quand Dieu me suggéra l'idée d'acheter la maison. Plusieurs personnes honorables m'encouragèrent dans ce projet, notamment messire le bourgmestre zum Hirtzen et messire Macharius Nussbaum, qui me conseillèrent d'aller à Fribourg trouver Kæchtler et de le déterminer à monter à Schlingen, où, pour l'amour de moi, ils se rendraient tous deux à cheval et m'aideraient à conclure le marché. Je descendis à Fribourg, mais Kæchtler refusa de se déranger, et préféra traiter seul à seul avec moi, exprimant l'intention de me faire des conditions dont il n'aurait certes pas à rougir et telles que chacun les trouverait bien modérées. Il m'accordait une année entière pour réfléchir et rompre le marché, sans se réserver la même faculté. Il voulait sept cent cinquante florins des deux immeubles, savoir la *Weissenburg* et la maison adjacente ; il m'abandonnait, en outre, une partie des objets de ménage qu'il avait laissés à Bâle ; j'en choisis un certain nombre, dont il taxa la valeur à cinquante florins. Nous tombâmes d'accord sur le prix de sept cent cinquante florins pour les deux maisons

et les susdits objets, et l'affaire fut conclue. Alors il me demanda combien je payais comptant.

— Rien, répondis-je; je servirai les intérêts du tout.

— Mais quel gage ou quelle caution me fournirez-vous?

— De caution, aucune, car je ne veux importuner personne; mais je vous donne en gage les maisons et tout ce que j'y ai mis, mon ménage et mon imprimerie.

— Ah! dit Kæchtler, prêter sur une maison, c'est risquer son argent sans autre garantie qu'un monceau de cendres.

— Fiez-vous à ma parole, répliquai-je, et j'agirai loyalement à votre égard.

Il se laissa persuader : sans doute le Père que nous avons au ciel était avec moi pour lui inspirer confiance, car autrement Kæchtler eût absolument exigé une caution. Son avis était que je servisse les intérêts de cinq cents florins au cinq pour cent; quant au reste de la dette, je devais l'éteindre en payant, les intérêts compris, cent cinquante florins la première année, autant l'année suivante, et cent florins la troisième année. Ainsi fut convenu, et je donnai un florin d'or à la femme de Kæchtler.

Quand, revenu à Bâle, j'informai de ce marché

mes bienveillants protecteurs, ils furent émerveillés de la bonne affaire que j'avais faite et me conseillèrent d'écrire à Kæchtler que, sans attendre une année pour me décider, je m'obligeais sur-le-champ d'une manière irrévocable. Je soupçonne Kæchtler d'avoir espéré qu'après avoir donné de forts acomptes, je ne pourrais pas exécuter mes engagements jusqu'au bout, et que les deux maisons lui feraient retour. Une fois déjà ce genre de spéculation lui avait réussi avec un troisième immeuble qu'il possédait et dont à ce moment il ne me proposa pas l'acquisition : il tenait à le conserver dans la prévision de la rentrée à Bâle des chanoines.

Mais une année ne s'était pas écoulée qu'il m'écrivit pour me l'offrir ; il voulait, disait-il, s'en défaire, parce qu'il ne pensait pas revenir jamais à Bâle ; je devais, suivant lui, saisir l'occasion d'acquérir l'emplacement qui se trouvait devant mes immeubles, car il se présentait un amateur dont l'intention était de mettre sous mes fenêtres un dépôt de fumier, ce qui ne laisserait pas de m'être fort désagréable. Kæchtler ajoutait que, ayant eu confiance en moi pour deux maisons, il ne craindrait point de me vendre à crédit la troisième, dont il fixait le prix à deux cents florins d'or.

Je demandai conseil au seigneur bourgmestre, qui me répondit :

— Achète ! Dieu, qui t'aurait aidé à payer deux maisons, t'aidera bien à en payer trois. Seulement écris à Kæchtler que tu n'entends rien aux florins d'or et qu'il doit te laisser l'immeuble pour deux cents florins courants.

Après plusieurs lettres dans lesquelles il refusait cette offre, Kæchtler consentit enfin, dans l'espoir peut-être de recouvrer un jour en bloc les trois maisons. J'étais donc son débiteur de neuf cent cinquante florins ; je devais servir les intérêts de cinq cents florins et payer le reste, savoir deux cents florins la première année, deux cents la deuxième, cinquante la troisième, sans compter les intérêts annuels des cinq cents florins. Si je voulais me libérer entièrement, je ne pouvais le faire que par des acomptes d'au moins deux cents florins.

Je parvins à payer quatre cent cinquante florins par annuités, selon la teneur de nos conventions. Puis, la première fois que je portai à Kæchtler deux cents florins pour commencer à éteindre le reste de ma dette, je le priai de consentir à ce que je ne versasse chaque année que cent florins, les intérêts compris, parce que j'avais trop de peine à réunir deux cents florins. Kæchtler me refusa net. Je retournai chez moi dans un tel état d'exaspération que, m'étant mis en quatre pour me procurer de l'argent, je payai trois cents florins l'année sui-

vante ; au bout de cinq ans, je m'étais entièrement libéré. Spirer servit d'intermédiaire dans toute cette affaire ; ce fut lui qui amena la conclusion du marché. Je faisais les versements en mains de Zacheus, les quittances étaient signées de Kæchtler lui-même. Il m'est revenu de différents côtés qu'il me proclamait le meilleur débiteur à lui connu ; si j'avais ces maisons, ce n'était, disait-il, que justice ; noble Petermann d'Offenburg en avait eu envie et en avait offert six cents florins comptants, mais lui, Kæchtler, avait préféré que je profitasse plutôt qu'un autre de cette bonne occasion. Plus tard, en effet, j'acquis la certitude que j'étais loin d'avoir fait un mauvais marché. Notre maître de la monnaie m'avoua que, s'il s'était douté que les immeubles fussent à vendre, jamais je n'en serais devenu le propriétaire, parce qu'il en aurait volontiers donné douze cents florins. J'ai donc de vives actions de grâces à rendre, tout d'abord à Dieu, puis aux honnêtes gens qui m'ont prêté secours et conseil dans cette circonstance.

Sur ces entrefaites la peste se déclara. J'avais de nombreux pensionnaires ; le Conseil ecclésiastique ne permit pas que je les renvoyasse, mais m'enjoignit de me rendre à Liestal avec eux, leur mandant de m'aider dans mon installation. Uly Wentz me reçut dans sa maison, moi et tous mes gens, en

tout trente-cinq personnes ; il m'abandonna une chambre, plus quelques meubles et ustensiles ; le loyer était d'une livre par semaine. Au bout de seize semaines je revins à Bâle et repris mes occupations. L'épidémie m'enleva ma chère fille Margretlin ; on la disait très jolie ; elle devait être âgée de six ans environ.

Dans le temps qu'Oporinus et moi nous étions *professores*, il me souvient qu'un jour où je me trouvais chez le seigneur secrétaire de la ville, qui était pour lors scolarque, il s'enquit de la cause à laquelle il fallait attribuer l'état peu satisfaisant de l'Université. Après un long entretien sur ce sujet, je finis par dire :

— Il me semble qu'il y a trop de professeurs, souvent ils sont presque plus nombreux que les étudiants. Prenez quatre savants de renom, et ils ne seront pas difficiles à trouver (il y avait alors de grands troubles en Allemagne) ; donnez-leur de beaux appointements ; engagez ensuite quatre autres hommes avec une paie moins forte, cela fera en tout huit professeurs ; chacun enseignera d'une manière consciencieuse une heure par jour, ou deux heures, si vous voulez un personnel encore plus restreint. Vous verrez bien vite accourir les étudiants.

— Mais, répliqua mon interlocuteur, quelles

places, dans ce cas, aurions-nous à donner aux Bâlois ?

Je répondis :

— Si vous vous laissez arrêter par cette considération, au lieu de vous préoccuper avant tout du bien de la jeunesse, alors je me tais.

J'ai toujours pensé qu'il était juste de nommer des Bâlois lorsqu'il s'en présentait de capables, mais qu'autrement il fallait prendre les plus habiles, quelle que fût leur patrie, et cela dans l'intérêt de la jeune génération.

Nous nous occupions donc, Oporinus et moi, d'imprimerie, quand, je ne sais pour quelles raisons, il nous fut signifié d'avoir à fermer nos ateliers ou de renoncer à l'enseignement. Nous choisîmes ce dernier parti : engagés dans les affaires, nous ne pouvions nous arrêter brusquement. En conséquence on nous donna notre congé¹, et l'on fit l'épreuve du système que j'avais recommandé, car je ne me suis pas aperçu qu'on se soit mis en quête d'autres professeurs pour nous remplacer.

Je parvins à payer complètement mes maisons et continuais d'imprimer. Ce fut un temps difficile, tant pour moi que pour ma femme et mes enfants : ceux-ci, à force de manier le papier,

¹ Pour le 13 décembre 1540.

avaient parfois les doigts tout en sang. Mais enfin mes affaires prospéraient : le produit de l'imprimerie me permettait de mettre deux cents florins de côté chaque année et d'augmenter en outre mon matériel et mon ménage. Si j'empruntais, je ne tardais pas à rembourser ; aussi trouvais-je sans peine des gens disposés à m'avancer de l'argent. Sur ces entrefaites survinrent en tous pays des troubles politiques, des bruits de guerre, et finalement la guerre elle-même. Les maîtres imprimeurs restreignirent leurs opérations et n'eurent plus d'ouvrage à donner ; d'un autre côté on ne rencontrait plus que de mauvais ouvriers. Ces circonstances me dégoûtèrent de la profession.

VIII

Platter et l'Ecole de la cathédrale ¹.

Depuis longtemps les seigneurs scholarques, le *Doctor Grynæus*, messire Joder Brand, messire le bourgmestre et d'autres m'engageaient à quitter l'imprimerie pour me vouer à l'enseignement. Dans l'espace de peu d'années on avait changé plusieurs fois de maître et l'Ecole de la cathédrale déclinait à vue d'œil ². Je me rendis un jour chez messire

¹ Nous renvoyons spécialement pour ce chapitre à l'excellente histoire du Gymnase de Bâle publiée en 1889 par M. Burckhardt-Biedermann.

² L'Ecole de la cathédrale, à la tête de laquelle *Oporin* avait été mis vers 1529, et où *Platter* lui avait été donné comme sous-maître en 1530 ou 1531, avait eu dès lors pour maître principal pendant plusieurs années le Thurgovien Ulrich *Hugwald*, dit Mutius, puis, en 1541, Antoine *Wild*, mort la même année et remplacé le 13 décembre 1541 par Marc *Hopper*, de Bâle; celui-ci resta en fonctions jusqu'en septembre 1544.

Rudolff Fry, premier scolarque et administrateur de l'Ecole de la cathédrale, afin de lui acheter quelques volumes sur vélin, car je l'avais vu en céder trois beaux et épais à très bas prix ; j'avais toujours bon nombre de pensionnaires, et je leur procurais du parchemin avec lequel ils reliaient leurs livres. Après m'avoir dit qu'il ne lui restait plus rien à me vendre messire Fry demanda si je ne cessais pas bientôt d'imprimer.

— Le métier commence à m'ennuyer, répondis-je.

— Que n'entrez-vous dans l'enseignement ? Ce serait chose agréable à Messieurs ; vous serviriez Dieu et seriez utile à vos semblables.

Il entretint de cette affaire le Conseil, qui me dépêcha le seigneur secrétaire¹ et le *Doctor Grynaeus*.

— Faites-vous maître d'école, me dit ce dernier ; il n'existe pas de plus belles fonctions aux yeux de Dieu ; c'est la carrière que j'eusse préférée, si l'instituteur n'était pas obligé de dire deux fois la même chose.

A son tour Myconins fut chargé de me parler ; on pensait bien que je ne saurais lui refuser rien. Il me répéta ce qui lui avait été dit à mon sujet ; je lui demandai ce que je devais faire.

¹ Henri *Rybiner*.

— Dans toute la ville, répondit-il, c'est toi que j'aimerais le mieux voir nommer à cette place. Cependant je ne saurais te conseiller d'accepter, parce que tu ne vivrais pas en bonne intelligence avec l'Université¹ : je te connais, tu voudrais agir à ta tête, et les autres ne le souffriraient pas.

Mais on ne me laissa ni trêve ni repos jusqu'à ce que j'eusse dit oui. Ceci se passait en l'an 41, aux Quatre-Temps de la Croix². Messieurs les scolarques me mandèrent alors à l'hôtel de ville pour traiter des conditions. Je réclamai des pleins pouvoirs pour l'organisation et la direction de l'école, trois *provisores* pour m'aider, et une paie convenable ; autrement je me déclarais incapable de régir l'école avec honneur et dans l'intérêt pu-

¹ Myconius parlait d'expérience ; il avait eu lui-même plus d'un frottement avec l'Université, parce que, de même que Grynæus et Oporin, il refusait de se faire recevoir docteur. Platter suivit cet exemple et se mit, non sans entêtement, en opposition avec l'Université, sur cette question et sur plusieurs autres.

² 14 septembre 1541. Platter marque très nettement, ici et ailleurs, l'année 1541 comme celle de sa nomination ; néanmoins il est certain qu'en 1543 il imprimait encore, et qu'il ne commença à diriger l'École de la cathédrale qu'en septembre 1544. Trois ans s'écoulèrent ainsi entre l'offre que les scolarques lui firent de cette charge et son entrée réelle en fonctions.

blic¹. Toutes mes demandes me furent accordées ; la question du traitement souleva seule quelque discussion. Je voulais deux cents florins, savoir : cent florins pour moi et cent florins pour les sous-maitres. Les scolarques finirent par céder, mais en me recommandant le secret, parce que c'était la première et la dernière fois qu'on allouait de pareils émoluments. L'Université ne fut consultée en rien, ce dont elle ne ressentit pas un mince déplaisir². Elle aurait voulu que je reconnusse sa suprématie, que je m'engageasse à n'agir que selon son bon plaisir et que je fusse contraint, quant à l'organisation de l'école, de suivre ses prescriptions ; elle m'aurait imposé un programme d'enseignement et, avant tout, elle aurait exigé que je me fisse recevoir *magister* ; en un mot, j'aurais dû perpétuellement obtempérer au moindre de ses caprices.

¹ Les demandes de Platter furent consignées par lui dans un mémoire adressé aux scolarques, que M. Burckhardt a publié p. 276-279. Cette pièce semble antérieure au 1^{er} août 1541, date de la mort de Grynæus.

² L'Université était investie depuis 1539 de la surveillance des écoles. Si les scolarques négocient ici sans elle, c'est sans doute parce qu'ils savent Platter indisposé contre elle depuis que, l'année précédente, le recteur avait exigé sa démission de maître au *Pædagogium* ; cela nous explique aussi qu'il ait fallu trois ans pour amener l'Université à accepter cette nomination négociée à son insu.

Je partis pour Strasbourg dans le but d'étudier la marche de l'école de cette ville et, après en avoir conféré avec mon frère *Lithonius, praeceptor tertiae classis*, d'introduire chez nous les perfectionnements qu'il me paraissait convenable ¹. De retour à Bâle, je divisai les écoliers en quatre *classes*, tandis qu'auparavant, vu le petit nombre des *discipuli*, on les tenait tous dans la chambre d'en bas, la seule qui fût chauffée. Je dus au préalable soumettre par écrit à l'Université mon plan d'organisation et mon programme d'enseignement ². Les

¹ Le Gymnase de Strasbourg, réorganisé par Jean Sturm en 1538, fut au seizième siècle le modèle des établissements d'instruction secondaire classique; aussi les scolarques et l'Université de Bâle avaient-ils tenté d'appeler, pour diriger l'Ecole de la cathédrale, un des collaborateurs de Sturm, ce même Simon *Steiner (Lithonius)* cousin de Platter; les archives de Bâle possèdent encore la lettre, du 6 février 1542, dans laquelle il motivait son refus. Steiner mourut le 20 juin 1545. — La visite de Platter à Strasbourg eut lieu sans doute en 1544, peu avant son entrée dans ses nouvelles fonctions.

² Cette pièce, datée de 1546, est publiée par M. Burckhardt, p. 280-283. — Un mémoire non daté, peut-être de 1548, de Hospinianus, professeur de philosophie, soumit l'enseignement de Platter à une critique détaillée; il lui reprochait surtout d'embrasser un trop grand nombre de branches et des sujets trop difficiles pour la plupart de ses jeunes élèves.

professeurs n'en furent guère satisfaits : ma prétention d'interpréter des *autores* plus difficiles que ceux qu'ils lisaient eux-mêmes au *Paedagogium* les offusquait ; surtout ils s'opposaient absolument à ce que j'enseignasse la *dialectica*. Si vives furent leurs clameurs que le Conseil fut curieux de savoir ce que pouvait être cette *dialectica* pour laquelle se faisait tant de bruit. Le seigneur bourgmestre, Joder Brand, me demanda donc des éclaircissements, et, quand il eut appris en quoi consiste la dialectique, il fut tout étonné qu'on voulût m'interdire de la professer. Toutefois, dans une séance tenue le jour de la Pentecôte, les professeurs décidèrent à l'unanimité que je ne devais pas aborder la dialectique. Je ne tins compte de cet arrêt, parce que plusieurs de mes *discipuli* étaient de force à profiter de cet enseignement. L'Université m'aurait peut-être laissé tranquille sans les plaintes réitérées de la *Facultas artium*, qui m'accusait de porter un coup funeste au *Paedagogium*, mes élèves refusant de se soumettre aux formalités de la déposition ¹.

¹ Le *Paedagogium*, entièrement réorganisé en 1544, formait une classe intermédiaire entre les écoles et l'Université, mais dépendant directement de cette dernière, les professeurs de sa Faculté des arts y donnant seuls l'enseignement ; après un temps plus ou moins long passé dans le *Paedagogium*, et à la suite d'un examen, les élèves étaient aptes à

La querelle dura près de six années, jusqu'au moment où, la peste ayant éclairci les rangs de mes *discipuli*, je n'en eus plus un seul qui fût capable de suivre le cours de *dialectica* ¹.

Alors, et pour continuer ses tracasseries, l'Université demanda que je me fisse recevoir *magister*. Cette exigence suscita de longs débats, dans lesquels les scolarques crurent aussi devoir intervenir. Comme je refusais de m'exécuter, mes adversaires me citèrent par devant Messieurs (du Conseil), alléguant qu'il serait contraire à la dignité de la ville de tolérer un maître qui ne fût pas *magister*. Malgré cette assignation je ne fus pas obligé de comparaître. Au fond, toute l'ambition de l'Université était d'obtenir la direction de mon école. Elle finit par y réussir ², et je sais bien à qui elle

subir la *déposition* (voir ci-dessus p. 22), qui leur donnait la qualité d'étudiants proprement dits. Or Platter, dans la classe supérieure de son école, enseignant non seulement ce que ses élèves auraient à entendre à nouveau au Paedagogium, mais les poussant même au delà, ces jeunes gens s'estimaient sans autre étudiants au sortir de l'école, et passaient par-dessus le Paedagogium, inutile pour eux. C'était la revanche de Platter pour sa démission forcée de 1540 ; mais on comprend la tension causée par cette rivalité.

¹ Sans doute en 1551.

² Le 11 décembre 1553 l'autorité universitaire et les scolarques décidèrent définitivement, à l'encontre des préten-

dut ce triomphe : l'honorable conseil ne s'est jamais plaint de mon établissement. L'Université fut aussi revêtue de la suprématie sur l'Église ; on trouvait beau de voir la religion et l'instruction incarnées dans un seul et même corps. A première vue l'idée est séduisante ; mais les résultats permettent de juger si tout se fait maintenant avec le soin désirable ; une fois que chaque professeur dut prêcher, cours ni sermons n'en devinrent meilleurs.

Arrivée à ses fins, l'Université élaborâ pour mon école un règlement sur les leçons, les examens et la déposition. Comme il m'était impossible de me soumettre à certaines dispositions inutiles ou fâcheuses, les directeurs de l'Université décidèrent qu'il me serait permis d'exposer mes raisons, que je choisirais, ainsi que l'Université, un ou deux professeurs de la *Facultas artium*, et que ces arbitres chercheraient à nous mettre d'accord. Ainsi fut fait, et j'eus lieu de me féliciter du résultat, car on ne changea pour ainsi dire rien aux statuts dont j'avais demandé le maintien ¹. Bientôt, voyant

tions de Platter, que le maître de l'École de la cathédrale, quel qu'il fût, devait obéissance à la Faculté des arts en tout ce qui concernait l'école.

¹ Voir l'analyse du règlement dressé ainsi par accord mutuel le 26 avril 1549, donnée par M. Burckhardt, p. 43 et suiv.

les choses ne pas marcher à sa guise, l'Université renouvela ses plaintes et dit que, en interprétant des auteurs qui ne devaient se lire qu'au *Paedagogium*, j'étais cause que mes élèves se souciaient toujours moins de la déposition. Ces réclamations furent si vives que les scolarques durent s'en occuper ; ils me firent comparaitre avec les professeurs de la *Facultas artium*, mais l'affaire en resta là.

L'Université¹ prétendit m'obliger à conduire deux fois par an au *Collegium* mes *discipuli*, afin qu'ils y subissent un examen. A quoi je me refusai catégoriquement, disant que les professeurs étaient libres de venir quand bon leur semblerait dans mon école, et là d'interroger eux-mêmes ou d'entendre interroger les élèves. Une plainte très sérieuse fut alors portée contre moi et je reçus la visite de plusieurs conseillers, qui ne me celèrent point le déplaisir que ma conduite leur faisait éprouver.

— Je vois bien, répondis-je, que cette querelle ne prendra jamais fin ; qu'on nomme donc un maître qui soit le très humble serviteur de l'Université.

Après plus d'une année de contestations, le seigneur Joder Brand, bourgmestre, me manda chez lui et me tint un long discours pour me persuader

¹ Par une décision prise le 5 décembre 1547.

d'envoyer au *Collegium* mes *discipuli*, au moins une fois, ajoutant que, si je conservais les mêmes idées après cette démarche, j'en serais quitte pour ne pas la renouveler. Je lui dis :

— Tout ce que l'Université désire, c'est de vous amener, messeigneurs, à lui confier la haute direction de l'enseignement¹ ; ce point une fois obtenu, un jour elle fera un règlement, un autre jour un autre ; bref, ce sera la ruine de mon école. Aussi ne puis-je obtempérer à votre demande.

— Voilà, répliqua le bourgmestre, le vrai moyen d'accroître le mécontentement de l'Université, qui ne va pas manquer de vous citer à comparaître par devant le Conseil ; or il faut que je vous apprenne que, neuf fois déjà, plainte a été portée contre vous.

— S'il en est ainsi, pourquoi ne m'a-t-on jamais mandé pour entendre ma justification ?

— Messeigneurs ne l'ont pas encore jugé opportun et se sont donné beaucoup de mal afin d'apaiser le différend. Réfléchissez aussi à ce que pensera maint conseiller lorsqu'il verra tant d'hommes considérables, des *Doctores*, etc., tous Bâlois par-

¹ Platter semble n'avoir jamais compris que c'était justement la situation créée par les statuts de l'Université, décrétés par le Conseil en 1539.

dessus le marché, venir se plaindre de vous, qui êtes étranger et n'avez aucun *gradus*. Comment pourriez-vous espérer de l'emporter ?

— Si chacun m'abandonne, il me restera toujours la conviction que ma cause est juste, ce que je n'aurai nulle peine à prouver d'une manière évidente à tout savant non prévenu. Je prie Dieu qu'il m'assiste et j'attends de pied ferme les événements.

A ce discours messire le bourgmestre sourit, et me tendant la main :

— Bien parlé ! s'écria-t-il.

Au moment où j'allais me retirer, il me dit encore :

— Cher ami, faites pour l'amour de moi ce dont je vous ai prié, et vous obligerez par là tout l'honorable Conseil.

Je cédaï et promis ; il me remercia, et protesta que jamais rien ne lui coûterait pour me rendre service. Il annonça cette nouvelle à ses collègues, dont plusieurs vinrent me féliciter et me témoigner quel plaisir ma réconciliation avec l'Université faisait éprouver au Conseil.

Aux Quatre-Temps suivants je conduisis mes élèves dans la ville basse pour qu'on leur fit subir l'examen. Messieurs de l'Université ne se trouvèrent pas d'accord sur la manière d'y procéder ; après s'être querellés fort longtemps, ils finirent

par décider que je poserais moi-même les questions. Je répondis que c'était à eux à le faire, puisque j'interrogeais déjà tous les jours mes écoliers. A la fin je me rendis à leur désir, et c'est ainsi que les choses se passent encore aujourd'hui. Je m'étais imaginé que le but des *examina* était de faire juger des progrès des élèves ; eh bien, au lieu d'écouter, les examinateurs employaient leur temps à babiller. Ces *examina* ne servent absolument à rien : quiconque sait traduire une ligne est sûr de sa promotion, mais messieurs de l'Université ont l'air de consacrer tous leurs soins à l'instruction publique ! Pendant bien des années ma classe seule fut astreinte à cette formalité ; je finis par demander la raison de cette différence ; alors on arrêta que mes collègues seraient soumis à la même obligation. Il fut aussi décidé qu'à chaque Quatre-Temps deux *magistri* inspecteraient l'école ; or ces messieurs, ou bien ne viennent point, ou bien échangent quelques paroles insignifiantes avec le maître et s'en vont au plus vite. A quoi cela sert-il ?

IX

Affaires domestiques.

Une fois nommé instituteur je me rendis à Francfort pour me défaire des livres que j'y avais en dépôt ; Bartli Vogell de Wittemberg me les acheta ; à peine paya-t-il la valeur du papier. Je vendis mon fonds de Bâle à Jacob de Puys, de Paris, et Petrus Perna acquit à bon marché mon imprimerie ¹.

¹ Barthélemy *Vogel*, libraire à Wittemberg, était un des éditeurs des écrits de Luther à la fin de la carrière de celui-ci. — Jaques *Du Puys*, imprimeur et libraire de Paris, visitait régulièrement les foires de Francfort, s'arrêtant toujours à Bâle, où il avait autrefois appris l'allemand. — Pierre *Perna*, réfugié de Lucques, étudiait à Bâle en 1542, à l'âge de vingt ans ; il y fut reçu bourgeois en 1557 et y mourut en 1582 ; l'hétérodoxie de plusieurs livres sortis de ses presses le fit incarcérer à plusieurs reprises à Bâle. La date de la vente de l'imprimerie de Platter ne nous est pas con-

Le 18 juin de l'an 1549; Hugwaldus me céda sa terre¹ moyennant six cent soixante florins. Comme il m'était impossible de payer comptant, il fut convenu que je servirais les intérêts du prix d'achat. Mais, au moment de passer l'acte, Hugwaldus demanda hypothèque et caution. J'offris de lui constituer hypothèque sur le bien qu'il me vendait et sur mes maisons. En outre, je lui comptai deux cents florins que messire Frobenius me prêta. Toutefois il persistait à ne pas se contenter de l'hypothèque sans autre garantie ; je lui dis :

— J'ai fait des marchés plus importants où l'on s'est fié à ma simple parole, sans exiger de caution : eh bien, je vous paierai comptant.

Je me mis en quête d'argent ; le propriétaire de la maison dite de la Blanche-Colombe me prêta cinq cents florins avec lesquels je satisfis Hugwalden. J'empruntai de même deux cents florins au gendre (surnommé le Potier d'étain) du *Doctor* Frobenius.

Le *Doctor* Isengrinus possédait aussi sur moi nue ; il imprimait encore en 1543, pour le compte de Reinhardt Beck, un Nouveau Testament grec, achevé au mois de mars de cette année.

¹ A Gundeldingen, à un quart de lieue de la ville. *Hugwald*, autrefois maître de l'École de la cathédrale, était devenu professeur de morale à l'Université.

une créance de deux cents florins, qu'il avait héritée de *Dominus Bebelius* ¹. En effet je devais au *Doctor Hervagius* cent couronnes au soleil, que j'avais promis de lui rendre dans l'année, à la Saint-Jean-Baptiste ; or la veille de la Saint-Jean arriva, et je n'avais pas la somme. M'étant rendu le lendemain matin à huit heures chez Hervagius, je lui exprimai mon regret de ne pouvoir, faute d'argent, tenir ma parole. Il me répondit avec un peu de colère :

— Il m'est pénible de penser que, pour avoir rendu service, je vais d'un ami me faire un ennemi ; car cet argent, il me le faut.

— Dieu me garde, répondis-je, de devenir votre ennemi ; je veux encore essayer d'arranger l'affaire.

Je passais, le cœur navré, devant la boutique de messire Balthasar Han, quand Bebelius m'accosta :

— Tu as l'air triste, pays ?

Il m'appelait toujours ainsi, disant que les gens de Kochensberg et les Valaisans sont compatriotes.

— Ah ! messire, répondis-je, j'ai besoin d'argent et ne sais où en trouver.

— Bah ! s'écria-t-il, il ne s'agit que d'argent ? Qui est ton créancier ?

¹ Jean *Bebel* et son gendre Michel *Isengrin*, deux imprimeurs importants de Bâle dans la première moitié du siècle ; le second mourut en 1557.

— Je dois payer ce matin cent couronnes à Herwagen, et je ne les ai pas.

— Lui font-elles donc tant besoin ? S'il veut accepter de la monnaie courante ¹, je suis à ton service.

— Il réclame ses couronnes.

— Seigneur Bebelius, dit alors messire Balthasar Han, j'ai là-haut six cents couronnes qui appartiennent au comte de Gruyère ; si vous promettez de me les rendre quand leur propriétaire les réclamera, j'en prêterai de bon cœur cent à Thomas.

— Je le promets, dit Bebelius.

Donc Han me donna cent couronnes au nom de messire Bebelius, auquel il remit mon reçu. Je pris cet argent qui m'arrivait d'une façon si inopinée et le portai à Hervagius. Celui-ci s'imagina que j'avais essayé de le tromper, il se fâcha ; mais je l'apaisai en lui racontant tout ce qui s'était passé ; il me fit mille remerciements et me dit de m'adres-

¹ Parallèlement à la monnaie courante (voir p. 135), employée pour le détail, le commerce de Bâle comptait par *florins* (du Rhin) ; pièce d'or à l'origine, le florin devint un terme conventionnel, dont le rapport à la monnaie courante varia, au seizième siècle, de 23 à 25 *schelling* ; le cours de 25 *schelling* devint fixe à partir de 1569. La *couronne au soleil* était une pièce d'or française d'une valeur supérieure à celle du florin.

ser sans gêne à lui quand j'aurais besoin d'argent, m'assurant qu'il ne me laisserait point dans l'embarras. Du reste, s'il cherchait à m'obliger, ce n'était que justice, eu égard à tout ce que j'avais fait pour le réconcilier avec sa femme. Il m'avait même brouillé avec le *Doctor Frobenius* et *Nicolaus Episcopus*, qui, par considération pour *Erasmus Frobenius*, avaient eu l'intention de me fournir de l'ouvrage de quoi occuper trois presses pendant dix ans ; mais quand ils surent la peine que je me donnais pour arranger les affaires domestiques de *Hervagius*, ils ne voulurent pas m'employer. Nul doute que dans ces dix années je serais devenu un riche compagnon ¹.

Bebelius n'exigea aucun intérêt pour les cent couronnes qu'il m'avait prêtées et dont il ne me reparla qu'à son lit de mort : trois jours avant sa

¹ *Jean Herwagen* avait épousé en 1528 *Gertrude Lachner*, veuve du grand imprimeur *Jean Froben*, et s'était associé avec le fils aîné et avec le gendre du défunt, *Jérôme Froben* (appelé ici le docteur) et *Nicolas Episcopus* ; mais en 1531 *Herwagen* se retira de l'association pour imprimer pour son propre compte ; en 1538 il publiait quelques ouvrages avec *Erasmus Froben*, frère cadet de *Jérôme*, qui sauf cela n'a pas été mêlé à l'imprimerie. Nous ne connaissons pas les dissensions qui divisaient cette famille et dont *Platter*, qui avait été correcteur pendant quatre ans chez *Herwagen*, se plaint ici.

fin, m'ayant fait mander par messire Bonaventure von Brun, actuellement bourgmestre, il me dit entre quatre yeux :

91 — Thomas, te rappelles-tu combien tu me dois ?

92 — Certainement, messire, cent couronnes.

93 — Eh bien, puisque je vais déloger, je donnerai cette créance à quelqu'un qui n'usera pas de rigueur envers toi.

94 — Après que Bebelius fut mort, Isengrinus me présenta le reçu que j'avais fait des cent couronnes.

95 — Je n'ai pour l'heure point d'argent, lui dis-je, mais je ne laisserai pas que de remplir avec loyauté mes engagements.

96 — Veux-tu quelque chose de plus ? me répondit-il, je te le prêterai bien volontiers.

97 — Vous m'obligeriez en complétant les deux cents florins.

C'est ce qu'il fit, à condition que je paierais des intérêts. Ainsi donc j'avais trouvé à emprunter de fortes sommes sur ma simple parole et sans fournir caution. Certaines années j'eus à payer jusqu'à soixante florins d'intérêts ; cependant je parvins à me libérer peu à peu, et, Dieu en soit loué, jamais créancier ne fut obligé de venir me relancer chez moi.

Bientôt la peste éclata ; mes nombreux pension-

naires ne voulurent pas se séparer de moi et me supplièrent de partir avec eux pour ma terre. Je m'y rendis en effet une semaine avant Pentecôte ¹. Le jour de cette fête nous allâmes à Bâle entendre le prêche ; mais ma chère fille Urseli fut atteinte de l'épidémie et mourut à ma ferme le jeudi suivant, dans la nuit. Le vendredi, mes voisins vinrent prendre son corps et l'inhumèrent à Sainte-Elisabeth. Ma fille était âgée de dix-sept ans. Tous mes pensionnaires me quittèrent, excepté le fils du seigneur von Rollen, qui eut le courage de rester seul avec moi. Sa conduite en cette occasion et toutes ses qualités m'avaient inspiré le désir de l'élever comme s'il eût été mon fils et de diriger ses études jusqu'au moment où il aurait obtenu le *gradus doctoratus* ; mais feu messire son père ne voulut pas me le laisser. Pendant la contagion mon fils Félix se trouvait à Rœteli chez le seigneur secrétaire et docteur Peter Gæbwiler ².

Une fois que j'eus entièrement payé Hugwaldus, je me mis à construire d'abord la fontaine, puis successivement la maison, la grange, l'écurie ; je plantai de la vigne, en un mot je fis toutes les amé-

¹ 1551.

² Pierre Gæbwiler, greffier de Rötelen, dans le margraviat de Bade, à deux lieues de Bâle.

érations nécessaires; elles me coûtèrent non moins de peines que d'argent. Je devais faire venir de la ville la nourriture et la solde des ouvriers. J'acquis aussi de Lux Dersam trois arpents de prés moyennant cent trente florins. Comme j'étais obligé d'aller plusieurs fois par jour à ma ferme, Messieurs estimèrent que je ne pouvais pas m'occuper de ma terre sans que l'école en pâtît. On tint sur ce sujet beaucoup de propos, tant au Conseil que dans la rue, et surtout parmi la gent docte, qui ne m'avait jamais été favorable. Ainsi ma conduite ne manquait pas de surveillants. On finit pourtant par reconnaître que je ne négligeais aucun de mes devoirs, et on me laissa tranquille. De fait, voilà plusieurs années que je ne suis plus inquiété.

Mon fils Félix revint de Roetillen¹ et, après avoir étudié quelque temps les *litterae*, témoigna le désir de se vouer à la médecine. Je ne demandais pas mieux que de le seconder dans ce projet. Ayant trouvé à faire un échange avec une famille de Montpellier, je l'envoyais dans cette ville², où il a mis son temps bien à profit. Depuis la mort de ma chère Ursula, mon vœu constant était de retrouver

¹ Août 1551. Nous renvoyons pour tout ce qui suit aux *Mémoires de Félix Platter*, qui donnent plus de détails.

² Octobre 1552.

une fille en mariant mon fils ; et, quoiqu'il ne pût encore songer à se mettre en ménage, puisqu'il voulait aller en France, je désirais néanmoins lui choisir en mon cœur une femme. Ce plan me permettait de faire à loisir connaissance avec ma bru, de jouir par avance des joyeuses promesses de l'avenir et de vivre comme si j'avais déjà une seconde fille. Or personne ne me plut autant que la fille du conseiller Frantz Jæckelmann, et cela pour plusieurs raisons qu'il serait oiseux d'énumérer ici. Je parlai donc à maître Jæckelmann. Il me répondit avec beaucoup d'affabilité que mon fils allait partir pour la France, que nos enfants étaient encore bien jeunes, mais que, si au retour de Félix, ils se plaisaient, il donnerait volontiers son consentement. Jusque-là il ne songerait pas à marier sa fille.

Quand mon fils revint de France ¹, où il m'avait coûté passablement d'argent, je repris la négociation. Maître Jæckelmann répondit :

— Nous verrons cela lorsqu'il sera docteur.

Félix fut reçu docteur avec distinction ², et je renouvelai ma demande. Je crois que Jæckelmann aurait bien aimé pouvoir gagner encore du temps :

¹ Mai 1557.

² 26 septembre 1557.

il craignait que ma position pécuniaire ne fût mauvaise ; mais je déclarai qu'il ne fallait pas s'inquiéter de mes dettes, et qu'avec l'aide de Dieu je saurais bien les payer sans le secours d'autrui. J'ai tenu parole, Dieu en soit loué ! Enfin tout fut conclu et le mariage célébré avec solennité¹. Compère Frantz contribua pour six florins aux frais du doctorat de son gendre. A part cette somme, jamais personne n'a rien payé pour mon fils ; Messesseurs n'accordèrent même pas à Félix la gratification qu'ils ont l'habitude de donner à chaque nouveau *Doctor*, *Magister* ou *Baccalaureus*. Peut-être Dieu l'a-t-il ainsi voulu, afin que mon fils n'eût d'obligations à personne et qu'on ne pût lui reprocher d'avoir coûté de l'argent à qui que ce soit.

Mon fils et sa femme Madeleine habitèrent avec moi trois ans, au bout desquels ils désirèrent demeurer seuls, monter leur maison et travailler à leur propre fortune. Grâce à Dieu ils ont réussi, comme le témoigne leur position actuelle. Ainsi s'est réalisée la prédiction de feu Grynæus au baptême de Félix. Il serait superflu de parler au long du bonheur et de la prospérité domestiques dont mon fils jouit. A sa compagne et à lui de recon-

¹ 22 octobre 1557.

naitre et de bénir la main qui leur a dispensé tous ces biens. Amen.

Quelques années plus tard la peste éclata ¹ ; aucun âge n'était épargné. Dieu me frappa et ma femme après moi. Mais notre Père qui est au ciel ne voulait pas encore nous retirer de cette terre. Qu'il nous accorde sa grâce pour l'avancement de son règne et le salut de nos âmes. Amen. Et je déclare, à la louange de l'Éternel, que, pendant toute la durée de la maladie, je n'ai point senti les mêmes affreuses douleurs que ma femme et bien d'autres personnes. J'en suis redevable à la compassion de Dieu ; qu'il daigne nous préserver tous des peines éternelles, pour l'amour de son Fils Jésus-Christ. Amen, amen.

Or maintenant, cher Félix, je t'ai, selon ta demande, raconté toute ma vie, depuis ma naissance jusqu'à ce jour, autant du moins que je puis m'en souvenir après un si grand nombre d'années. Sans doute ce récit n'est pas complet ; comment aurais-je pu ne rien omettre ? Outre les aventures périlleuses que j'ai consignées ici, nombre de fois encore j'ai couru danger de mort, soit dans les montagnes, soit sur l'eau (par exemple sur le

¹ 1563-1564.

lac de Constance, sur celui de Lucerne et sur d'autres lacs, ainsi que sur le Rhin), soit en Pologne, en Hongrie, en Silésie, en Misnie, en Souabe, en Bavière. Quand je pense à tout cela, je me demande comment il se fait que je sois encore en vie et que je puisse après tant d'années marcher et agir, sans avoir jamais eu le moindre membre rompu ni sérieusement atteint. Dieu avait chargé ses anges de me protéger.

Tu vois que, malgré des commencements bien rudes et une vie semée de périls, je suis arrivé à une position qui n'est pas dépourvue de bonheur ni de considération. Ma femme n'a rien reçu de sa famille, et mes parents ne m'ont guère plus laissé; mais nous avons travaillé tous deux, l'Éternel a béni notre labeur, et je possède aujourd'hui quatre immeubles dans la bonne ville de Bâle, un ménage respectable, plus un fonds de terre avec logement et dépendances, sans compter la maison près de l'abattoir. Et quand je suis arrivé à Bâle, je ne savais seulement pas où trouver une cabane ! Malgré l'obscurité de ma naissance, j'ai, par la bonté de Dieu, l'honneur de diriger depuis trente et un ans, suivant mes capacités et sans l'assistance de l'Université, la plus importante école de Bâle, de cette ville tant renommée ; j'ai instruit les enfants

de maintes respectables familles ; nombre de mes élèves sont devenus des *Doctores* et des hommes savants ; d'autres, appartenant à la noblesse, possèdent aujourd'hui et régissent terres et gens ; beaucoup siègent dans les tribunaux et les conseils. J'ai toujours eu chez moi quantité de pensionnaires, distingués par leur naissance et par leur caractère, qui tous me témoignent, ainsi que leurs proches, la plus grande considération. La louable ville de Zurich et la célèbre ville de Berne m'ont donné le vin d'honneur ; d'autres cités m'ont fait exprimer leur estime par la bouche d'honorables et doctes hommes. Strasbourg m'a envoyé une députation de onze *Doctores*, parce que j'avais aidé dans le commencement de ses *studia* feu mon cher frère *Simo Lithonius, secundae classis praeceptor*. A Sion, la ville m'a présenté le vin d'honneur accompagné de ces paroles prononcées par le châtelain ¹ : « La cité de Sion offre ce vin d'honneur à notre cher compatriote Thomas Platter, le père des enfants du Valais. » Parlerai-je de toi, cher Félix, de la prospérité, de l'estime dont tu jouis ? Par la bonté de l'Eternel, voilà des années que tu vis content avec ta chère femme et que ton nom est connu

¹ 1562.

des princes et des seigneurs, des nobles et des roturiers. Mon cher fils, considère ton bonheur, garde-toi de l'attribuer à ton mérite, mais rends à Dieu louange et gloire ta vie durant, afin de gagner la vie éternelle. Amen.

Ecrit le 12^e jour de *Februarius*, anno 1572, par THOMAS PLATTER, lequel accomplira sa 73^e année à la Quinquagésime prochaine, savoir le 17 *Februarius*. Dieu me donne une pieuse fin, par Jésus-Christ. AMEN ¹.

¹ Pour la fin de la vie de Thomas Platter, voir ci-dessus p. 24 et suiv.



FÉLIX PLATTER

d'après un portrait peint en 1584 par Hans Bock et appartenant à l'Université de Bâle.

EXTRAITS
DES
MÉMOIRES DE FÉLIX PLATTER

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Pendant près de deux siècles le nom de Platter se lit à chaque page des annales scolaires de Bâle. Il dut son premier éclat aux talents de ce pédagogue habile qui, sorti des âpres régions du Valais, vint établir sur des bases solides l'instruction de la jeunesse dans la ville illustrée par les Erasme, les Froben et les Œcolampade. Thomas Platter vécut assez pour voir son fils aîné atteindre au plus haut degré de considération que puissent donner le savoir et un noble caractère. Toute sa descendance resta fidèle aux traditions de la science, jusqu'à ce que la branche masculine s'éteignît en 1711.

Etre la souche de plusieurs générations distinguées par les dons de l'intelligence, c'est avoir quelque droit à l'attention de la postérité. Des mérites plus

sérieux cependant recommandent Thomas Platter, et les lecteurs de son autobiographie verront sans doute avec intérêt sa personne reparaître ici. Que sa physionomie soit empreinte de rudesse, cette trace inévitable d'un passé difficile n'arrête point la sympathie, car malgré la misère des anciens jours, la sensibilité du cœur s'est conservée vive chez cet homme qui voue à son enfant la plus tendre sollicitude. L'ambition, il est vrai, se mêle à l'amour paternel ; mais c'est une ambition légitime, tournée vers le bien de la patrie et du prochain. Si la recherche d'une aisance acquise par des voies honnêtes a tenu constamment une large place dans les préoccupations de Thomas Platter, c'est que celui-ci redoutait pour les siens la pauvreté, dont il avait connu les souffrances, et qu'il voyait aussi le moment approcher où, sans auxiliaires, la science ne réussirait plus toujours à s'assurer le rang auquel elle a droit. Au milieu de l'agitation intense que provoqua la Réforme naissante, les inégalités sociales s'étaient effacées : gentilshommes, membres du clergé, lettrés de toutes classes venaient écouter les leçons d'un jeune cordier encore revêtu de son tablier de travail. Plus tard, au contraire, l'Université prétendit forcer Thomas Platter et le réformateur Myconius lui-même à prendre un grade académique. Une fois, en effet, la grande lutte apaisée, un patriciat nouveau surgit, celui des ecclésiastiques et des professeurs, comme en France notre siècle a vu les barons et les ducs du

premier Empire succéder aux tribuns égalitaires de la Révolution.

Sur ce point ainsi que sur beaucoup d'autres, les *Mémoires de Félix Platter* et ceux de son père se complètent : leurs auteurs ont bien eu chacun l'esprit de sa génération, et l'historien du seizième siècle comprendra la valeur de ces récits, où s'accuse la différence des temps.

Tout jeune, le fils de l'ancien chevrier ressent un goût prononcé pour la poésie et la musique d'abord, ensuite pour le luxe, la représentation et même la toilette, dont il s'occupe avec une naïve complaisance. Néanmoins les recommandations paternelles lui restèrent en mémoire : les ducs de Wurtemberg et la sœur de Henri IV, Catherine duchesse de Bar, eussent désiré l'attacher à leur cour ; malgré leurs offres brillantes et réitérées, il refusa de quitter Bâle. Son amour des grandeurs n'allait pas jusqu'à lui faire surmonter l'ennui des fêtes et des cérémonies trop prolongées. C'est ainsi qu'en l'année 1598, ayant accompagné le margrave Georges-Frédéric de Baden aux noces du comte de Hohenzollern, à Hechingen, avant de partir de cette résidence il traça sur les murs de sa chambre deux vers dont voici le sens : « La vie des cours finit par fatiguer. Pour la goûter, il faut y trouver son plaisir. »

Outre Catherine de Bourbon et les princes de la maison de Wurtemberg, auxquels il donna ses soins

pendant plus de quarante ans, Félix Platter compta parmi ses clients les margraves de Baden et de Brandebourg, les ducs de Lorraine et de Saxe. Les premiers médecins de l'époque, les compagnies savantes recouraient à ses lumières. Par une fortune toujours rare dans les petits pays, ses talents furent promptement reconnus et acceptés de ses compatriotes. Reçu docteur en médecine à vingt et un ans, il fut nommé membre du *Consilium medicum* aussitôt après sa promotion. Il n'avait pourtant pas l'âge requis. On dérogea encore à l'usage lorsque la chaire de médecine pratique lui fut confiée, en 1571, à la mort de Jean Huber, auquel il succéda également, par décision unanime du Conseil, dans les fonctions de médecin de la ville (*archiater*), qui l'investissaient de la direction des hôpitaux et lui imposaient le soin de veiller à la santé publique. Il conserva cette charge jusqu'à la fin de sa vie, c'est-à-dire quarante-trois ans. Déjà, lors de la « grande mortalité » de 1563-64, son dévouement lui avait valu la reconnaissance universelle. Tandis que plusieurs de ses collègues ménageaient leur personne, qu'un autre s'enfuyait à Francfort, Félix Platter se fit tout à tous. L'épidémie emporta sa servante et un jeune Valaisan qu'il hébergeait, elle jeta sur le lit de douleur son père, sa mère et tous leurs gens ; mais lui remplit son devoir avec courage, bravant à chaque instant la contagion. A quatre nouvelles reprises, en 1576, 1582, 1593, 1609, il eut à combattre le

même fléau. Sa femme et lui n'en furent jamais atteints ; une seule fois, ayant commis l'imprudence de garder dans sa main celle d'un agonisant, Platter vit apparaître un bubon ; heureusement le mal demeura local.

Le professeur ne fut pas au-dessous du praticien. Une riche expérience, un esprit pénétrant, clair, méthodique, une élocution élégante expliquent pourquoi Platter devint un maître éminent, que ses disciples aimèrent pour son caractère doux et affable, son zèle infatigable et son entrain. Haller (*Biblioth. anat.*, I, 255) l'appelle l'étoile de l'Université de Bâle ; l'épithète se justifie si l'on songe à l'impulsion que la Faculté de médecine reçut de Félix Platter, secondé par Théodore Zwinger et par Gaspard Bauhin. A son retour dans sa ville natale, Platter n'y trouva que deux étudiants en médecine : or, à l'année 1575 la matricule contient déjà 15 inscriptions. De 1532 à 1560 on n'avait créé que 9 docteurs en médecine ; durant les vingt-cinq années suivantes, les promotions s'élevèrent à 114, et elles atteignirent le chiffre de 454 dans la période comprise entre 1586 et 1610. Allemands, Hongrois, Italiens, Polonais, Hollandais, Français, Anglais tenaient à honneur de recevoir à Bâle le doctorat.

Deux innovations contribuèrent à cette prospérité : les dissections et la création d'une chaire de botanique et d'anatomie. L'initiative en appartient à Platter. Elève de la Faculté de Montpellier, qui se distinguait

à cette époque de la plupart des autres écoles en ce que les professeurs y disséquaient chaque année publiquement deux ou trois cadavres humains, il avait suivi ces opérations avec le plus vif intérêt, surmontant les répugnances de sa nature impressionnable et timide. A peine de retour, il pratiqua une autopsie devant une nombreuse assistance, ce qui n'avait pas eu lieu à Bâle depuis André Vésale. Toutefois l'installation de Gaspard Bauhin en qualité de professeur d'anatomie et de botanique, l'établissement d'un amphithéâtre et celui d'un « jardin médicinal » ne datent que de l'année 1589.

Félix Platter écrivit tard. Il approchait de la cinquantaine quand il livra à l'impression, en 1583, l'ouvrage intitulé : *De corporis humani structura et usu*. Puis vingt ans s'écoulèrent avant qu'il publiât sa *Praxis medica*, dont le premier volume parut en 1602, le troisième et dernier en 1608 ; les éditions de ce manuel de pathologie et de thérapeutique se succédèrent à courts intervalles jusqu'en 1736, succès d'autant plus remarquable qu'il correspond à la période durant laquelle la médecine subit d'ailleurs une transformation complète. Enfin, presque octogénaire et ayant derrière lui cinquante-sept années de pratique, Platter fit paraître des *Observationes in hominis affectibus* qui renferment le fruit de sa longue expérience. Si ces ouvrages n'ont pas été toujours justement appréciés, c'est que souvent on a perdu de vue le but qu'ils se proposaient, l'instruction des étudiants. On a, en

particulier, reproché au premier livre de Platter de ne contenir que des figures reproduites d'après Vésale. Sur ce point, l'auteur s'explique avec franchise : « Comme jusqu'ici, dit-il, les planches de Vésale sont les meilleures que personne ait données, et qu'il serait presque impossible de les surpasser, je les aurais volontiers ajoutées à ce volume en y introduisant de légers changements (car l'occasion se présentait de les acheter), si je n'avais été détourné de ce dessein par la nécessité d'adopter dans ce cas un grand format peu commode pour les étudiants. C'est pourquoi j'ai fait graver sur cuivre, en les réduisant et en les modifiant un peu, les figures de Vésale que j'ai complétées par quelques autres. » Plusieurs dessins sont nouveaux, en effet, ou plus détaillés que ceux de Vésale. Il ne peut donc être question de plagiat.

Les connaissances scientifiques sans la culture littéraire amènent la sécheresse d'esprit, le pédantisme, dont la compagne inséparable est la pauvreté d'idées. Qui sait, en revanche, quelle part revient aux lettres dans mainte découverte opérée en tel ou tel domaine qui leur est étranger ? On devine la direction que Thomas Platter imprima aux premières études de son fils : l'importance des langues anciennes ne risquait pas d'être méconnue à une époque où, grâce à la vogue de Galien et d'Hippocrate, la chaire de grec était presque toujours occupée par un médecin. A cette éducation littéraire Félix Platter gagna la promptitude de l'intelligence et le don d'analyse, deux

qualités qui lui ont valu la renommée. En effet, ses succès comme praticien proviennent moins de ses prescriptions compliquées, formées de trente à quarante ingrédients, que de son habileté dans le diagnostic. Sa *Praxis medica* se recommande en premier lieu par une classification rationnelle des maladies, qui sont étudiées d'après leur nature et non plus seulement d'après leur siège. Ses observations sur la folie témoignent d'une nouveauté d'aperçus remarquable; Platter s'élève contre la barbarie avec laquelle on traitait alors les aliénés; il cherche leur guérison dans une méthode qui tient compte des phénomènes moraux. En essayant d'arriver par l'autopsie à la découverte des causes morbides, il inaugure l'anatomie pathologique. Enfin il pressent l'utilité d'une statistique exacte, lorsqu'à l'occasion de la peste il dresse le recensement de la ville, rue par rue, indiquant pour chaque maison le nombre de ses habitants, leur nom et leur état, le chiffre des cas d'épidémie, celui des décès; travail entrepris sous l'empire de préoccupations médicales, et qui n'en reste pas moins un document historique précieux.

Cette originalité de vues s'accorde avec la fraîcheur d'esprit que le goût de la poésie entretint chez Félix Platter jusqu'aux derniers instants de sa vie. Il se plaisait, vieillard, à composer des pièces de vers, tantôt badines, tantôt inspirées par un vrai sentiment patriotique. Proche de sa fin, il écrivit son épitaphe, laquelle ne saurait que perdre à une traduction en

prose : « Sur cette terre ma vocation fut d'étudier les œuvres de Dieu et de m'appliquer, dès ma jeunesse, à les faire tourner à sa gloire comme au bien de mes semblables. Maintenant mon âme jouit de la félicité céleste : elle contemple les magnificences du Seigneur, attendant qu'il la ressuscite avec mon corps au jugement dernier. »

La musique le charma toujours. Habile de la main, il excella dans l'art du tourneur. Les plantes et les animaux occupèrent aussi ses loisirs. Il aimait les tourterelles et fut le premier à Bâle qui posséda des oiseaux des Canaries. Déjà en 1595 il s'appliquait à l'élève des vers à soie. Son magnifique jardin, les végétaux rares qu'il y cultivait faisaient l'admiration des visiteurs. Riche était sa collection d'objets d'art et d'histoire naturelle, qui malheureusement fut dispersée au dix-huitième siècle : entre autres curiosités, elle comprenait des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, une galerie de tableaux, des portraits d'hommes célèbres, une quantité de monnaies romaines, grecques et modernes, et surtout un musée des trois règnes qui jouissait d'une réputation européenne.

Les *Mémoires de l'historien de Thou* racontent : « Il visita Félix Platter, docteur en médecine, logé dans une grande et agréable maison, et qui le reçut fort civilement. Platter lui fit voir dans son écurie une espèce d'âne sauvage, de la grandeur des mulets de Toscane ou d'Auvergne, le corps court et de longues jambes, la corne du pied fendue comme celle d'une

biche, quoique plus grosse, le poil hérissé et d'une couleur jaunâtre et brune. Il lui montra encore un rat de montagne de la grandeur d'un chat, qu'ils appellent une marmotte : ce petit animal était enfermé dans une cassette, et, comme il avait passé l'hiver sans manger, il était tout engourdi. Platter avait aussi l'étui des fossiles de Conrad Gessner venu de Zurich, tel qu'il est décrit et dessiné dans un de ses livres. Cet étui renfermait bien des raretés différentes, entre autres quantité d'insectes particuliers, qui semblent autant de jeux de la nature. De Thou les examina à loisir, et avec une grande curiosité, aidé de d'Amerbach, qui s'y connaissait fort bien¹. »

L'année suivante (1580), ce fut le tour de Montaigne. Dans son *Voyage en Italie*, on lit à propos de Bâle : « Nous y vîmes de singulier la maison d'un médecin nommé *Felix Platerus*, la plus peinte et enrichie de mignardises à la française qu'il est possible de voir ; laquelle le dit médecin a bâtie fort

¹ La maison de Félix Platter était située *auf dem Graben* (actuellement le *Petersgraben*) et s'étendait depuis le *Faubourg Neuf* (*Hebelstrasse*) jusqu'au N° 1 des *Spahlen*. Les *Epigrammata* de Théodore de Bèze renferment une pièce de seize vers latins : « Sur la maison du célèbre Félix Platter, médecin de la ville de Bâle, maison très digne d'un tel maître. » — L'élan que de Thou vit chez Platter avait été envoyé de Berlin par l'alchimiste bâlois Thurneisen. Le pauvre quadrupède ne survécut pas longtemps à cette visite : les superstitieux le regardèrent de mauvais œil, comme venant d'un magicien, et une vieille femme lui donna, pour le faire périr, une pomme remplie d'aiguilles.

grande, ample et somptueuse. Entre autres choses, il dresse un livre des simples qui est déjà fort avancé ; et au lieu que les autres font peindre les herbes selon leurs couleurs, lui a trouvé l'art de les coller toutes naturelles si proprement sur le papier, que les moindres feuilles et fibres y apparoissent comme elles sont, et il feuillette son livre, sans que rien en échappe ; et montra des simples qui y étoient collés y avoit plus de vingt ans. Nous vîmes aussi et chez lui et en école publique des anatomies entières d'hommes morts, qui se tiennent.... Nous y vîmes (à Bâle) force gens de savoir, comme Grineus, et celui qui a fait le *Theatrum* (Théodore Zwinger), et le dit médecin (Platerus), et François Hottoman. Ces deux derniers vinrent souper avec messieurs, lendemain qu'ils furent arrivés. »

Le célèbre médecin mourut d'hydropisie, le 28 juillet 1614, après quinze jours de cruelles souffrances supportées avec résignation. Deux fois seulement, durant sa longue carrière, il avait senti les atteintes d'un mal sérieux, qu'il s'était attiré en remplissant les devoirs de sa profession. Sa femme l'avait précédé de onze mois dans la tombe. Cinquante-six ans avait duré leur union, au bonheur de laquelle une seule félicité manqua, la présence d'enfants au foyer conjugal. D'un commun accord, tous deux par de riches legs assurèrent aux pauvres les soins médicaux.

Félix Platter fut inhumé dans le cloître de la cathédrale. Sur sa pierre funéraire, maintenant placée à côté de celle de son père, l'építaphe suivante est gravée :

C. S.

ARCHIATRO BASIL. DIGNISSIMO,
VRBIS IMO ORBIS ÆSCVLAPIO,
ACAD. PROFESSORI CELEBERRIMO
ANNOS XLIII. CONTINVO,
QVI RECTOR MAGNIF. SEXTVM FVIT,
QVIQVE VNO IN CONIVGIO EXOPTATISS.
CVM MAGDAL. IECKELMAN MATRON. LECTISS.
ANTE ANNVN PIE DEFVNCTA,
MARITVS VIXIT ANNOS LVI.
DOCTOR VERO ANNOS LVII.

FELICI PLATERO THOMÆ F.

NATVRÆ, ARTISQVE OPERVM
INDAGATORI SOLERTISSIMO,
CONQVISITORI COPIOSISSIMO,
MEDICORVM SVÆ ÆTAT. PRINCIPI
NOMINE ET OMINE FELICI,
VIRO PROBO, PROBIS OMNIB. PROBATO,
IN EGENOS LIBERALI,
IN OMNES OFFICIOSO,
PHTHISI SEN. IN SED. BEAT.
SVBLATO :

AT SALVTARIBVS INVENTIS,
INGENIIQVE MONVMENTIS,
ÆTERNVM VICTVRO,
THOMAS PLATERVS D. PROF. ANAT. BOT.
FRATRI, POTIVS PATRI DESIDERATISS.
M. H. P.

VIXIT ANNOS LXXVII. M. IX.
OBIIT ANNO SAL. M. DC. XIV. IVL. XXIIX.

Parmi les nombreux manuscrits de Félix Platter déposés à la Bibliothèque publique de Bâle se trou-

vent plus de deux cents feuillets détachés qui forment une espèce de journal, bien qu'ils renferment beaucoup de faits étrangers à la personne de l'écrivain. Ces notes furent rédigées en 1612; M. D.-A. Fechter a recueilli celles qui présentent le plus d'intérêt et les a publiées, avec la *Vie de Thomas Platter*, en y intercalant mot pour mot quelques lettres de ce dernier. M. Fechter a eu l'obligeance de nous communiquer divers passages qui ne figurent pas dans son édition : nous le prions d'agréer l'expression de nos sentiments de reconnaissance. Notre devoir est aussi de mentionner, d'abord parce qu'elle nous a été utile, ensuite parce qu'elle épuise le sujet, la remarquable étude que M. Frédéric Miescher a consacrée à Félix Platter et à la Faculté de médecine illustrée par ses talents ¹.

Le portrait de Félix Platter que nous avons fait graver décore l'*aula* de l'Université de Bâle. Il a été peint en 1584 par Hans Bock, artiste bâlois.

Genève, 1866.

EDOUARD FICK,

docteur en droit et en philosophie.

¹ *Die medizinische Facultät in Basel und ihr Aufschwung unter F. Plater und C. Bauhin; mit dem Lebensbilde von Felix Plater.* Von Fr. Miescher. Basel 1860, in-4°. — Voir en outre : *Biographien zur Kulturgeschichte der Schweiz*, von Rud. Wolf; tome IV, Zurich 1862, p. 1-24. *Geschichte der Universität Basel, 1532-1632*, von Rud. Thommen; Basel 1889, p. 221 et s., ainsi que les sources auxquelles il renvoie.



ARMOIRES DE FÉLIX PLATTER

d'après une peinture sur verre appartenant au Musée de Bâle.

FÉLIX PLATTER

Naissance, famille.

L'an de Christ 1536, par l'éternelle providence, grâce et bonté du Tout-Puissant, je suis entré dans cette vie, en octobre. Le très docte seigneur Erasmus Roterodamus était mort au mois de juillet précédent. On ne m'a jamais dit le jour précis de ma naissance, mais ce devait être tout près de la Saint-Simon et Jude, puisque ma mère (elle me l'a souvent raconté) n'était pas encore relevée de couches quand on étala sur son lit les présents d'usage au temps de la foire¹, et que mon père fut félicité du cadeau que sa femme lui faisait en ma personne, car j'étais son premier fils. Une autre preuve est la lettre de congratulation que mon cousin Simon Steiner écrivit de Strasbourg en en-

¹ La foire de Bâle commençait à la Saint-Simon et Jude (28 octobre) et se terminait à la Saint-Martin (11 novembre).

voyant à l'accouchée ses compliments et un pfenning quatre batzen en hommage ; la date de cette missive est la fête des saints Simon et Jude.

Mon père, Thomas Platter, Valaisan, du dizain de Viège, issu d'une bonne et très nombreuse famille du pays, était bourgeois de Bâle et typographe. Il imprimait alors le livre de Calvin, les *Institutiones christianæ religionis*¹, et il était âgé d'environ trente-sept ans. Ma mère, Anna Dietchin, de Zurich, était née à Witkingen, d'une ancienne et honorable famille dont plusieurs membres ont été anoblis depuis lors.

Je suis venu au monde à Bâle, la très renommée, gaie et gracieuse ville, qui possède une université de la religion chrétienne réformée et jouit des libertés de la Confédération suisse. Je naquis au Grand-Bâle, quartier du Mont-Saint-Pierre, dans la maison de l'*Ours-Noir*, vis-à-vis de l'hôtel d'Andlow ; c'est là que mon père dirigeait une imprimerie avec son associé Balthasar Lazius soit Rauch.

Mon père était très attaché à M. Oswald Myconius, premier pasteur de la cathédrale, auquel il avait fait quitter Zurich. Dans cette dernière ville ma mère avait été la servante de maître Oswald, qui l'avait mariée à mon père. Or Myconius avait

¹ Platter commet une erreur de plusieurs mois, car l'impression de l'*Institution chrétienne* était achevée en mars 1536.

eu un fils nommé Félix, il engagea mon père à m'appeler de même ; ma mère en fut d'autant plus charmée qu'à Zurich ce prénom est fort répandu. J'eus pour premier parrain le très savant M. Simon Grynæus, lequel entendant que je m'appelais Félix, termina ses félicitations par ces paroles : « *Ni me fallit animus, hic puer felix erit,* » ce qui signifie : « Si mon jugement ne me trompe, cet enfant sera *felix*, c'est-à-dire heureux. » Plus tard Utenhovius a composé à ce propos les vers suivants :

Hoc tibi qui nomen Grynæus contulit, omen

Nominis haud minus et contulit ille tibi :

Namque pater nomen tibi cum daret, addidit ille :

Hic erit et felix nomine reque puer.

Tels furent les souhaits de mon parrain ; il donna un florin d'or qu'on me conserva longtemps. M. le docteur Phrygio me baptisa selon le rit de l'Eglise réformée bâloise, dans le temple paroissial du quartier Saint-Pierre.

Mon cousin Simon Steiner, de Grenchen comme mon père, *professor secundæ classis* à Strasbourg, et personnage très érudit, n'avait point d'enfant, quoi qu'il eût été marié deux fois ; aussi fut-il tout heureux de ma naissance. Il écrivit aussitôt à mon père, qu'il appelait son frère : « Je te félicite d'avoir un fils, et je me félicite d'en avoir un, que j'élèverai si son père vient à le négliger. Tu le sais, depuis de

longues années mon ardent désir est de voir se former un noyau de Valaisans instruits ; or, pour que l'œuvre arrive à bonne fin, il est de toute importance de la bien commencer ; donc je te promets mon aide. Dieu veuille nous conserver cet enfant. » Et plus loin : « Félix sera mon fils, non le tien ; ou plutôt le tien aussi, car entre amis tout doit être en commun. » Mon père s'était proposé de m'envoyer vers Lithonius dès que j'aurais eu huit ans ; malheureusement notre cousin mourut en 1543¹, au grand chagrin de mon père. Il me légua sa bibliothèque qui était considérable ; je la possède encore ; tous les volumes dont elle se compose sont marqués d'un trèfle.

¹ *Steiner*, dont le nom fut grécisé en celui de *Lithonius*, cousin germain de Thomas Platter, était très apprécié à Strasbourg ; d'abord *famulus* de Bucer, il y fut chargé en 1534 de l'enseignement du grec et devint un des principaux collaborateurs de Sturm dans le Gymnase réorganisé en 1538 ; pourvu en 1543 d'une prébende de chanoine de Saint-Thomas, il mourut le 20 juin 1545. Félix Platter a sans doute emprunté la date erronée de 1543 au chroniqueur Jean Stumpf, qui, dans sa description de la Suisse (1546), dit que Steiner « mourut en 1543, peu avant ou peu après » ; Simler reproduit en 1574, dans sa description du Valais, la même erreur, souvent répétée dès lors.

Souvenirs d'enfance.

Mes premiers souvenirs remontent à l'année 1539, époque à laquelle j'avais trois ans. J'ai gardé bonne mémoire de certains faits qui m'ont vivement frappé dans mon enfance, tant ils me paraissaient alors extraordinaires. Ce que je me rappelle de plus ancien, c'est d'avoir vu peindre la façade de notre maison, jadis la *Wisseburg*, et maintenant : *zum Gejegt* ; la chose eut lieu en 1539, comme le prouve le millésime toujours visible. Sur l'échafaudage, en dehors de la fenêtre, maître Mathis maniait ses pinceaux, peignant les chiens, les chasseurs et le cerf avec son bois, qui n'est pas encore effacé.

Je me souviens aussi de la peste qui sévit à cette époque. Lorsque ma sœur Marguerite fut atteinte de la contagion mon père m'emmena un samedi, avec ma sœur Ursule, coucher chez l'imprimeur Goerg et sa femme Ursule, et afin de m'y faire rester, il me donna des outils à sculpter le bois. Mais cette maison ne me plaisait pas. Nous fûmes logés dans la chambre haute. Le dimanche matin (tout le monde était à l'église), nous vîmes à notre réveil briller le soleil à travers les fentes et la pous-

sière s'agiter dans le rayon, ce qui nous fit grand' peur : nous nous mimas à pleurer, pensant avoir affaire à l'un de ces monstres qui, suivant la croyance enfantine, coupent les têtes avec leurs dents. Nos lamentations furent telles qu'elles obligèrent les voisins à courir à l'église quérir nos hôtes.

Pareillement je me rappelle d'avoir vu mon père tout équipé se rendre à la place d'armes, comme aussi partir avec d'autres pour la fête patronale de Liestal. Il portait une longue hallebarde et marchait dans les rangs à côté de Henric Petri, typographe.

Un individu fut décapité à Bâle et son corps demandé au Conseil par M. Jean Leuw, pasteur à Riehen, qui se donnait pour médecin¹. La requête fut accordée et le cadavre transporté à la cure de Riehen. Comme mon futur beau-père, maître Franz le barbier, avait aidé M. Vesalius dans la dissection que ce dernier avait faite au *Collegium*, Leuw le pria de venir l'assister, car il était incapable de se tirer d'affaire tout seul. Mon père, amateur de médecine, se rendit également à Riehen, ainsi que Gengenbach l'apothicaire et d'autres. Ils restèrent absents plus de huit jours. La neige était tombée

¹ Pasteur de Riehen dès 1541, mais s'occupant beaucoup plus de médecine, il fut mis en 1546 en demeure de choisir entre ces deux vocations ; il se décida pour la médecine. — C'est en 1542 que Vésale avait séjourné à Bâle.

en abondance et l'on parlait d'accidents causés par les loups ; aussi, ne voyant pas revenir mon père, je tremblais qu'il n'eût été déchiré par les bêtes féroces. A Riehen se passa l'aventure suivante, que mon père et mon beau-père ont maintes fois racontée. Le froid était extrême, une foule de mendiants venaient demander l'aumône à la cure ; on en laissait entrer un dans la grange où la dissection avait lieu, puis Gengenbach se hâta de refermer la porte et de tirer l'épée ; aussitôt le pauvre diable s'imaginait que, s'il ne donnait pas de l'argent, on allait lui faire le même parti qu'à celui dont les membres déchiquetés gisaient épars, et à cet aspect horrible il prenait peur, croyant sa dernière heure venue, tombait à genoux, demandait grâce, ouvrait sa bourse et offrait quelques batzen ; à la fin, on lui rendait la liberté et il se sauvait à toutes jambes en poussant de grands cris. On essaya de cette plaisanterie avec un mendiant welche, robuste gaillard qui ne se laissa point effrayer : car, s'étant saisi de l'épée de Gengenbach, il se mit sur la défensive et montra qu'il était prêt à leur tailler à tous plus de besogne qu'ils n'en désiraient ; on le relâcha bien vite, il partit en grommelant et jurant. Cette affaire valut au Conseil un avis de Schaffhouse portant que, d'après des rapports dignes de foi, un meurtre avait été commis dans un vil-

lage voisin de Bâle et qu'il fallait procéder à une enquête rigoureuse. Mon beau-père fit du cadavre un squelette qui resta longtemps à Riehen dans la grange de la cure, où moi-même je l'ai vu.

Nous autres enfants, tout jeunes encore, étions obligés de plier le papier, si bien que les doigts nous en saignaient ; ma mère empilait les feuilles, comme c'est l'habitude dans les imprimeries, et confectionnait les tampons de cuir, dont nous nous servions en guise de balles pour jouer, lorsqu'ils étaient vieux.

Avant le sermon mon père nous lisait au logis les Saintes Ecritures, ajoutant à cette lecture des exhortations qui remuaient profondément nos jeunes âmes, et je me demandais : « Comment se peut-il qu'il y ait des impies ? N'ont-ils donc aucune crainte de l'enfer ? » L'endurcissement de Pharaon surtout m'était un sujet de longues réflexions. Or en ce temps les chrétiens étaient persécutés pour la religion dans les Pays-Bas ; on apprit entre autres que deux jeunes filles avaient péri sur le bûcher ; l'émotion que me causa cette nouvelle m'a souvent fait penser que j'étais bien plus pieux alors, qu'après mon entrée dans le tourbillon du monde.

Mon père désirait ardemment me voir avancer à l'école ; il ne tarda pas à me faire entrer dans la

IV^e classe¹, afin de me tenir mieux sous sa main. Ma place était tout proche de sa *cathedra*. Un jour il me demanda ce qu'était en grec l'*A purum* ; je ne sus pas répondre : aussitôt, sans bouger de sa chaire, il fit jouer sur ma personne une gaule toute neuve ; il croyait frapper le dos, mais comme j'avais le nez en l'air pour le regarder, les coups portèrent en pleine figure. Je fus tout balaféré, peu s'en fallut même que mes yeux ne fussent sérieusement atteints. Mon visage s'enfla, je saignais à plusieurs places ; on n'osa me laisser aller seul dans la rue et l'on attendit jusqu'au déjeuner pour m'emmener chez nous, la tête bien enveloppée. Grande fut la frayeur de ma mère, qui fit une bonne algarade à son mari ; lui-même regrettait sa vivacité ; il fut aussi grondé par le docteur Paulus Hœchstetter et par mon futur beau-père, qui m'appliqua des onguents. Depuis cette aventure mon père usa d'une grande douceur envers moi et ne me toucha plus de son bâton. Auparavant il était très sévère à mon égard, voire assez dur, parce qu'il voulait me rendre vite savant ; il ne se gênait pas pour me fustiger, pour m'abimer même de coups de pieds, et cela sans motifs valables. J'eus deux fois de suite le malheur de

¹ La classe supérieure, que Thomas tenait lui-même.

casser un canif : tout le temps que mon père ignora l'accident, six mois presque, je n'eus pas une minute de gaieté.

Mon père avait composé une comédie allemande, *L'hôtelier de la Branche-Sèche*, dans laquelle je devais remplir le personnage de l'hôtelier ; mais lorsqu'il voulut la faire jouer, la peste éclata et la représentation fut différée ; puis je partis pour la France et Gilbert me remplaça¹.

Avec l'aide de nous autres écoliers, Humelius donna l'*Aulularia Plauti* dans la salle de la *Mücke*. Je fis Lycondes ; j'avais un beau manteau appartenant au fils de Schærlin ; Martinus Huberus figurait mon valet Strobilus.

Entre jeunes garçons c'était plaisir que de s'essayer aux jeux scéniques. Un jour, dans la cour de mon père, nous imaginâmes de représenter le *Saulus*, dont nous savions par cœur quelques phrases, les bourgeois l'ayant joué². Roll fit Saul et moi le Père éternel. Juché sur l'échelle du poulailler,

¹ Dans une lettre du 14 novembre 1553, Thomas raconte à son fils le succès de cette représentation, dont on ne possède plus le texte. Gilbert Catalan, de Montpellier, était pensionnaire de Thomas en échange de Félix.

² La *Conversion de Paul*, drame allemand du pasteur de l'hôpital, Valentin Boltz, de Ruffach en Alsace, avait été jouée en 1546 ; elle a été imprimée.

j'étais armé d'un rondin en guise de tonnerre : à l'instant où Roll passa devant moi, chevauchant vers Damas monté sur une bûche, je lançai la foudre ; elle l'attrapa droit sur l'œil, le sang jaillit. Roll se mit à pleurer, disant qu'il était pauvre, abandonné des siens (ce pourquoi nous le tourmentions), mais que son malheur finirait par être notre partage. Ses plaintes m'allèrent au cœur, et maintes fois à l'étranger elles me sont revenues à la mémoire, lorsque j'essuyais quelque mésaventure.

Certain jour que M. Froben traitait des hôtes nous devions réciter chez lui, déguisés en bergers, quelques églogues de Virgile. Roll avait revêtu les guenilles de notre voisin Christeli et tenait une cornemuse. Lorsqu'on voulut m'accoutrer de la même façon, j'eus honte et prétextai une indisposition ; je restai donc au logis. J'étais jeune et ne possédais pas l'assurance de mon camarade.

Dans la ruelle des Tanneurs à Bâle demeurait un fabricant de savon. Il était d'un âge très avancé, sa femme pareillement. Le savon qu'il fabriquait, sa ménagère le vendait dans une échoppe proche de l'abbaye du Safran. Passant un jour par là, mon père remarqua cette vieille, qui était coiffée d'un chapeau souabe garni de fourrure ; il demanda d'où elle était :

— De Munich, répondit-elle.

Là-dessus mon père de lui raconter que jadis, du temps qu'il était misérable, il logeait à Munich chez un fabricant de savon dont il recevait, ainsi que de sa femme, toutes sortes de bienfaits¹ ; que ce digne homme était maître ès arts libéraux ; qu'il habitait une belle maison ; que derrière le poêle était peint un paysan endormi, avec ces mots au-dessus : *Oh! oh! oui, que j'ai bien dormi!* Ce qu'entendant, la marchande demande à mon père son nom et s'il se souvient d'autres détails encore.

— Je m'appelle Thomas, répond mon père.

A peine a-t-il achevé que la vieille lui saute au cou, pleurant et s'écriant :

— O mon Tomli ! nous sommes ceux dont tu parles : chassés de Bavière pour cause de religion, tombés dans la misère, depuis plusieurs années nous cherchons à gagner ici notre chétive existence.

Mon père, émerveillé de cette rencontre inopinée, pria la marchande de le conduire sur-le-champ chez elle ; il vit le mari et promit toute son aide. Il tint parole et prit soin des deux vieillards jusqu'à leur décès, lequel arriva quelques années plus tard. Le mari mourut le premier, sa femme ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Mon père leur

¹ Voir ci-dessus p. 65.

fit tout le bien imaginable, les invitant, leur envoyant des vivres, leur prêtant aussi de l'argent. Il ne les appelait jamais que : « mon père » et « ma mère. » Ainsi varie la fortune instable.

Projets et résolutions.

Ma mère était âgée déjà : je ne me souviens pas de l'avoir vue jeune, et j'ai été son dernier enfant. Elle était sujette à beaucoup de maladies ; en particulier elle souffrait d'un point. Or elle fut atteinte d'une dartre, nous la crûmes perdue (heureusement elle se rétablit par la grâce de Dieu) ; ma sœur et moi nous nous lamentions, redoutant une marâtre qui nous maltraiterait, à ce que disait ma mère. Un jour que nous étions devant son lit, elle me tint un sérieux discours :

— Mon fils, si je meurs, je crains qu'on ne veuille pas sur toi et qu'à l'exemple de nos étudiants, tu n'épouses avant l'âge de raison quelque gourgandine qui sera mauvaise ménagère. Ce serait ta perte : toute ta vie tu resterais un homme de peu et méprisé, quelque chose comme un sous-maitre de ton père ou bien un méchant prêtre de village.

Quoique je fusse bien jeune encore, ces paroles m'allèrent au cœur et s'y gravèrent profondément. Du reste, j'étais ambitieux de ma nature, et le spectacle du luxe ne manquait jamais de m'inspirer des idées de grandeur. En conséquence je me dis : « Coûte que coûte tu te comporteras de manière à faire ton chemin et à conclure un mariage honorable, lorsque l'heure en sera venue. »

Or mon père avait étudié la médecine ; il vendait de beaux livres grecs et latins traitant de cette science ; au commencement de son mariage il était entré avec ma mère au service du D^r Epiphanius à Porrentruy, afin d'apprendre l'art de guérir, mais la pauvreté l'avait empêché de parvenir au doctorat. Donc je résolus d'embrasser cette carrière et de diriger vers elle mes études. Ce qui m'affermait dans ce dessein, ce fut de voir le D^r Sebastianus Sinkeler, le D^r Eucharius Holtzach aller et venir en habits de camelot bordés d'un large velours, et jouir d'une considération universelle ; le D^r Albanus se rendre fréquemment à cheval chez le comte Georges de Montbéliard ; le D^r Jean Huber prendre l'habitude de ne sortir de ville que monté sur une haquenée et précédé d'un valet à cheval. De son côté mon père fut très satisfait de ma résolution. J'aimais les ouvrages de botanique et j'étais curieux d'apprendre à connaître les plantes ; je me fis

un répertoire où je consignai les recettes que je trouvai mentionnées dans les livres ou qu'on m'indiquait de vive-voix. Je me souviens d'avoir entendu mon père dire un jour au D^r Paulus Hœchstetter, qui demeurait chez nous :

— Le gars sera médecin, et si Dieu lui donne cette vocation, c'est peut-être parce que j'ai désiré en vain que ce fût la mienne.

Toutes ces circonstances m'encouragèrent d'abord ; ensuite j'éprouvai quelque anxiété en songeant aux tristes spectacles que le médecin a sous les yeux. C'est à quoi mon père ne manqua pas de me rendre attentif : ma mère fut malade, elle eut des vomissements ; comme je lui soutenais la tête avec un peu de dégoût, mon père me dit :

— Si tu veux être médecin, tu ne dois te laisser rebuter ni par une chose, ni par une autre.

C'était un signe de ma vocation que, dès ma plus tendre enfance, je prisse plaisir à regarder les bouchers ouvrir les bœufs, et cela parce que j'avais ainsi l'occasion d'examiner le cœur et l'intérieur du corps. Et je pensais, en considérant la bête encore vivante : « Quelles curiosités tu portes en toi ! Qu'est-ce que le boucher va trouver ? » Je me réjouissais toujours quand on tuait chez nous le cochon ; je demandais avec instance congé, afin de voir comment on s'y prenait pour dépecer. Il me

souvent (c'est un de mes plus anciens souvenirs) d'avoir découpé des feuilles de bardane comme si j'eusse eu affaire à un animal, de les avoir suspendues et d'avoir cherché où étaient les veines. Un jour, en l'absence de mon précepteur Scalerus, je m'emparai d'un oiseau et me mis à l'examiner, pour savoir s'il avait aussi des veines ; j'en découvris une grosse à la cuisse ; alors, essayant de pratiquer une saignée, je piquai la pauvre bête avec un canif. A ma grande surprise elle creva, ce qui me chagrina longtemps.

Le discours de ma mère que j'ai rapporté plus haut eut cet effet, qu'à la vue d'une belle noce (telle que celle de J.-Philippe d'Offenbourg et de la fille de noble Hildebrand de Schauenbourg, ou celle de Rischacher et de dame Barbara, la fille du bourgmestre Meier) je me lamentais en pensant que je n'atteindrais jamais à de pareilles splendeurs. Encore enfant, je me préoccupais avec une singulière naïveté des jeunes filles d'une certaine condition, surtout de celles qui étaient un peu ménagères, puisque ma mère les tenait en si haute estime.

Or, en l'an 50, un soir à souper, mon père, qui ce jour-là s'était arrêté avec son pensionnaire Etienne am Biel dans la boutique du barbier maître Franz Jeckelmann, fit un grand éloge de Margue-

rite, la fille du susdit maître Franz : comme quoi, malgré sa jeunesse, elle gouvernait fort bien le ménage de son père, qui était veuf; et il ajouta qu'avec le temps un honnête garçon trouverait son compte en l'épousant. De ces propos, et d'autres tout aussi flatteurs, je fis immédiatement mon profit; dès lors je pensai à Marguerite, plus même peut-être qu'il n'était convenable à mon âge. Toutefois mes plans inspirés de Dieu, quoique intempestifs, restèrent mon secret; je ne m'en ouvris qu'à mon confident, Martin Huber, fils de Jean, qui demeurait chez nous. Quant à la jeune fille, ni mes paroles ni mes actions ne lui laissèrent soupçonner la nature de mes sentiments; mais, dès que je lui parlais, il me semblait qu'elle allait deviner mes espérances; aussi, me sentant embarrassé devant elle, j'espaçai toujours plus mes visites, sans compter que je craignais de me faire couper les oreilles. De tout cela le résultat fut que je devins plus sérieux, plus sédentaire, plus soigné dans ma toilette; je me mis à travailler bravement pour vite aborder l'étude de la médecine.

Mais en 1551 la peste fondit sur Bâle. Déjà l'année précédente elle avait fait quelques apparitions. Donc, en mars 51, Nicolas Stetten, un pensionnaire de mon père, tomba malade; certain dimanche, au moment du diner, il se trouvait sur un fauteuil

dans la chambre du poêle ; son état semblait satisfaisant, nous ignorions qu'il eût la peste. L'après-midi mon père nous expédia tous à Gundeldingen, y faire des sifflets avec du saule. Nicolas, resté seul, rendit l'âme dans son lit. Ma sœur Ursule, qui lui apportait à manger, le trouva mort ; sa frayeur fut extrême, elle n'oublia jamais ce triste spectacle, qui fut une des causes de sa maladie. Nous nous disposions à rentrer en ville, à quatre heures, pour aller au prêche, quand mon père nous manda de rester à Gundeldingen ; nous ne revinmes donc au logis qu'à l'heure du souper. Les voisins nous apprirent la mort de Nicolas ; on l'avait déjà enterré à Sainte-Elisabeth. Mon père était très triste. Le lendemain il m'envoya à Rœtelen avec deux de ses *convictores*, Albert Gæbwiler, fils du D^r Pierre Gæbwiler, greffier de Rœtelen, et Pierre Horanf, fils de la sœur de la femme du susdit Gæbwiler¹.

Mon père lui-même alla demeurer à Gundeldingen avec ses autres commensaux. Ma sœur Ursule n'en continua pas moins à venir en ville et à y tenir en ordre notre ménage. Le jour de Pentecôte elle se trouva mal à l'église ; elle put encore retourner à Gundeldingen et se mit aussitôt au lit.

¹ On possède encore sept lettres écrites par Thomas Platter à Félix pendant ce séjour à Rœtelen en 1551 ; elles ont été publiées par M. Achille Burckhardt.

Elle avait un bubon à la jambe, ses forces l'abandonnèrent promptement. Saignées, remèdes, tout fut inutile ; son heure était venue. Pendant les quatre jours que dura la maladie elle tint des discours chrétiens, car c'était une fille pieuse, élevée dans la crainte de Dieu. Le vendredi elle prit congé de nos parents, les embrassa, les chargea de me faire ses amitiés. (J'étais à Roetelen.)

— Que Dieu vous protège, mon bon père, ma bonne mère, et dites adieu pour moi à mon petit frère chéri !

Puis elle mourut en paix ; elle avait dix-sept ans. Le lendemain matin nos voisins et beaucoup d'autres personnes arrivèrent de la ville pour accompagner le corps. Ma sœur fut enterrée à Sainte-Elisabeth. Mon père, accablé de douleur, coucha quelques nuits chez Myconius ; avant de rentrer au logis il voulut qu'on fit disparaître les vêtements et les autres objets qui avaient appartenu à sa fille.

Pendant ce temps j'étais à Roetelen chez le greffier Pierre Gæbwiler ; sa femme se montra très bonne à mon égard. Je croyais être bientôt rappelé à Bâle ; il n'en fut rien. On me cacha la mort de ma sœur ; néanmoins, d'après le ton triste d'une lettre de mon père, qui terminait par une pressante exhortation de veiller sur moi et de me garder du

péché, je pressentis un malheur. A la fin, je rencontrai derrière le château une Bâloise qui se mit à s'apitoyer sur mon sort ; mais, remarquant mon angoisse, elle usa de réticences et m'avoua seulement que ma sœur avait été malade. L'inquiétude me saisit et je rapportai cette conversation à la femme de mon hôte. Alors elle m'annonça, suivant ses instructions, que ma sœur était morte en chrétienne. Cette nouvelle me navra. Nous avions été élevés ensemble ; le proviseur de mon père, Jean de Schalen, de Sion, nous avait à tous deux donné des leçons de latin et de luth. Vive était notre affection mutuelle ; nous avions mis en commun bien des amertumes, car notre mère ne nous avait pas celé que, par l'achat de Gundeldingen, notre père s'était tellement plongé dans les dettes qu'il ne nous laisserait rien, absolument rien. Ainsi la faisait parler sa sollicitude pour nous ; de là, par moments, une mésintelligence entre nos parents qui nous attristait fort. Ma chère sœur était tout récemment revenue de Strasbourg, où elle avait été voir notre cousine, et déjà les prétendants à sa main commençaient à se présenter. A ces souvenirs ma douleur redoubla. Informé de mon état, mon père m'écrivit une lettre de consolation ; mais il s'oublia lui-même en racontant la résignation de ma sœur, sa fin chrétienne, les adieux touchants

qu'elle m'avait adressés ; aussi me sembla-t-il que mon cœur allait se briser ; et à l'heure qu'il est, je ne puis encore lire cette épître sans répandre des larmes.

Plus tard mon père me manda qu'il fallait me vouer à la médecine : il viendrait sous peu me quérir ; je subirais la déposition, mènerais mes études bon train, et pourrais au bout de quelques années me marier ; alors la femme que j'amènerais sous notre toit adoucirait l'affliction de mon père, en remplaçant la fille qu'il venait de perdre. Cette perspective me remplit de courage ; elle donna une force nouvelle aux idées que je nourrissais à l'égard de la personne dont mon père vantait la vertu et les talents ; c'était à elle, je n'en doutais pas, qu'il faisait allusion en parlant d'une seconde fille.

Tout cela m'inspirait de sérieuses réflexions et me préoccupait même trop. Quoique je fusse encore bien jeune, comme Paulus Pellonius, de Schmalkaden, m'avait initié à la poésie latine et que pour ma propre satisfaction je faisais des vers pas trop mal tournés, je composai sur l'amour et ses effets quelques rimes que je dédiai à la susdite jeune fille. De peur qu'elles ne tombassent en mains étrangères, je les cachai dans la doublure de mon pourpoint. Je les y oubliai, et le tailleur qui raccommoda mon vêtement les trouva. Sans me pré-

venir, il les montra à son beau-fils Michel, celui-ci à d'autres et voilà mes plus secrètes pensées divulguées. Alors, suivant l'usage, on ne m'épargna pas les plaisanteries. Une fois connu de quelque-uns de mes anciens camarades d'école, le fait parvint aux oreilles de mon père, qui ne fit jamais semblant de rien savoir, mais ne parut point fâché : mes sentiments cadraient avec ses projets ; on eût dit qu'en arrêtant ce mariage il avait pressenti mes désirs. En un mot, l'Eternel y mettait la main.

Dans le plus grand secret mon père entama des négociations auprès de M. Franz Jeckelmann, se conformant à la coutume des Valaisans, qui fiancent des enfants au berceau. La réponse fut que nous étions tous deux trop jeunes et qu'il était impossible de savoir comment Dieu disposerait de nous. Du reste, maître Jeckelmann se montra gracieux ; il demanda simplement de remettre à plus tard toute décision, déclarant que son intention n'était pas de marier ni de promettre sa fille avant plusieurs années. Quoique ces pourparlers fussent secrets et que mon père n'en eût informé ni sa femme ni moi-même, cependant les fréquentes entrevues des deux chefs de famille, comme les cadeaux réciproques de vin et de mets, permirent à ma mère, à mes camarades et à moi de supposer une entente mutuelle, dont le résultat devait être une alliance.

Aussi mes amis ne se firent nullement faute de me taquiner à ce sujet dans les lettres qu'ils m'adressèrent à Roetelen.

Au mois d'août, la mortalité diminuant, mon père envoya Roll me chercher. En une matinée nous arrivâmes à Bâle. Ma mère pleura beaucoup, et je trouvai la maison singulièrement morne. Le dimanche auparavant la femme du forgeron de l'hôpital était morte de la peste; l'épidémie n'avait donc pas tout à fait cessé. Je retournai à l'école et me préparai à la déposition, afin de vite commencer la médecine, suivant mon désir et la volonté de mon père. Le 29 septembre, jour de la Saint-Michel, j'accomplis la cérémonie de la déposition, en même temps que Jacques Grynæus, Samuel Grynæus, Frédéric de Pfirdt et d'autres. Je ne suivis que le cours de dialectique dans le *Pædagogium* et *in secundâ classe* l'explication de *Cælius orator*. A la maison mon père me faisait lire les auteurs grecs et le *Compendium Fuchsii*. Durant l'année 1552 je poursuivis sérieusement mes études, je rédigeai en tables le *Compendium Fuchsii* et assistai aux leçons du D^r Joh. Huberus, qui était *professor medicus*. Il recevait un traitement annuel de cent couronnes et commentait le livre d'Hippocrate *De naturâ humanâ*. J'entendis encore d'autres professeurs : ainsi se passèrent le printemps et l'été. A côté de cela

j'avais beaucoup de soucis : mon père était chargé de dettes et d'intérêts à payer, d'où naissaient entre ma mère et lui de fréquentes altercations, qui m'étaient fort pénibles.

Voyage à Montpellier.

Dès mon enfance je n'avais nulle autre ambition que d'être reçu docteur en médecine. Mon père approuvait mon dessein, car lui-même avait étudié la science de guérir. Il m'entretenait du rang honorables qu'occupaient les *doctores medicinæ*, il me les montrait quand ils passaient dans la rue en chevauchant. Aussi, considérant que j'avais atteint l'âge de quinze ans, que j'étais son unique enfant et que, plus vite j'aurais obtenu mon grade plus vite je reviendrais à la maison, mon père résolut de m'envoyer à Montpellier où florissait l'enseignement de la médecine. Il s'y était pris plusieurs années d'avance pour arranger un échange : il désirait que je remplaçasse Frédéric Rihener qui séjournait à Montpellier depuis trois ans déjà et faisait échange avec les fils de Laurentius Catalanus.

En ce moment avait lieu la foire de Francfort,

que les marchands de Lyon ont coutume de fréquenter ; mon père décida qu'à leur retour ils m'emmèneraient avec eux. Thomas Schœpfius, maître d'école de Saint-Pierre, voulait également se rendre à Lyon. Or ma jeunesse exigeait que quelqu'un veillât sur moi. Nous commençâmes les préparatifs du départ ; pour six couronnes mon père m'acheta un petit cheval. La peste sévissait toujours cruellement. Nous attendîmes avec impatience le retour des Lyonnais et surtout d'un certain Beringer ; mais ce dernier passa par Bâle à notre insu : plus moyen de compter sur les marchands. Pourtant il en arriva un, Robertus, de Paris, qui s'acheminait sur Genève : c'était un homme de manières distinguées. Nous nous associâmes à lui, avec l'intention de séjourner à Genève afin d'y trouver une nouvelle occasion.

Le dimanche 9 octobre (1552), mon père m'enveloppa dans de la toile cirée deux chemises et quelques mouchoirs ; il me remit pour le voyage quatre couronnes d'or, qu'il eut la précaution de coudre dans mon pourpoint, et trois couronnes en monnaie. Cet argent, me dit-il, était emprunté, comme celui qui avait servi à payer mon cheval. Mon père me fit aussi cadeau d'un écu valaisan frappé sous le cardinal Matthieu Schinner ; plusieurs années après je rapportai cette pièce à la maison. Ma mère

me donna une couronne. D'un ton très sérieux mon père m'avertit de ne point faire fond sur ma position de fils unique, parce qu'il avait des dettes nombreuses, quoique son bien en couvrit le montant. Il exprima l'espoir que j'étudierais avec zèle, me rendrais maître de mon art et agirais auprès de Catalan pour être reçu en échange. Du reste, il m'assura qu'il ne m'abandonnerait jamais.

A notre dernier souper il convia maître Franz, ce qui fut loin de me déplaire. J'en conclus que tout était réglé pour mon mariage. On nous servit, outre un lapin rôti, un pigeon que j'avais pris plaisir à élever et que ma mère tua sans m'en prévenir. Elle aimait son franc parler, ma mère : lorsqu'elle vit Daniel Jeckelmann faire mine d'allumer la lanterne pour reconduire son père, elle me dit :

— Félix, assieds-toi à côté de Daniel, vous pourriez bien un jour être beaux-frères.

J'obéis, mais sans paraître avoir entendu. Le repas n'était point fini quand on vint chercher en toute hâte maître Franz pour aller saigner Batt Meier, qui ressentait les premières atteintes de la peste. En conséquence, neuf heures avaient à peine sonné que M. Jeckelmann me fit ses adieux, me souhaita beaucoup de bonheur et se retira.

Le lendemain, 10 octobre, Thomas Schœpfius et notre compagnon Robertus se présentèrent à che-

val, passé neuf heures, de sorte qu'il était déjà tard quand nous fûmes prêts à partir. Je pris congé de ma mère, qui pleurait : elle s'imaginait ne plus jamais me revoir, vu le long séjour que je devais faire à l'étranger. En outre, elle appréhendait que Bâle ne fût saccagé de fond en comble parce que l'empereur Charles-Quint campait devant Metz.

Nous nous mîmes en route. Mon père, qui voulait nous faire la conduite, était allé nous attendre à Liestal. Là, comme je descendais l'escalier, les éperons, dont je n'avais pas l'habitude, m'embarassèrent et je faillis rouler du haut en bas de la rampe. Nous dinâmes à l'auberge de la *Clef*. L'hôte, père de Jacob Martin qui étudiait à Bâle, me fit cadeau de l'écot. La journée était avancée quand nous quittâmes la table. Mon père nous accompagna jusqu'à la porte de Cappel ; alors il me tendit la main, voulut prendre congé et dire : « *Felix, vale !* » Mais il ne put prononcer *vale* ; il dit : « *Va...* » et partit tout triste. Je me sentis ému jusqu'au fond du cœur et je continuai navré un voyage dont la perspective m'avait tant de fois réjoui.

Le 13 d'octobre le ciel se mit à la pluie. A ce moment Thomas s'écarta, et nous dûmes l'attendre longtemps. Survint la nuit accompagnée d'un brouillard épais. Nous nous égarâmes dans un bois du Jorat, où pour l'heure il n'était pas sûr de voya-

ger. Nous ne souhaitions qu'une grange, un abri quelconque afin de nous garantir de la pluie. Après avoir bien erré, nous parvinmes enfin à un petit village, mais on refusa de nous y héberger. Alors nous louâmes un gars qui nous montra le chemin à travers la forêt, et nous atteignimes au milieu de la nuit un endroit nommé Mézières¹. Il y avait là une méchante auberge; loin à la ronde les maisons étaient rares. Nous fûmes reçus par une hôtesse; le logis n'avait qu'une pièce avec fenêtres, au rez-de-chaussée. Autour d'une longue table étaient assis des mendiants et des paysans savoyards. Devant eux, des châtaignes rôties, du pain noir et de la piquette.

Fuir de ce lieu, nous l'eussions désiré, mais nous étions si trempés, il faisait si noir que le seul parti à prendre était de rester, quoique l'hôtesse déclarât qu'elle n'avait ni lit ni écurie. Tant bien que mal nous remisâmes nos chevaux dans une étable étroite et basse; ils demeurèrent toute la nuit sellés et bridés. Quant à nous, il fallut nous asseoir à côté de ces personnages à mine suspecte et nous contenter du même ordinaire. Nous eûmes bientôt vu

¹ A trois lieues au nord-est de Lausanne. Sur les brigands qui infestaient le Jorat jusqu'au siècle dernier, voir : Charles Pasche, *La contrée d'Oron*. Lausanne 1895, pages 525 et suivantes.

à quelles gens nous avons affaire, car ils examinaient nos armes et nous rudoyaient, malgré notre soin à ne pas leur en fournir l'occasion. Ils buvaient à force et ce fut en chancelant qu'ils allèrent se coucher hors de la salle devant le feu, qui flambait encore. Ils ne tardèrent pas à s'endormir, de sorte que nous l'échappâmes belle, car ils avaient médité de nous faire un mauvais parti, comme nous l'apprit le lendemain matin notre guide, qui passa la nuit avec eux sur la paille.

Grande était notre inquiétude. Après avoir fermé les volets, nous poussâmes devant la porte un mauvais lit qui se trouvait dans la chambre ; puis, ayant posé sur la table nos rapières nues, nous restâmes à veiller ainsi jusqu'au jour. J'étais jeune et point encore accoutumé aux aventures de voyage ; j'éprouvais donc de la crainte et de la mauvaise humeur. Au bout de je ne sais combien d'heures, voyant ces gens en train de cuver leur vin (nous les entendions ronfler), Robertus et Thomas décidèrent qu'il nous fallait sortir à tout hasard, prendre sans bruit nos montures et déguerpir, n'importe dans quelle direction. Nous avons payé notre souper. En conséquence nous écartons doucement le lit de devant la porte, et nous voilà dehors. Tous dormaient. Nous courons à l'étable et enfourchons nos chevaux. A ce moment arrive notre guide ; il informe Robert (le

seul de nous trois qui comprit le français) que les coquins ont comploté d'aller de bonne heure nous attendre au milieu de la forêt et de nous y attaquer. Dieu mit à néant ce mauvais dessein en les plongeant dans un profond sommeil, et il était encore de grand matin; il s'en manquait bien de trois heures que l'aube parût.

Nous promimes un bon pourboire au gars s'il nous faisait rejoindre la route de Lausanne par des sentiers de traverse; nous pouvions craindre en effet que ces détrouseurs ne s'embusquassent sur le chemin ordinaire. Enfin, après bien des tours et des détours, au moment où commençait le crépuscule, nous débouchâmes sur la grande route de Lausanne. Nous rendîmes grâce à Dieu. Vers midi nous entrâmes à Lausanne, mouillés jusqu'aux os, exténués de fatigue; nos chevaux, qui n'avaient rien mangé depuis vingt-quatre heures, n'étaient pas en meilleur état. Quand nous racontâmes à Lausanne le danger que nous avions couru, en précisant les localités, on nous répondit qu'aucun de nous n'eût-il échappé, il n'y aurait rien eu là d'étonnant: une bande commettait alors dans le Jorat des assassinats multipliés; son chef s'appelait « le grand Pierre. » Peu de temps après il fut roué à Berne, et, entre autres aveux, il déclara que tout récemment, à Mézières, il avait formé le projet

d'occire des étudiants. C'est ce que Thomas apprit à Berne à son retour de Montpellier, où il me l'écrivit.

Le 15 octobre nous nous acheminâmes sur Genève, le long du lac, par les petites villes de Coppet et Nyon. Après diner nous visitâmes Genève, et, comme on remarquait avec surprise mes cheveux que, selon la coutume du temps, je portais longs depuis mon enfance, j'allai aux étuves me les faire couper pour la première fois. Ce fut, je suppose, cette opération qui me valut un catarrhe, malaise dont jusqu'alors je n'avais jamais souffert. Je me rendis chez M. Calvin, à qui je remis la lettre par laquelle mon père lui recommandait Schœpfius et moi. Dès qu'il en eut pris connaissance, Calvin me dit :

— *Mi Felix*, tout s'arrange pour le mieux : j'ai justement un excellent compagnon de voyage à vous donner, un aide-chirurgien, Michael Edoardus, de Montpellier même. Il doit se mettre en route demain ou après-demain ; c'est le guide qu'il vous faut.

La nouvelle nous fut d'autant plus agréable que Robertus restait à Genève. Donc nous attendîmes le moment de partir jusqu'au dimanche 16 octobre. Le matin de ce jour j'entendis Calvin prêcher devant une très nombreuse assistance, mais je n'y compris rien.

Nous entrâmes à Montpellier avant la nuit (30 octobre). C'était un dimanche. Tout en chevauchant, je priai Dieu de m'accorder sa grâce et de me permettre, mes études finies, de regagner en bonne santé mon pays et la maison paternelle.

Nous croisâmes dans la rue un imposant cortège de bourgeois, soit nobles, soit roturiers. Affublés de chemises blanches, ils marchaient accompagnés de ménétriers et de porte-bannière ; ils tenaient à la main des jattes d'argent remplies de sucreries, de dragées, et ils frappaient dedans avec une cuiller du même métal ; celle-ci leur servait à offrir les friandises à toutes les jolies filles qu'ils trouvaient sur leur passage. Cette vue me ragaillardit quelque peu. Après m'avoir indiqué la maison de M. Laurent Catalan, apothicaire, qui était située au coin de la place, maître Michel me quitta pour gagner son domicile.

M. Laurent et sa femme regardaient le divertissement devant leur officine, fermée puisque c'était dimanche. Laurent fut surpris de me voir arrêter court mon cheval, et encore plus de me voir mettre pied à terre. L'interpellant en latin, je lui présentai la lettre de mon père, qui contenait toutes les explications nécessaires, et celle du Dr Wolfius, ancien précepteur des fils de Catalan. Ce dernier poussa un soupir, ordonna de conduire mon che-

val à l'écurie de son beau-père, qui était un Maran ; et aussitôt arriva Jean Odratzheim, Strasbourgeois, qui servait dans la pharmacie ; il me souhaita la bienvenue et me fit monter.

Mon voyage avait duré vingt jours. Ma dépense s'élevait à dix livres, douze schellings, dix deniers, y compris l'entretien du cheval, les pourboires, les droits de passage sur les rivières.

Séjour à Montpellier.

Je me mis incontinent à suivre les *lectiones*. Comme l'usage veut que chaque *studiosus* se choisisse un père auprès duquel il puisse trouver conseil, je m'attachai au D^r Saporta¹. Je me vouai sérieusement à l'étude de la médecine ; j'entendais deux ou trois cours le matin et autant l'après-

¹ Antoine Saporta, de Montpellier, que Rabelais mentionne comme son camarade d'études, était petit-fils et fils de professeurs de médecine, comme le devint aussi son fils. Ce fut lui qui contribua le plus à cette époque, avec Rondelet, à la renommée de la Faculté de Montpellier, où il fut reçu docteur en 1531, professeur en 1540, doyen en 1551, chancelier en 1566 ; il mourut en 1573.

midi. Les lettres et les exhortations pressantes de mon père ¹ me stimulaient vivement ; je travaillais avec zèle, ce qui plaisait fort à mon vieil hôte Catalan. Toujours il me parlait latin à sa façon, c'est-à-dire mal, et quand je lui répondais d'une manière un peu plus correcte, il en était tout émerveillé.

Après souper, nous nous chauffions devant l'âtre ; Catalan me remettait une antique Bible latine, où manquait le Nouveau Testament ; je la lisais, puis commentais quelques passages. Il ne se lassait pas d'entendre les condamnations que le prophète Baruch prononce contre les idoles. En sa qualité de Maran ² il ne tenait pas plus que les Juifs aux images, mais il n'avait garde de le déclarer publiquement. Il s'écriait à maintes reprises : « *Ergo nostri sacerdotes,* » c'est-à-dire : « Pourquoi nos prêtres en ont-ils ? » Je lui répondais que les prêtres étaient dans l'erreur, que notre religion ne

¹ M. Achille Burckhardt a publié celles des lettres de Thomas à son fils pendant les années de France qui se sont retrouvées au nombre de 25.

² On appelle de ce nom les descendants des Maures expulsés d'Espagne par Ferdinand le Catholique ; établis en grand nombre au midi de la France, la recherche des simples et la pharmacie étaient leurs professions favorites. Ils professaient extérieurement le catholicisme.

tolérait pas ces abus, et je lui donnais à examiner une foule de passages par lesquels Dieu interdit ce culte. Catalan écoutait avec plaisir, me demandant comment j'étais parvenu si jeune à comprendre toutes ces choses et à pousser si loin mes études. Je passais à ses yeux pour un prodige de science. Je lui dis que mon père, *gymnasiarcha*, soit premier maître, m'avait de bonne heure inculqué ces connaissances ainsi qu'à beaucoup d'autres ; cela détermina Catalan à exécuter plus tôt le projet qu'il avait formé de placer chez nous son fils Gilbert, auquel il écrivit de quitter Strasbourg à la première occasion. Je fus très satisfait d'avoir contribué pour ma part à mener cet échange à bonne fin.

Quoique plus d'un médecin ne se donne pas la peine d'approfondir son art, toujours je m'étais senti poussé à m'instruire dans tout ce qu'un docteur doit savoir. A chaque instant j'entendais répéter combien étaient nombreux à Bâle les médecins ; il s'agissait donc à mon retour de faire mon chemin et même de primer mes collègues. D'autre part, je n'ignorais point que mon père était chargé de dettes, que sa place rapportait de faibles émoluments, que les pensionnaires formaient sa principale ressource, que par conséquent il ne lui serait guère possible de me venir en aide. Lui-même m'écrivait de ne point compter sur sa fortune,

qu'il n'était pas un seigneur, mais un chétif maître d'école, un pauvre paysan ; que je devais faire mes calculs comme si je n'avais à attendre qu'un patrimoine nul, misérable tout au plus. Comment prévoir alors qu'il se remarierait dans un âge très avancé et qu'il engendrerait une aussi nombreuse postérité¹ ?

Toutes ces circonstances m'engagèrent non seulement à étudier et à suivre les cours avec assiduité, mais encore à regarder attentivement dans la pharmacie la manière dont se préparaient les médicaments. Mon maître possédait une forte clientèle : aussi de mes séances en son laboratoire j'ai retiré grand profit. De plus, je recueillais une foule de plantes que je fixais délicatement sur du papier. Mais avant tout je désirais connaître l'anatomie. Je ne manquais donc jamais d'être présent lorsqu'on pratiquait en cachette l'ouverture d'un cadavre. Dans les commencements, l'opération me parut repoussante ; néanmoins, avec quelques étudiants welches, je courus plus d'un risque afin d'obtenir des sujets. De fréquentes dissections avaient lieu chez un bachelier en médecine, nommé Gallotus, qui avait épousé une femme de Montpellier et jouissait d'une certaine fortune. Il nous

¹ Voir ci-dessous p. 25.

convoquait pour aller en armes hors de la ville déterrer secrètement, dans les cimetières adjacents aux cloîtres, les morts inhumés le jour même ; nous les portions chez lui, où nous procédions à l'autopsie. Certains individus avaient charge de prendre garde aux enterrements et de nous conduire à la fosse.

Ma première expédition de ce genre date du 11 décembre 1554. La nuit était déjà sombre quand Gallotus nous mena hors de la ville, au monastère des Augustins. Nous y trouvons un moine aventureux qui s'était déguisé et nous prêta son aide. Nous entrons furtivement dans le cloître, où nous restons à boire jusqu'à minuit. Puis, bien armés et observant le plus profond silence, nous nous rendons au cimetière du couvent de Saint-Denis. Myconius¹ avait son épée nue, comme les Welches leurs rapières. Nous déterrions le mort en nous aidant des mains seulement, car la terre n'avait pas eu le temps de s'affermir. Une fois le cadavre à découvert, nous lui passons une corde et, tirant de toutes nos forces, nous l'amenons en haut ; après l'avoir enveloppé de nos manteaux, nous le portons sur deux bâtons jusqu'à l'entrée

¹ Jacob Myconius, fils adoptif de feu l'antistes (décédé en 1551), avait rejoint Platter à Montpellier en mai 1553, d'où il revint à Bâle un peu avant lui pour exercer la médecine.

de la ville. Il pouvait être trois heures du matin. Nous déposons notre fardeau dans un coin et frappons au guichet. Un vieux portier se présente en chemise et ouvre ; nous le prions de nous donner à boire, prétextant que nous mourons de soif. Pendant qu'il va chercher du vin, trois d'entre nous introduisent le cadavre et s'en vont le porter dans la maison de Gallotus, qui n'était pas fort éloignée. Le portier ne se douta de rien. Quant aux moines de Saint-Denis, ils se virent obligés de garder le cimetière, et, de leur cloître, ils décochaient des traits d'arbalète sur les étudiants qui s'y présentaient.

Le *theatrum*¹ servait souvent aux dissections, qui étaient alors présidées par un professeur ; un barbier maniait le scalpel. Outre les étudiants, l'assistance se composait de seigneurs et de bourgeois en grand nombre, de dames aussi, quand même on disséquait un homme ; beaucoup de moines y venaient également.

Je m'exerçais un peu à distiller. Je prenais note d'une foule de recettes que les *doctores* me communiquaient ou que j'empruntais aux ouvrages de

¹ Henri II fit bâtir en 1556 un amphithéâtre à l'usage de la Faculté de médecine. Sur la porte se trouvait cette inscription : *Curantibus Joanne Schyronio, Antonio Saporta, Guielmo Rondeletio et J. Bocatio, 1556.*

Falco ¹ ; ces derniers, mon hôte les avait hérités de Falco lui-même ; il les gardait sous clef dans une chambre, où je m'introduisais au moyen d'une échelle et non sans danger. Je dus la connaissance d'excellents *remedia*, soit à Kirchmanus, qui les tenait du médecin Faber, de Cologne, soit à des étudiants qui les rapportaient d'Italie et avec lesquels je parlais science. Je couchais par écrit des *loci communes in totâ medicinâ* ; je réduisis *in tabulas* les livres les plus importants de Galenus ; j'entendais Rondeletius ² exprimer ses étranges *opinionés*, dont je pris soigneusement note. Une fois nous passâmes toute la nuit à copier un livret : *De componendis medicamentis*, que Rondeletius nous avait prêté ; nous n'eûmes garde d'omettre une recette pour faire pousser les poils ; car, étant encore imberbes, nous pensions qu'une

¹ Médecin espagnol mort à Montpellier vers 1553 ; sa veuve chercha sans succès à faire imprimer à Bâle l'ouvrage principal du défunt. Il était Maran, comme Catalan, qui hérita de sa maison.

² Guillaume Rondelet, né à Montpellier en 1507, docteur en 1537, professeur dès 1545, chancelier de la Faculté dès 1556, mourut en 1566. En dépit des railleries de Rabelais, qui lui donne le sobriquet de *Rondibilis*, il marqua comme naturaliste par son ouvrage sur les poissons, et par ses recherches anatomiques, auxquelles il portait une telle ardeur qu'on prétend qu'il disséqua le cadavre d'un de ses enfants.

moustache nous donnerait un air plus respectable ; que de fois, le soir, avons-nous barbouillé nos lèvres, ce qui salissait les oreillers ; nous nous faisons aussi ratisser avec le rasoir le dessous du nez ; mais tous ces beaux moyens ne se montraient guère efficaces.

Sur ces entrefaites Humelius me manda que sa pharmacie ne lui rapportait guère, qu'on prescrivait peu de remèdes, que les Bâlois ne tenaient pas à d'habiles médecins, que les ordonnances étaient plutôt allemandes que latines. La plupart des docteurs purgeaient avec du séné, de la réglisse et autres recettes absurdes. Le D^r Isaac¹ lui-même se conduisait en charlatan de bas étage. Bref, mieux valait à Bâle être mendiant qu'apothicaire. Tout ce que les médecins savaient faire, c'était de purger ; quant aux médicaments sérieux, comme ceux de Montpellier, point n'en était question. Humelius comptait donc sur moi pour réformer cet état de choses. Sa lettre me stimula ; j'entrevis la possibilité de surpasser mes futurs collègues et d'introduire plusieurs nouveautés, le clistère, des topiques, enfin une foule de spécifiques excellents. Grâce à Dieu, c'est aussi ce qui est arrivé.

Le 28 de mai 1556 je fus reçu bachelier en

¹ Keller (Cellarius), professeur à Bâle dès 1551.

médecine ; le D^r Saporta fit la promotion au *Collegium regium*. Les *doctores medici* de l'Université disputèrent seuls contre moi ; l'*actus* dura de six heures à neuf heures du matin. Après quoi je revêtis une robe rouge et remerciai par un *carmen* où les Allemands ne furent point oubliés. En commençant, j'avais récité par cœur une longue *oratio*. Enfin je payai onze francs et trois sols, contre lesquels on me remit un diplôme muni du sceau. Les Allemands me présentèrent leurs félicitations ; pour leur témoigner ma reconnaissance, je leur donnai un banquet.

En ce temps s'éleva un tumulte. Les étudiants reprochaient aux professeurs de ne pas donner leurs cours. Ils s'assemblèrent, firent en armes la tournée des *collegia*, et ceux qu'ils y trouvaient écoutant une leçon, ils les invitaient à sortir pour se joindre à la troupe. C'est ainsi que Hœchstetter vint me quérir au cours de Saporta ; je ne me souciais guère d'offenser ce professeur, mais Hœchstetter n'en voulut pas démordre et force me fut de m'acheminer, avec une foule énorme d'étudiants de toutes les nations, vers la maison du parlement. Là, notre *procurator* se plaignit en notre nom de la négligence des *doctores* et demanda le rétablissement de l'ancien usage en vertu duquel deux *procuratores*, nommés par les étudiants, étaient investis

du droit de retenir leurs *stipendia* aux professeurs qui ne donnaient pas leurs cours. Les *doctores* répliquèrent par la bouche d'un *procurator* ; néanmoins il fut fait droit à notre requête, et le tumulte s'apaisa.

Mon père m'écrivit combien il était heureux de penser que nous autres Allemands n'étions pas inquiétés pour cause de religion. Comme il lui était revenu aux oreilles que j'étais non moins bon joueur de luth que bon danseur, il terminait en me conjurant de ne pas m'amouracher d'une Welche, car il travaillait à me donner, dès ma rentrée au pays, une femme qui m'agréerait sans nul doute. Il me révélait les négociations qu'il avait entamées avec maître Franz Jeckelmann. Celui-ci ne disait pas non, mais il voulait attendre mon retour avant de rien décider. Mon père me faisait l'éloge de la jeune fille, de ses vertus, de son jugement, de sa docilité. Il se doutait depuis longtemps, et mon camarade Hummel l'avait récemment confirmé dans cette idée, que la personne me plaisait ; c'est ce qui l'engageait à me faire ces ouvertures plus tôt qu'il ne convenait peut-être, afin que j'eusse d'autant plus hâte d'achever mon *cursus studiorum* et de revenir à Bâle. Il me recommandait de poursuivre avec ardeur mes études et de ne pas négliger la *chirurgica*.

« Grande, disait-il, est notre pénurie de *chirurgi* ; la plupart sont des enfants auxquels manquent et le savoir et l'expérience. Un cas difficile se présente-t-il ? ils tremblent comme des poules mouillées, se grattent la tête en secret, mais devant le monde *promittunt salutem*. Qu'en résulte-t-il ? Les patients demeurent estropiés, s'ils ne trépassent. Il faut qu'en pareilles conjonctures le *medicus* sache fournir conseil et assistance, prendre même le couteau en main ; le profit en vaut la peine. Mon fils, le désir de ton père est de donner en toi à la patrie un honnête homme, distingué et utile. A Bâle la quantité des médecins est effrayante, et si l'on n'est pas capable de surpasser ses confrères, on est sûr de rester toute sa vie une façon de mendiant, à moins de devenir un *aulicus*, de s'engager à l'étranger. Or par-dessus tout, je voudrais te garder chez nous. Celui qui aura le plus de talent, celui-là épousera la femme de son choix. »

J'écrivis à la maison, avouant que la jeune fille m'était chère d'ancienne date ; je ne demandais que le temps d'être reçu docteur et de rentrer au pays, car l'espoir d'obtenir sa main m'ôtait la pensée de me fixer autre part qu'à Bâle. J'ajoutais que la volonté de son père ne suffisait pas, il fallait son consentement à elle, et je priais mon père de sonder à l'occasion ses sentiments. Une nuit je rêvai

que j'avais mal à la main et que j'allais consulter le barbier Jeckelmann, lorsque sa fille appliqua quelque chose sur la partie souffrante et je me sentis guéri. A mon réveil je tins ce songe pour un pronostic de notre union.

Quelque temps après, plusieurs de mes compatriotes et camarades d'école arrivèrent à Montpellier. Ils portaient de longues épées suisses, leur costume était tout à l'allemande. On les eût pris pour des lansquenets, leurs manières étaient grossières. Par eux je reçus une quantité de lettres. Mon père me racontait comment il s'était acquitté de ma commission, savoir de pressentir celle que je recherchais : entreprise peu aisée, car la jeune fille ne sortait que pour aller à l'église, sans compter que le bruit courait d'une entente entre elle et moi. A la fin mon père était parvenu à lui parler seul à seule : il lui avait annoncé que je désirais savoir si elle prenait plaisir à ma personne et si, Dieu aidant, elle m'accepterait à mon retour quand je demanderais sa main. Rougissante, elle avait répondu que ce qui plairait à son père lui plairait aussi ; toujours elle avait entendu parler de moi favorablement, et toujours elle m'avait eu en estime. Du reste, que depuis longtemps je lui fusse agréable, c'est ce qu'elle avait laissé entrevoir à la marraine de son père, la vieille *Schultheiss*

Fren, car elle lui avait avoué ne ressentir pour personne autant d'inclination que pour moi. Donc elle m'attendrait. Elle avait le projet d'aller un dimanche se promener en famille du côté de Gundeldingen, et mon père se proposait de lui donner collation. On comprend que cette lettre me remplit de joie et de courage. J'envoyai à maître Jeckelmann et à sa fille deux beaux coussinets brodés, de l'excellent vin de Chypre et deux grosses branches de corail.

Le 25 d'août 1556 je reçus des missives de Bâle, parmi lesquelles cinq feuilles de papier pliées comme un livret in-octavo¹ et toutes couvertes de l'écriture de mon père. Il se montrait satisfait de savoir que je travaillais bravement pour arriver *ad gradum* ; il espérait que l'an prochain me verrait rentrer au pays, car maître Jeckelmann commençait à s'impatienter : de nombreux prétendants, dont plusieurs de très bonne famille, ne lui laissaient aucun repos. Mon père s'apercevait aussi que, par l'effet de la bonne volonté dont elle était portée à mon égard, ma future saluerait avec plaisir mon retour et qu'elle soupirait après ce moment. « Et

¹ A cause même de son format particulier cette lettre, ainsi qu'une autre de l'année précédente, n'est pas jointe au recueil des lettres paternelles, et n'a pas été retrouvée jusqu'ici.

ceux qui ont été éconduits répètent : « Nous voulons voir quel beau docteur il fera, celui qui nous supplante auprès du barbier Franz ! » Qu'ai-je besoin de t'en dire plus long sur ce chapitre ? La ville entière est remplie de la nouvelle qu'assurément maître Jeckelmann t'a promis sa fille et que désormais il est inutile de se présenter. Si tu pouvais entendre tous les propos qui se tiennent, ils t'exciteraient à confondre un jour ceux qui te reprochent ton bonheur. Mais si tu te préoccupes avant tout de rendre gloire à Dieu, de me combler de satisfaction et d'être utile à la patrie, voilà plus qu'il n'en faut pour t'encourager au travail. » Mon père me disait encore que je retirerais grande louange en prenant mon grade de docteur à Bâle plutôt qu'ailleurs : le magistrat et la bourgeoisie verraient cela de meilleur œil que si j'imitais ceux qui font leur promotion à l'étranger et qui sont réputés trop incapables pour postuler à notre Université ; car on connaît le dicton : *Accipimus pecuniam et mittimus stultos in Germaniam.*

En novembre 1556 je résolus de regagner le toit paternel au printemps suivant, par Toulouse, Paris et la France. Mon hôte m'acheta un cheval et me pourvut pour la route ; mon père me fit tenir à Paris quelque argent. Je devais avoir un compagnon, Theodorus Birkmannus, de Cologne, jeune

homme érudit qui savait jouer non seulement des instruments à corde, mais encore du fifre, en sorte qu'il nous était facile de nous divertir en route à la moindre occasion. Un voisin vendit le cheval et je me défis de mon bon luth, non sans regret. Le 24 de février nous traitâmes à l'hôtellerie nos camarades et leur dimes adieu. Je fis visite à mes professeurs et autres connaissances, pareillement à quelques demoiselles. Le 24 de février je pris congé de M. Catalanus, qui pleurait, de sa femme et de ses gens. Birkmann arriva devant la pharmacie avec les Allemands, qui voulaient nous faire la conduite. J'enfourchai ma monture et, Dieu aidant, mais le cœur bien gros de quitter cette bonne ville que j'avais si longtemps habitée, je me mis en route, escorté d'une assez nombreuse suite à cheval. Alors je fus saisi d'effroi en songeant aux dangers qui pouvaient m'assaillir durant ce long voyage; et, à la pensée que je ne reverrais plus Montpellier, mon cœur s'attendrit, mes yeux se mouillèrent de larmes.

Retour à Bâle.

Nous chevauchâmes du côté de Bâle. J'eus du plaisir quand, après tant d'années, je revis les deux tours de la cathédrale. Je déchargeai contre la porte d'un jardin mon arquebuse, qui contenait deux balles, puis je fis mon entrée par la Spalenthor. Riedi ¹ s'arrêta à la maison de l'*Oie* ; Jean, le mercenaire, m'accompagna jusqu'à la *Chasse*, le logis paternel, à travers la ruelle des Tanneurs et la place des Franciscains. Devant notre demeure je rencontrai un homme en quête d'un médecin, auquel il voulait montrer de l'urine ; peut-être était-ce un présage de mon avenir. Nous sonnâmes : personne à la maison. C'était dimanche, la servante était au prêche de l'après-midi, mon père à sa terre de Gundeldingen. Ma mère se trouvait en visite dans le voisinage ; elle accourut et m'accueillit en fondant en larmes. Sèche et maigre, elle portait, selon la mode d'alors, un tablier vert montant jusqu'aux épaules et des souliers blancs. Je congédiai le soldat, à qui je fis présent de mon manteau. Bientôt arriva mon père avec Castaleo ² ; tous deux me

¹ Jacob Riedin, son compagnon de route de Paris à Bâle.

² Sébastien Castalion, alors professeur de grec.

souhaitèrent la bienvenue et admirèrent combien j'avais grandi ; en effet, depuis mon départ je m'étais presque allongé de la tête et du cou. Les voisins vinrent me faire accueil, ce fut fête dans tout le quartier. Plus tard je sus que la servante de Dorly Becherer, la sage-femme, avait couru chez maître Franz pour être la première à communiquer la nouvelle à ma future, qui fut saisie d'effroi, cette fille ayant crié trop haut. On apprêta le souper, auquel assistèrent mes anciens camarades ; à l'annonce de mon arrivée ils s'étaient empressés de me rendre visite. Après le repas nous les accompagnâmes à la *Couronne*, en descendant la Fryenstrasse où Madeleine Jeckelmann me vit passer encore revêtu de la cape espagnole, et s'enfuit. L'hôtelier avait lui-même demandé la main de ma future ; il me plaisanta, d'où je conclus que toute l'affaire était passablement ébruitée. Puis je rentrai chez nous.

Le lendemain Humel vint me prendre pour me conduire ici et là. Nous traversâmes d'abord la place de la Cathédrale, où M. Louis de Rischach m'aperçut ; me voyant coiffé d'un barret de ve-lours et ceint d'une épée, il se demandait qui j'étais, quand je me donnai à connaître. Après quoi j'allai saluer le D^r Sulzer, pasteur de la cathédrale, puis le D^r Jean Huber, qui me fit un amical

accueil et ses offres de service. Je le priai d'accepter un *Clément Marot* avec une jolie reliure de Paris. Ensuite nous descendîmes vers l'abattoir par la ruelle Saint-Martin. Devant l'étal était ma future ; je n'y pris garde, mais elle me vit : elle entra d'abord dans la boucherie, puis se sauva au logis, et elle ne retourna plus acheter la viande parce que les bouchers la plaisantaient. Après diner mon père me conduisit à sa terre de Gundeldingen. Nous causâmes en chemin : il me conseilla de ne pas parler vite, selon l'habitude welche ; il m'entretint aussi de ses affaires, du doctorat, de mon mariage. Je m'amusai à mettre en état un luth en bois de cyprès et une grande harpe, que mon père possédait d'ancienne date ; j'arrangeai mes livres, mes *scripta* ; ainsi s'écoula la première semaine.

De son côté mon père pensait à me procurer une entrevue avec ma future. En conséquence il invita maître Franz et sa fille à venir passer à Gundeldingen l'après-midi du dimanche suivant. C'était le 16 de mai (1557), un vrai, un joyeux jour de printemps. Après diner je partis avec Thiebold Schœnauer ; nous avions envoyé d'avance nos luths à la campagne. A notre arrivée nous trouvâmes dans la cour deux jeunes filles : l'une était la cousine de la Schenck, promise à Daniel, fils de maître Franz : l'autre était Madeleine, que je saluai amicalement ;

elle me rendit la pareille, non sans changer de couleur. La conversation s'engagea ; bientôt Daniel nous rejoignit ; nous nous promenâmes dans tout le domaine en parlant de choses et d'autres ; ma future se comportait en personne rangée et modeste. A trois heures nous montâmes dans la maison ; je jouai du luth avec Thiebold ; puis, suivant ma coutume, je dansai la gaillarde. A ce moment entra maître Franz, qui me souhaita la bienvenue. Nous nous mîmes à table et fîmes honneur à un goûter qui valait bien un souper. La nuit s'approchait, nous eûmes juste le temps de regagner la ville. En chemin mon père et M. Jeckelmann prirent les devants ; Daniel et moi suivions à distance avec les jeunes filles et nous causions agréablement. Dorothée avait la parole un peu plus hardie que ma future ; elle dit tout à coup :

— Quand deux jeunes gens se voient de bon œil, il ne faut pas laisser les choses traîner en longueur, parce qu'un malheur est bien vite arrivé.

Sur les glacis nous nous séparâmes, maître Franz et sa compagnie rentrant par la Steinenthor, et mon père par la porte d'Eschamar. Agités par mille pensées sur mon avenir nous gagnâmes nos lits.

J'insistais pour que notre mariage fût définitivement conclu, car je commençais à m'attacher

beaucoup à ma future ; je ne lui déplaisais pas non plus, comme j'étais parvenu à le lui faire avouer à demi, un jour que la cousine de sa mère, la bouchère Bulach, nous avait invités à venir manger des cerises dans son pré devant la Spalenthor. Voyant donc notre mutuel désir, maître Franz et mon père décidèrent que la demande serait faite par le D^r Jean Huber. Mon père alla le prier de se charger de cette démarche ; il y consentit volontiers. Un matin il manda maître Franz à la cathédrale, s'acquitta de sa commission et obtint une réponse favorable. Vers le soir il vint m'annoncer ce résultat avec sa gaieté habituelle et force félicitations ; cependant mon futur beau-père désirait ne pas divulguer l'arrangement avant que j'eusse passé mon examen de docteur ; mais alors on terminerait.

Ce message me remplit de joie. M. Jeckelmann aussi parut bien aise d'avoir enfin donné son consentement. Sa longue réserve s'expliquait par la crainte que mon père ne fût accablé de dettes ; ce qui lui déplaisait encore, c'était de voir notre maison remplie de pensionnaires : « Je ne veux, disait-il, jeter ma fille ni dans les dettes, ni dans le vacarme. » Mon père l'assura que ses dettes étaient faibles comparées à son avoir, qui se composait de maisons et de la terre de Gundeldingen ;

il ajouta que lui-même ne demandait pas mieux que de ne plus tenir de pensionnaires. Ces explications satisfirent maître Franz, d'autant plus que M. Gaspard Krug, qui devint bourgmestre et qui m'avait vu, lui conseilla de m'accepter, et le fils de M. Krug, Louis, lui dit de remercier Dieu, parce que je promettais d'être un jour un médecin distingué ; il estimait que j'avais déjà fait mes preuves en soignant sa femme : celle-ci, ayant accouché de deux jumeaux, souffrait d'une faiblesse excessive, et je lui avais ordonné du massepain, qui dans ce temps-là n'était pas encore en usage. Aussi mon beau-père finit-il par être content et il ne se fâchait pas lorsque j'allais dans sa boutique de barbier parler à sa fille. Toutefois ces entrevues avaient plutôt lieu en son absence et à la dérobée : je me glissais par la porte de derrière ouvrant sur la ruelle et nous restions en bas à babiller en tout bien, tout honneur. Maître Franz ferma les yeux sur ce manège. S'il traina les choses en longueur autant qu'il le put, c'est qu'un veuf comme lui ne se sépare pas volontiers d'une fille qui, disait-il, lui tenait son ménage d'une manière exemplaire.

En ce temps Elisabeth du *Faucon* fut promise à Thomas Guérin. Le fiancé, qui venait souvent me voir avec Bembelfort, me pria d'organiser une aubade en l'honneur de sa bien-aimée. J'y consen-

tis à la condition que les musiciens se transporteraient également dans l'endroit qu'il me plairait d'indiquer. Donc, nous étant apprêtés, tard dans la soirée, après le souper, nous nous rendimes devant le logis de ma future. Thiebold Schœnauer et moi jouâmes ensemble du luth, puis je pris la harpe ; Bembelfort avait une viole et comme il la posait sur un tonneau, celui-ci tomba avec grand bruit. L'orfèvre Hagenbach accompagnait du sifflet, ce qui formait un charmant orchestre. Nous n'obtinmes pas le moindre signe de vie, car mon futur beau-père se trouvait chez lui. De là nous allâmes au *Faucon* ; après la sérénade nous fûmes introduits ; on servit du vin en quantité et des confitures de toutes sortes. Puis nous regagnâmes notre gîte ; les guets nous ayant accostés près de l'*Anneau-Vert*, nous leur donnâmes une réponse satisfaisante et ils nous laissèrent passer. Dès lors mes visites à ma future furent fréquentes, mais toujours secrètes le plus possible ; je faisais et disais toutes les folies qui vous traversent la cervelle quand on est auprès de son amoureuse ; Madeleine gardait une modeste contenance. J'adoptai la mise à la mode ; on ne portait alors que des étoffes de couleur, le noir étant réservé pour le deuil. Plusieurs s'avisèrent de m'épier, et, comme un soir, après souper, je sortais de chez ma future,

deux individus se mirent à mes trousses dans l'intention de me rosser ; mais je parvins à m'esquiver et rien de fâcheux ne m'arriva.

Le doctorat.

Le moment était venu de prendre mon grade. Voulant fournir une preuve préliminaire de mon savoir avant de faire la demande officielle, je sollicitai de la Faculté de médecine la permission de professer au *Collegium* pendant la canicule, ce qui me fut accordé sur-le-champ. Aussitôt je m'y préparai. Je vendis mon cheval pour la moitié de ce qu'il m'avait coûté ; mon père encaissa la somme, en sorte que j'étais à court d'argent. Grande fut mon ardeur au travail. Le 21 de juillet, après avoir, le dimanche précédent, fait afficher aux portes de l'église que j'ouvrais un cours, je donnai ma première leçon au *Collegium* dans l'*paula medicorum*. Je débutai par une longue *peroratio*. Puis j'entrepris l'explication du *liber Galeni de causis morborum*. Au commencement presque tous les *medici* et la plupart des *professores* figuraient dans l'assistance, mais à la fin je n'eus plus que deux Hollandais. A

la sortie de la séance ils m'accompagnaient au logis, grimpaient sur les mûriers du jardin de mon père et se régalaient des fruits. Je leur montrais quelques curiosités pour les encourager à suivre assidûment mes leçons.

Le 14 d'août, je me rendis chez le D^r Oswaldus Berus, doyen de la Faculté, et dans une *oratio* je postulai le *gradus medicus*. Là-dessus je fus assigné au lendemain, dimanche après-midi, chez le même D^r Oswaldus, derrière la cathédrale, où se rencontrèrent les trois professeurs qui composaient le *Collegium medicum*. Après avoir entendu ma harangue pour demander le grade, ils en vinrent à la censure : je prouvai que j'avais étudié tant d'années, puis j'exhibai mes diplômes de maître et de bachelier en médecine obtenus à Montpellier. Les professeurs paraissaient satisfaits ; mais quand ils se furent enquis de mon âge et que j'eus répondu : « Vingt et un ans au mois d'octobre prochain, » le *decanus* se lança dans un discours pour déclarer que le candidat devait avoir au moins vingt-quatre ans. Ils me renvoyèrent donc. Je rentrai chez nous tout contrit, persuadé que ma jeunesse allait être un obstacle à ma promotion. Le soir même je fis mes doléances à mon futur beau-père ; il se fâcha :
— S'ils mettent des empêchements, s'écria-t-il,

je vous donne mon cheval et vous irez chercher votre grade à Montpellier.

Pourtant je me tourmentais bien gratuitement, car les professeurs n'avaient pas pris au sérieux leur objection et ils regrettaient que je fusse sorti si vite.

Le lendemain 16 d'août, le bedeau vint me convier au *tentamen*, qui eut lieu dans la maison du D^r Oswaldus par-devant les trois mêmes personnages. Ils m'interrogèrent longuement et me firent surtout des *quaestiones medicae*, je leur répondis de grand cœur, ce n'était point aussi difficile que je me l'étais imaginé. L'épreuve dura trois heures entières, après quoi l'on me donna les deux *puncta* à expliquer le lendemain, savoir, un aphorisme d'Hippocrate : *Mutationes temporum pariunt morbos*, et la *Definitio medicinae Gal. in Arte parva : Medicina est scientia salubrium*, etc. A la fin de cette séance, la fille du D^r Oswald, Marguerite, nous servit des gâteaux et du vin ; alors les professeurs se montrèrent avec moi pleins de gaieté ; d'ailleurs c'était moi qui payais.

Je passai l'examen le lendemain 17 d'août dans le même local. J'eus à dissenter *memoriter* l'espace d'environ une heure sur les *themata* qui m'avaient été remis, absolument comme si j'eusse professé.

Puis les trois *doctores* prirent la parole pour me combattre, cela dura bien trois heures ; le D^r Oswald surtout, qui se piquait d'être un grand *philosophus*, me houspilla longtemps. Ensuite on me fit sortir ; quand je fus rappelé, on m'informa, selon l'usage, que dans un bref délai j'aurais à soutenir une discussion publique. Enfin nous primes une collation dont je remis le coût, avec une douceur, à la fille du D^r Oswald.

Je me préparai pour la dispute. Je reçus du doyen deux *themata* ; ils n'étaient pas trop de mon goût, et si le candidat avait eu, comme aujourd'hui, le droit de choisir, j'eusse préféré quelque sujet plus ample. Je fis imprimer ces *themata* avec quelques mots de commentaires, et le dimanche 29 d'août ils furent affichés aux quatre églises paroissiales ; le bedeau les alla porter à tous les docteurs et professeurs, qu'il convia en même temps à la dispute. Celle-ci était fixée au jeudi suivant. Or, le lundi, la fièvre me prit, accompagnée d'un catarrhe : c'était une maladie, dite le croup, qui courait alors. J'étais donc bien mal à mon aise. L'épidémie sévissait au près et au loin ; j'appris plus tard qu'elle s'était également montrée à Montpellier, où elle se nomme la coqueluche. Néanmoins, le jeudi 2 septembre, je me présentai pour la soutenance, qui eut lieu dans l'*aula medicorum* ;

commencée à sept heures, elle dura jusqu'à midi. Étaient présents presque tous les *academici*, car depuis longtemps il n'y avait eu de dispute. Les *doctores medici* prirent d'abord seuls la parole (on ne comptait alors pas plus d'un ou de deux *studiosi medicinae* ; les professeurs Huberus et Isaacus leur donnaient des cours), mais des *magistri philosophi* se mêlèrent à la discussion. Dieu aidant, je m'en tirai non sans honneur. La séance terminée, j'eus à régaler à la *Couronne* une table entière de convives. Après le repas, j'allai au rendez-vous habituel raconter ma joie à Madeleine.

Le 6 de septembre les membres de la Faculté me mandèrent pour m'annoncer que j'étais admis au doctorat et me félicitèrent. Dès qu'ils m'eurent fait prévenir à domicile du jour et de l'heure de la promotion, je pris les arrangements nécessaires. On m'avait assigné deux *promotores* : le D^r Isaac, qui me donna les *themata* de mon discours, et le D^r Oswald Ber, qui était chargé de me remettre les *insignia*. Je fis imprimer l'intimation, et, le samedi suivant, accompagné du D^r Isaac et du bedeau, j'allai inviter *ad actum* les bourgmestres, les scolarques, les *academici* et un grand nombre de mes bons amis, parmi lesquels mon futur beau-père.

Le lundi, 26 de septembre, je fus conduit au

logis du doyen Ber. On y but de la malvoisie, puis le cortège se rendit au *Collegium*. Je portais un habit de camelot noir, garni sur toutes les coutures d'une bande de velours large d'une main ; j'avais des chausses rouges et un pourpoint de soie de la même couleur. Devant la demeure du D^r Huber, le D^r Oswald se rappela tout à coup que je devais aussi disserter sans préparation sur un sujet donné au moment même, et, comme il avait oublié de se munir d'un livre, il en fit prendre un dans le cabinet du D^r Huber. Nous arrivâmes à l'*aula medicorum*. Elle était ornée de riches tapisseries et remplie de monde, car depuis longtemps aucune promotion de docteur n'avait eu lieu. Je me plaçai dans la *cathedra* inférieure, le D^r Isaac dans la supérieure. Les trompettes sonnèrent, et le D^r Isaac ayant prononcé un discours, me proposa les *themata*. Aussitôt je récitai mon *oratio* par cœur, bien qu'elle fût longue ; puis le D^r Isaac m'adressa au doyen et quitta la chaire. Le D^r Oswald m'accueillit par une courte allocution, et, précédés du bedeau portant le sceptre, nous montâmes dans la chaire supérieure. Là, avec la solennité accoutumée, le doyen posa sur ma tête un barret de velours, puis une belle couronne par-dessus ; bref, il accomplit toutes les cérémonies d'usage, sans oublier l'anneau qu'il me passa au

doigt. Après m'avoir proclamé docteur, il me somma de donner un échantillon de mon savoir en traitant d'emblée la première matière venue. Il feuilleta son livre et me désigna un endroit ; je lus comme si le texte de ma thèse s'y trouvait imprimé, et je me mis à disserter. Au bout d'un moment le doyen ferma le livre, disant que cela suffisait ; puis il m'accorda la parole pour formuler mes remerciements, ce que je fis dans une longue harangue apprise par cœur. Ce fut le dernier acte de la cérémonie ; elle avait duré plus de quatre heures. Les quatre trompettes sonnèrent de nouveau, et nous sortîmes en cortège pour aller à la *Courome*, où le banquet était préparé. Le recteur, Wolfgang Wissenburg, marchait à mes côtés ; puis venaient le vénérable D^r Amerbach et les autres *academici* en assez grand nombre : devant moi, le bedeau et les quatre mucisiens, qui jouèrent tout le long du trajet. Au repas il y avait sept tables dressées ; nous fûmes très bien traités, et il ne m'en coûta que quatre batzen par tête. Le diner finit à trois heures, car les banquets ne se prolongeaient point alors aussi longtemps qu'aujourd'hui. Suivant l'usage les convives, précédés du sceptre, furent congédiés par le D^r Isaac. Celui-ci me mena en sa demeure, où nous fîmes collation. Puis on me reconduisit au logis paternel.

Fiançailles et mariage.

Aussitôt après ma réception mon père pressa la conclusion de mon mariage, et dès la fin de septembre il insista de plus belle auprès du père de Madeleine. Comme j'avais subi toutes les épreuves avec honneur et que notre liaison commençait à s'ébruiter, il fallait que maître Franz se décidât à boucler l'affaire. Il fit une réponse honnête et continua néanmoins à gagner du temps, car, ainsi que je l'ai dit, il avait de la peine à se séparer de sa fille. En attendant, j'obtins la permission de fréquenter ouvertement la maison, ce qui eut lieu de m'étonner puisque, rien n'étant arrêté, la prudence aurait autorisé certaines précautions. Mes visites, il est vrai, se passaient en tout bien, tout honneur ; nous causions tranquillement de choses et d'autres, prenant plaisir à badiner ; souvent j'aidais Madeleine à préparer des confitures de coings. Ainsi s'écoulait le temps.

Je me souviens d'une joyeuse plaisanterie : à la Saint-Simon et Jude je voulus gagner à ma future l'étrenne de la foire. Dès que son père fut dehors je me glissai dans la maison, à neuf heures du ma-

tin, par la porte de derrière, qui restait toujours ouverte. N'ayant rencontré personne, car Madeleine était seule en bas dans la boutique, je grimpai furtivement au grenier ; là je me postai près de la lucarne afin d'entendre les cloches annoncer à midi l'ouverture de la foire. J'attendis trois heures, m'ennuyant et grelottant. Enfin les cloches se mirent en branle ; aussitôt je descendis en tapinois, j'ouvris la porte et criai de toutes mes forces :

— A moi l'étenne !

J'espérais surprendre ma fiancée, mais je ne trouvai que la servante, et celle-ci, répétant sa leçon, me dit que sa maîtresse était sortie. Or Madeleine s'était cachée sous l'escalier, et bientôt elle entra en s'écriant qu'elle avait gagné l'étenne. Je m'exécutai largement, elle aussi me fit un cadeau. Je voulus lui donner une chainette que j'avais apportée de Paris ; mais elle me pria de la garder, de crainte des propos :

— Mieux vaut attendre à plus tard, dit-elle.

En revanche, elle accepta un Testament très bien relié que j'avais également acheté à son intention. Tel fut durant quelques semaines notre agréable manège, selon la mode des jouvenceaux.

Passé la foire, mon futur beau-père à bout de prétextes fut obligé de fixer les fiançailles au huitième jour après la Saint-Martin. A quatre heures

nous nous présentâmes chez lui. De son côté figuraient comme témoins ses amis, M. Gaspard Krug, plus tard bourgmestre, Martin Fickler, Gorius Schieulin, Batt Hug et son fils Franz Jeckelmann ; de notre côté, le D^r Jean Huber, Matth. Bornhart, Henric Petri. On traita des apports : maître Franz déclara pour sa fille plus de trois cents livres, dont cent florins en argent et le reste en trousseau. Quand vint son tour, mon père dit ne pouvoir rien préciser ; seulement, j'étais fils unique et toute sa fortune m'appartenait. On lui représenta qu'il devait pourtant stipuler une somme certaine, vu que des changements pouvaient survenir (comme en effet la suite l'a montré) ; il répondit qu'il était pris à l'improviste, mais enfin qu'il accordait quatre cents florins ; toutefois il n'était pas en état de les donner comptant, parce qu'il avait pour l'heure beaucoup de dettes ; en compensation il nous offrait la table et le logement sous son toit. Ces propositions soulevèrent quelques difficultés. M. Jeckelmann s'écria qu'il ne lui convenait point de lancer sa fille au milieu de pensionnaires tapageurs, qu'il préférerait nous avoir chez lui. Mon père aussi s'affecta fort de ce que maître Franz lui reprochait ses dettes, et si d'honnêtes gens ne s'étaient trouvés là pour intervenir, on se serait peut-être séparé sans rien conclure. Ce fut la première pierre d'achoppement

sur ma route et mon premier souci. Ma future en fut également très chagrinée ; elle se tenait en grande angoisse dans la cuisine, d'où elle entendit tout le débat. L'affaire finit par s'arranger, sur la déclaration de mon père qu'il renonçait volontiers à ses pensionnaires, mais qu'il ne pouvait cependant les renvoyer du jour au lendemain. De ce moment mon père montra néanmoins quelque peu d'humeur, ce qui me gâta toutes les joies de la fête. Enfin on nous fiança l'un à l'autre : je fis cadeau à Madeleine de la chaînette d'or que j'avais rapportée de Paris. Mon beau-père nous donna un superbe repas, où l'on tint belle conversation ; il n'y manquait que la musique, juste ce dont j'étais le plus friand.

Franz Jeckelmann, mon futur beau-frère, avait épousé la fille de Schœlin qui lui avait apporté assez de bien. Jamais il n'avait pu s'entendre avec sa sœur : il voulait toujours commander en maître et tout bouleverser dans le ménage. Madeleine lui résistait et allait se plaindre à leur père, qui ne manquait pas de donner raison à sa fille. Après le souper je souhaitai une bonne nuit à la compagnie et regagnai notre demeure. A ce moment Franz, un peu étourdi par le vin (en temps ordinaire déjà son humeur était bizarre), m'accosta dans la rue et me dit qu'il me plaignait d'épouser sa sœur, sur le

compte de laquelle il se mit à déblatérer ; ses discours prouvaient bien quel était son état, mais ils ne laissèrent pas que de me faire réfléchir. Et ce fut le deuxième ennui qui troubla mes espérances de bonheur.

La noce était fixée au lundi suivant. Les préparatifs furent poussés avec activité ; les emplettes allèrent grand train, les viandes furent apprêtées. Mon père tenait à montrer que j'étais son unique enfant : or, bien que nous n'eussions ni parents, ni intimes, maintes personnes nous portaient intérêt ; en outre, mon père résolut de faire à maître Jeckelmann la gracieuseté d'inviter tous ses amis jusqu'au dernier. Donc, le samedi venu, nous conviâmes les parents, les voisins, nos protecteurs, les maîtres et conseillers de l'abbaye de l'Ours, quelques membres de l'Université, de la noblesse, du Conseil, les maîtres d'école et nos ouvriers avec femmes et enfants.

Le dimanche 21 octobre, nous fûmes annoncés conformément à l'usage. Dans les deux maisons de mon père on prépara les tables et tout ce qu'il fallait pour la noce ; beaucoup de gens vinrent nous aider ; Batt Cœsy, hôtelier de l'Ange, fit la cuisine. A la tombée de la nuit je me rendis chez maître Jeckelmann ; on y était occupé à confectionner des bouquets ; je restai à souper avec eux. En ren-

trant à la maison j'y trouvai M. le greffier Rust, une vieille connaissance de mon père, qui arrivait de Berthoud pour assister à mes noces et nous apportait un beau fromage de l'Emmenthal. Il était encore à table avec mon père, qui se montrait fort soucieux d'avoir à traiter la foule de nos convives : il se disait qu'il n'était pas capable de s'en tirer avec honneur et que tout tournerait à sa honte. A mon entrée il me reçut mal, me reprochant d'aller voir ma fiancée et de le laisser dans l'embarras, sans prendre ma part de la besogne. Il était si fâché contre moi que M. Rust eut grand'peine à le calmer et à le rassurer. Cette scène, la troisième qui vint empoisonner ma joie, me fut très pénible : je n'étais point habitué à être tancé de la sorte, mais plutôt à recevoir des compliments et à jouir de ma liberté. Je prévis comment les choses iraient s'il nous fallait vivre deux aux dépens de mon père. Je me couchai bien triste, et à maintes reprises le fol regret me saisit de ne plus avoir la moindre porte de sortie.

Le lendemain 22 d'octobre (1557), jour de la Sainte-Cécile, je me trouvai tout abattu, car je n'avais guère dormi. Je passai la chemise de marié qu'on m'avait envoyée ; elle était ornée d'une collerette d'or et de nombreuses agrafes de même métal ajustées à une courte chemisette, suivant la mode

du temps ; je mis un pourpoint de soie rouge et des chausses couleur chair. Je descendis de ma chambre ; mon père n'était plus d'aussi méchante humeur ; il avait bien essayé de recommencer ses lamentations, quoiqu'il y eût de tout en abondance, mais dame Dorothee Schenck, une maitresse femme qui nous fut d'un grand secours dans nos préparatifs, le rabroua de la belle façon.

Les gens de la noce s'étant rassemblés chez nous, le cortège défila sous les fenêtres de mon beau-père. Le D^r Oswaldus Berus marchait à mes côtés ; malgré son âge avancé il n'en était pas moins vêtu de rouge, avec un pourpoint de soie tailladé par le haut et un habit de camelot semblable au mien. Devant la maison de la mariée on me plaça sur la tête un barret de velours orné de perles et de fleurs. A neuf heures nous entrâmes dans la cathédrale. Bientôt l'épousée, revêtue d'un tablier à corsage couleur chair, arriva conduite par M. Henric Petri. Après le sermon nous fûmes unis l'un à l'autre et je passai au doigt de ma femme une alliance valant huit couronnes. Nous retournâmes à notre maison de la *Chasse*, où l'on nous servit à boire ; j'introduisis dans la chambre haute la mariée, qui reçut force cadeaux.

Il y avait quinze tables, bien garnies, en tout plus de cent cinquante personnes, sans compter celles

qui servaient et dont bon nombre prirent part au dessert. Le repas eut quatre entrées. En voici l'ordre : hâchis de filet, potage, viande, poulets, brochet bouilli, rôti, pigeons, coqs, oies, bouillie de riz, gelée de foie, fromage, fruits. On versa toute espèce de bons vins, en particulier du vin de Rangen, qui fut très apprécié. Christeli le trompette fit de la musique avec sa viole ; les écoliers remplirent l'office de *cantores* et chantèrent, entre autres, la chanson de la cuiller.

Après le repas, qu'on ne prolongea point autant qu'on a coutume de le faire aujourd'hui, M. Jacob Meier, conseiller de l'abbaye de l'Ours, prononça le discours final. Puis le D^r Myconius mena la mariée chez le D^r Oswaldus Berus, où l'on dansa dans la salle basse. Il y avait là grande foule et beaucoup de notables. Maître Laurent jouait du luth et Christeli du violon, car alors la viole était moins en vogue que de nos jours. Je voulus être galant avec ma femme et imiter ce que j'avais vu pratiquer dans les bals de France ; Madeleine, toute confuse, me fit un refus amical ; je n'insistai point et, à l'instigation de Myconius, je dansai une gaillarde, mais seul.

On retourna souper chez nous. Il était déjà tard quand les invités commencèrent à se retirer. Afin d'éviter le vacarme et les plaisanteries, je me réfu-

gias dans la chambre de mon père ; bientôt on y conduisit en secret Madeleine. Maître Franz ne la quitta qu'en pleurant et je crus qu'elle-même allait littéralement fondre en larmes. Quelques femmes vinrent la consoler dans le cabinet de mon père : je leur servis d'un excellent claret préparé par moi-même et que je tenais en un tonneau derrière le poêle. Après leur départ arrive ma mère, qui était toujours d'humeur allègre ; elle m'annonce que les jeunes compagnons me cherchent, qu'il faut nous cacher et gagner le lit. Elle nous fait donc monter furtivement à ma chambre par l'escalier dérobé. Après être restés un moment assis, comme nous commencions à sentir vivement le froid, nous nous couchâmes à la garde de Dieu, et personne ne sut ce que nous étions devenus. Plus tard nous entendimes ma mère se rendre aux privés ; elle chantait là-dedans à tue-tête, ainsi qu'une jeune fille, bien qu'elle fût d'un âge très avancé. Ma femme en rit de grand cœur.

Le lendemain mardi, la Catherine, servante de Madeleine, lui apporta d'autres habits. Nous la laissâmes entrer : c'était une créature enjouée, qui ne manqua pas l'occasion et se permit les plus bizarres drôleries. Les gens de la noce se rassemblèrent de nouveau pour le diner ; il commençait à onze heures : on n'avait pas comme aujourd'hui la

mauvaise habitude des heures indues. Le nombre des tables était le même que la veille, et le menu tout aussi abondant, sans compter la bouillie des mariés qui remplaçait alors déjà le vin chaud. Ensuite on dansa jusqu'à la nuit ; au souper il y eut encore une belle quantité de monde, entre autres toutes les jeunes filles ; mais chacun se retira de bonne heure.

Le jeune ménage.

Les présents de nocce avaient été nombreux. Moi-même ne gardai qu'un gobelet et deux ducats : mon père prit tout le reste afin de rentrer autant que possible dans ses frais. Ma garde-robe me coûta passablement et mes premiers gains furent consacrés à la payer. Mon père retint aussi, pour se rembourser de ses dépenses, les cent florins, dot de ma femme. Maître Jeckelmann ne me donna rien ; plus tard il me rappela qu'au repas de mon doctorat il m'avait fait cadeau de cinq florins, et il avait trouvé que cela devait suffire. Madeleine apporta quelques mauvais objets de ménage, une vieille poêle à frire où sa bouillie d'enfant avait cuit, une

large assiette de bois dans laquelle sa mère prenait son manger lorsqu'elle était en couches, et deux ou trois autres méchants ustensiles, qu'elle plaça au râtelier dans notre chambre.

Ma femme dut songer à s'occuper de la maison. Ce fut alors que les pierres d'achoppement se multiplièrent. Le logis paternel était rempli de pensionnaires et abondait en désagréments : de là mille ennuis pour les deux nouveaux mariés. Combien nous eussions préféré demeurer seuls ! Mais nos moyens ne nous le permettaient pas, et nous fûmes obligés de rester près de trois années à la table de mon père. Je dus me contenter de ma chambre et recevoir mes malades dans la salle basse, où il ne faisait guère chaud en hiver. De temps à autre des altercations s'élevaient entre mon père et moi, parce que je ne donnais rien pour alimenter la marmite : le peu que j'amassais était employé à payer nos vêtements ; en effet, je m'exposais à des reproches si j'avais des dettes chez le tailleur.

Donc nous nous disputions quelquefois, ainsi qu'il arrive lorsque vieillards et jeunes gens vivent ensemble. Ma femme n'avait d'autre désir que d'être à son ménage, quitte à se contenter de moins ; mais il fallait que mon père restituât nos deux apports, avec lesquels nous pensions nous tirer d'affaire ; or pour le quart d'heure il ne possédait ni argent comp-

tant ni valeurs, et, comme je ne voulais pas non plus l'irriter, force nous était de prendre patience jusqu'à ce que ma clientèle se fût améliorée. Cette situation m'était pénible : aimant ma femme, j'aurais voulu la voir dans l'état qui sied à l'épouse d'un docteur ; aussi pendant longtemps ne l'ai-je pas tutoyée et la traitais-je avec déférence, de quoi mon père s'offusquait. Pour moi les débuts de la vie conjugale ne furent donc point exempts de contrariétés.

Jusqu'au printemps suivant je ne fus guère occupé ; mais je ne manquais jamais l'occasion, dans les repas par exemple, de discourir sur les maladies et leurs remèdes ; au logis je faisais de même lorsque nous avions à notre table mon beau-père. C'était un bon *chirurgus*, d'une grande expérience : il m'entreprenait, m'interrogeait et ne se gênait nullement pour me dire qu'il me restait encore beaucoup à apprendre, que chez nous les choses ne se passaient pas comme je me l'imaginais. J'étais jeune, ces propos me déplaisaient, et je répliquais quelquefois ; mais mon défaut de pratique me condamnait à une feinte soumission. Pourtant ma clientèle finit par s'augmenter.

A Bâle, lors de ma rentrée (1557), grand était le nombre de ceux qui exerçaient la médecine. Voici la liste des gradués : le D^r Oswald Ber, médecin de

la ville ; le D^r Jean Huber ; le D^r Isaac Keller ; le D^r Adam de Bodenstein, dit Carlstadt ; le D^r Henri Pantaléon ; le D^r Gaspard Petri, dit Mellinger ; le D^r Guilelmus Gratarolus, de Bergame ; le D^r Jacob Huglin ; le D^r Jacob Wecker ; le licencié Philippus Bechius ; Joh. Bauhinus. Je ne compte pas Jacobus Myconius ni le D^r Jacobus Zonion, qui partirent au bout de peu de temps. En fait d'empiriques, il y avait le Ziliochs, de Saint-Alban, qu'on allait consulter comme un docteur, et la veuve d'Othon Brunfels, qui jouissait d'une grande vogue. A tout ce monde vinrent s'ajouter ma propre personne et, une année après, le D^r Theodorus Zwingerus. Ainsi autour de 1557 et 1558, Bâle possédait près de dix-sept médecins. Il fallait donc m'évertuer si je voulais gagner ma vie ; à cet égard Dieu m'a comblé de bénédictions. En ce temps on vantait fort l'*Ammann* : c'était un paysan d'Utzensdorf vers lequel accourait une foule extraordinaire ; l'urine lui indiquait la maladie ; pendant bien des années il exerça des pratiques curieuses qui lui valurent une fortune importante. Après cet individu le Juif d'Alsswiler fut longtemps très couru. Dans la ruelle des Tanneurs une vieille femme, la Lülbürenen, donnait aussi force consultations, de même que les deux bourreaux, Wolf Kæse et Georges Kæse ; leur frère aîné s'était acquis à Schaffouse un grand renom de médecin, à

l'exemple de son père Wolf, le bourreau de Tübingue.

Des clients de la bourgeoisie et de la noblesse commencèrent à m'arriver. Ils soumièrent mon savoir à une singulière épreuve : ils m'envoyaient de l'urine, et je devais deviner la maladie. Je sus si bien faire que plusieurs furent émerveillés de mes réponses et prirent l'habitude de me consulter. Chaque jour ma clientèle s'accrut, non seulement dans la ville, mais au dehors aussi : on venait exprès pour moi séjourner à Bâle ; d'autres repartaient tout de suite, emportant mes prescriptions ; ou bien encore les étrangers me mandaient en leurs maisons et leurs châteaux ; je m'y rendais prestement, ne m'y arrêtais guère et regagnais mon domicile aussi vite que j'en étais parti. De cette façon il me fut possible de traiter une foule de malades, au près et au loin.

En avril 1559 un voleur de aït être jugé : entre autres méfaits, il avait, à la *Colombe-Blanche*, soustrait avec effraction un baquet à laver. Je priai mon beau-père, puisqu'il était du Conseil, de faire mettre le cadavre à ma disposition. Maître Franz eut l'air de croire que ma demande serait repoussée, parce que l'Université réclamerait le corps ; peut-être aussi s'imaginait-il que je ne saurais me tirer d'une dissection. Je me gardai de l'importuner davantage

et j'allai présenter ma requête au bourgmestre Franz Oberrieth. Quoique étonné d'abord que je voulusse entreprendre seul un tel labeur, il protesta de sa bonne volonté à mon égard et promit de soumettre au Conseil ma demande dès le lendemain. Le 5 d'avril le criminel comparut par-devant le tribunal et fut condamné à la décollation. A l'issue de la séance du Conseil mon beau-père vint m'annoncer qu'on m'abandonnait le cadavre, qui devait être apporté après l'exécution dans l'église de Sainte-Elisabeth, où j'aurais licence de le disséquer; j'étais seulement tenu de prévenir les docteurs et les barbiers, afin qu'ils pussent assister à l'opération, s'ils le désiraient.

Ainsi fut fait. Des gens de toute condition formèrent une nombreuse assistance, et j'en retirai grand honneur, car dès longtemps en çà, depuis Vésale, nulle dissection publique n'avait eu lieu à Bâle. Cet ouvrage me prit trois jours. Je fis ensuite bouillir les membres dégarnis de la chair, je les remontai, et j'eus un squelette que je possède encore après cinquante-trois ans. La mère du voleur était surveillante des femmes à l'église de l'hôpital : bien des années s'étaient écoulées lorsqu'un jour elle vint me consulter. Elle avait appris que le squelette de son fils se trouvait chez moi; en effet, je lui avais fait faire une belle montre, qui était dans ma

chambre. Cette femme donc s'assit sur un banc tout près, regarda gravement le squelette sans prononcer une parole ; mais quand elle fut sortie, elle dit aux gens :

— Hélas ! ne veut-on pas lui accorder la sépulture ?

Voyage en Valais.

En juin 1562, après Pentecôte, mon père résolut d'aller revoir son pays natal. Il soupa une dernière fois avec nous et maître Franz ; il voulait se rendre le même soir encore à Dornach pour y coucher. Pendant le repas il dit à ma femme :

— Madeleine, je désirerais t'emmener, car tu n'as point d'enfant et tu ferais une cure aux bains du Valais, dont la vertu est excellente contre la stérilité.

Mon beau-père possédait un cheval, il était en bonne humeur et s'écria :

— J'y vais aussi !

Je consentis bien vite à ce voyage, vu que j'avais également mon cheval. Mon père avait ramené du Valais un mulet, il l'offrit à ma femme. Inconti-

ment nous fîmes nos préparatifs ; le lendemain nous partions. Nous primes par la Wasserfalle, Berthoud et le Siebenthal. A travers des chemins malaisés, pierreux, dangereux, nous arrivâmes enfin à Sion le samedi. Dès le premier soir bonne compagnie nous fut députée et l'on nous honora de trente mesures de vin : nous étions tous très gais. Nous restâmes plusieurs jours à Sion ; l'évêque hébergea nos montures dans son manège, de sorte qu'elles ne nous coûtèrent rien. Le capitaine Marx Wolf ne nous permit presque jamais de manger à l'hôtellerie ; en outre il donna de beaux habits à ma femme et à moi. Les chanoines nous présentèrent le vin dans de grands gobelets qu'avait fabriqués Exuperantius, orfèvre de Zurich. Le mardi 15 de juin nous gagnâmes Louèche-les-Bains. Les auberges y sont fort nombreuses ; mon beau-père et ma femme firent prix avec un hôtelier : la chambre et les eaux leur revinrent par tête à trois couronnes pour quatre semaines.

Mon père désirait me conduire dans son pays. Laissant donc M. Jeckelmann et Madeleine prendre tranquillement les bains, nous rebroussâmes du côté de Louèche-la-Ville. Je portais un bel accoutrement : un pourpoint de soie rouge, un haut-de-chausses de la même couleur et un couvre-chef de velours non tondu. Après avoir remonté la vallée

le long du Rhône, nous arrivâmes à Viège, joli endroit où nous passâmes la nuit. Quelques Platter y demeuraient et vinrent à l'auberge nous tenir compagnie. Le lendemain, de bonne heure, nous nous engageâmes dans la vallée d'où sort la Viège. A Saas commence une seconde vallée ; nous primes à droite. Le chemin était fort étroit : pendant presque tout le trajet je dus me retenir d'une main au flanc de la montagne, tandis que mes regards plongeaient de l'autre côté dans un abîme effrayant. Mon père me montra la place où il avait demandé à son grand-père, Jean Summermatter, s'il ne désirait point mourir :

— Oui, avait répondu le vieillard, si j'étais sûr que là-bas on me fit de la cuisine.

Sur ces entrefaites le sentier devint excessivement roide ; passant au travers des mélèzes, il se dirigeait vers le mont sauvage qui avoisine Grenchen. Enfin nous atteignîmes une clairière, belle et unie, qu'entouraient de sombres forêts de pins, séjour d'ours nombreux. Devant une maison nous accostâmes un aveugle centenaire ; ses enfants avaient presque tous les cheveux blancs ; la famille entière demeurait dans une seule chaumière. Le vieillard nous dit qu'il avait bien connu le grand-père de mon père, et que le même dizain avait pu compter dix hommes de son âge. La cabane était

faite de troncs de mélèzes juxtaposés, tout comme une vulgaire baraque. Une cousine de mon père, une Platter, nous prépara une soupe au lait ; ses cheveux n'étaient point rassemblés, mais épars. Très fatigué, je me couchai sur la paille et dormis un moment. Mon père s'informa d'une fille avec qui jadis il avait gardé les chèvres. Jean nous mena chez elle ; nous vîmes une femme laide, décrépète, qui était occupée à casser des pommes de pin ; de part ni d'autre on ne se reconnut ; à la fin elle me sauta au cou en s'écriant :

— Sois le bienvenu, mon cher cousin !

(C'est là-bas un terme d'amitié.)

Ensuite Jean nous conduisit à sa maison qui s'appelle *In der Bünde* ; sa méchante femme lui dit :

— Je crois que tu m'amènes des hôtes ? Eh bien ! soit, au nom du diable !

Elle nous servit un peu de lait assaisonné de poivre et nous bûmes de l'excellent vin de la vallée d'Aoste. Après le repas on étendit dans la chambre de la paille, nous nous couchâmes dessus. A ce moment mon père me dit :

— Vois, Félix, comme ici on me reçoit bien !

Le lendemain matin nous arrivâmes à la maison qui avait vu naître mon père : c'était une simple cabane faite, ainsi que je l'ai dit, de pièces de mélèze qui s'entrecroisaient, et contiguë à un rocher

élevé, dit *Platte*, d'où notre nom de famille. Cette « maison de la plate-forme » était du reste inhabitée. A la fin d'un goûter, durant lequel les nombreux convives ne ménagèrent pas le vin, nous bûmes sur le rocher et je payai une couronne pour qu'on y taillât mon nom et mes armoiries¹. Après le coup du soir nous redescendîmes en toute hâte la montagne, nullement désireux de séjourner plus longtemps en ces parages. A Mühlebach, avant Gassen, rencontre d'une fille qui avait autrefois connu mon père : pour l'heure elle portait deux énormes goitres ; cette difformité n'existe qu'au-dessous de Saint-Léonard, dans le bas pays ; en haut, à Grenchen, c'est chose inconnue.

De Viège nous remontâmes encore jusqu'à Brigue. Les habitants se rendaient à l'église, mais au lieu de prendre, comme nous, le sentier des piétons au travers d'une belle prairie, la foule suivait la route à chars qui était fort boueuse. Je voulus savoir pourquoi ; on me répondit :

— Plus le chemin est mauvais, plus il y a de mérite.

Un mardi nous regagnâmes les bains. Il était assez tard quand nous atteignîmes Louèche-la-Ville ;

¹ Nous avons reproduit, page 230, les armoiries de Félix Platter d'après une peinture sur verre conservée au musée de Bâle.

Aleth et Pierre Ochier vinrent nous trouver : nous bûmes ensemble le coup du soir, puis ils nous accompagnèrent un bout de chemin avec les brocs. Alors mon père prit congé du pays valaisan. A nuit close nous entrâmes dans la vallée qui conduit aux bains. J'avais un ver luisant et m'amusais à le faire passer d'une main dans l'autre. Non loin de là est un village nommé Albinen, près d'un cours d'eau ; il y existe un glacier, et l'on attache les poules afin qu'elles puissent marcher dessus sans tomber dans les crevasses, d'où le dicton que le pays est à ce point sauvage qu'il faut y ferrer les poules. Nous arrivâmes très tard à Louèche-les-Bains ; tout dormait. Nous frappâmes de la bonne manière à la porte de la chambrette de ma femme ; Madeleine ouvrit, mais M. Jeckelmann ne fut guère satisfait de nous voir rentrer à pareille heure.

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Achacius, p. 67.
 Albanus (docteur), 244.
 Alben (S. in), 163, 164, 168, 170.
Albinen (Valais), 312.
Altkirch, 110.
 Amerbach, 226, 291.
 Ammann (Jean-Jacques), 154.
 Andlow (Georges d'), 83.
- Baden (Georges-Frédéric de),
 219, 220.
Baden (ville de), 97 et suiv.
Bar (Zug), 82.
 Bauhin (Jean), 304. (Gasp.), 221.
 Baur (Conrad), 105, 122.
 Bebel (Jean), 178, 180, 204,
 205, 206, 207.
 Becherer (Dorly), 279.
 Bechius (Philippe), 304.
 Beck (Reinhart), 203.
Beckenried, 168.
 Bembelfort, 283, 284.
 Bentzenower, 59.
 Ber (D^r Oswald), 286 et suiv.,
 298, 299, 303.
 Beringer, 255.
Berthoud, 297, 308.
 Bibliander (Théodore), 16, 104.
 Biel (Etienne am), 246.
 Billing (Henri), 133, 135, 137,
 155, 166, 167, 168.
- Birkmann (Th.), 276, 277.
 Bocatius (J.), 268.
 Bock (Hans), 229.
 Bodem (Hans im), 42.
 Bodenstein (Adam de), 304.
 Boltz (Valentin), 240.
 Bornhart (Matth.), 294.
 Bothan (Jérôme), 153.
 Brand (Joder), 190, 195, 198.
Bremgarten, 58.
Breslau, 57, 58 et suiv.
Brigue, 25, 125, 169, 311.
 Brun (Bonaventure de), 207.
 Brunfels (Othon), 304.
Brunig (le), 168.
Brunnen, 95, 96.
 Bucer, 234.
 Bulach (bouchère), 282.
 Bullinger, 29.
Burgen (Valais), 126.
- Calvin, p. 16, 232, 261.
 Capiton, 7, 115.
Cappel, 103, 117 et s., 125, 149.
 Carle, 50.
 Carlstadt, voir Bodenstein.
 Castalion (Sébastien), 278.
 Castellanus, voir Duchâtel.
 Catalan (G.), 240, 254, 256,
 265. — (L.), 254, 262, 264,
 265, 269, 277.

- Catherine de Bourbon, 219.
 Cellarius, voir Keller.
 Christeli, 241, 299.
 Collinus, 8, 12, 106, 107, 111.
 Cologne, 269, 276.
 Constance, 73, 74, 106, 152, 166.
 Coppet, 261.
 Cratander (A.), 111, 172, 174, 177, 180. — (P.), 111, 172.

Delémont, p. 137, 140 et suiv.
 Dersam (Lux), 209.
 Dietschi (Clæwî), 122, 123.
 Dietschi (Anna), 121 etc., 232.
 Dornach, 307.
 Dresde, 57, 62, 63, 64.
 Dubendorff (Zurich), 121.
 Duchâtel, (Pierre), 116.

 Eck (D'), p. 97 et suiv., 136.
 Edoardus (Michel), 261, 262.
 Einsiedeln, 82, 87.
 Einsten (Valais), 128.
 Eister (vallée d') 38.
 Ensisheim, 156.
 Epiphanius, 11, 136 et s., 244.
 Episcopus (Nicolas), 179, 206.
 Erasme, 6, 8, 13, 112, 113, 231.
 Escher le Tronçon, 153.
 Exuperantius (orfèvre), 308.

 Faber, 97.
 Faber (médecin), 269.
 Falco (médecin), 269.
 Faust (Jean), 178.
 Fickler (Martin), 294.
 Fluelen, 91.
 Franconie, 56.
 Francfort, 220, 254.
 Fribourg (en Suisse), 162.

Fribourg (en Brisgau), 113, 163, 164, 182.
Friesingen, 73.
 Froben (Jérôme), 115, 179, 180, 181, 203, 206, 241. — (Jean), 206. — (Erasme), 206.
 Fry (Rodolphe) 191.
 Fuchsberger, 150.
 Fugger, 59.

 Gæbwiler, p. 208, 248, 249.
 Gærsteren (Thomas an), 66.
 Gallot, 266 et suiv.
Galpentran (Valais), 131.
Gasen (Valais), 47, 165, 311.
Gastren, 81.
Gemmi (la), 1.
 Gemusæus, 76.
Genève, 255, 261.
 Gengenbach, 236, 237.
 Gervasius, 101.
 Gesner (Conrad), 104, 226.
 Geyerfalk (Thomas), 162.
Glaris, 119.
Glyss, 88.
 Gœldli de Tifenan, 152.
 Gœrg, (imprimeur), 235.
 Gratalorus (Guillaume), 304.
Grenchen (Valais), 2, 3, 6, 34, 35, 36, 37, 42, 47, 78, 131, 233, 309, 311.
Grimel, 49, 124, 129, 168.
 Grossmann (Esther), 25.
 Grynæus (Sim.), 161, 176, 190, 191, 192, 193, 211, 227, 233. — (Sam.), 253. — (Jac.), 253.
 Gualtherus (D' Rod.), 82, 131.
 Guérin (Thomas), 283.
Gundeldingen (près de Bâle) 203, 248, 250, 275, 278, 280.
 Gundelsheim (Ph. de), 137.

- Hagenbach (orfèvre) p. 284.
Halle, 57.
 Han (Balthasar), 204, 205.
Hasli (Berne), 124, 161, 168.
Hechingen, 219.
Hedingen (Zurich), 105.
 Heintzmann (am Grund), 35, 66.
 Henric-Petri, 236, 294, 298.
 Herbort (Christ.), 163 et s.
 Hervagen (Jean), 163, 171, 172, 179, 181, 204, 205, 206.
 Hieronymus (D^r), 76.
 Hildbrand (B.), 117, 118, 119.
 Hœchstetter 239, 245, 271.
 Holtzach (D^r Eucharius), 244.
 Hopper (Marc) 190.
 Horanf (Pierre) 248.
 Hospinianus, 194.
 Huber (Jean), 77, 220, 247, 253, 279, 282, 289, 290, 294, 304.
 — (Martin), 240, 247.
 Hug (Batt), 294.
 Huglin (D^r Jacob), 304.
 Hugwald (U.), 190, 203, 208.
 Humel, 240, 270, 272, 279.
 Hutmacherin (A.), 96, 121.
- Insbruck*, p. 69.
 Irmi (Damian), 104.
 Isengrin (Michel), 179, 181, 203, 204, 207.
- Jäckelmann (Franc.), p. 210, 211, 236, 246, 247, 252, 256, 272, 274, et s., 279 et s. — (Daniel), 256, 280, 281. — (Fr. le fils), 294, 295. — (Madelaine) 210, 211, 246, 247 et s., 279 et s.
Jorat (le), 257 et suiv.
- Kæchter (Jean), p. 181 et suiv.
 Kæse, 304.
 Kalbermatter (H.), 66, 74.
 Keller (D^r Isaac, dit Cellarius) 138, 270, 289 et suiv., 304.
 Kirchmann, 269.
 Knœwell (Wolfgang), 82.
Kochensberg, 204.
 Krug, 283, 294.
 Kuntz, 147.
Kyburg, 151.
- Lachen* (Schwytz), p. 153.
 Lachner (Gertrude), 206.
 Landenberg, 156, 157 et suiv.
 Lasius, voir Rauch.
Lausanne, 260.
 Lavater (J.-R.), 151, 153.
 Le Bel (Alexandre), 144.
 Leidenbach (Thomas), 39, 41.
Letschenberg, 81.
 Leuw (Jean), 236.
Liestal, 186, 236, 257.
Lindau, 166.
 Lithonius (Simon), 78, 121, 194, 214, 231, 233, 234.
Louèche-les-Bains, 2, 308, 312.
Louèche-la-Ville, 50, 308, 311.
Lucerne, 8, 13, 50, 82, 122, 123, 124, 159.
- Mattmanstetten* (Zurich), p. 105, 117, 118, 122.
 Marguerite d'Angoulême, 116.
 Martin (imprimeur), 179.
 Martin (Jacob), 257.
Mayence, 67, 179.
 Megander (Nicolas), 25.
 Meier (Batt), 256. — (Jac.), 299.
Meilen (Zurich), 123.
Melifeld, 160.

Mellingen, 58.
 Mellinger, voir Petri.
Mersbourg, 74.
 Meyer (zum Hirtzen), 133, 138, 182, 184, 246.
Mézières (Vaud), 258, 260.
Misnie, 50, 51.
 Montaigne, 226.
 Montbéliard (comte de) 244.
Montpellier, 209, 221, 240, 254 et suiv.
Moutier (Berne), 143, 144, 147.
Mühlebach (Valais), 311.
Mumpf (Argovie), 156, 157.
Munich, 47, 53, 64, 65, 68, 69, 71, 73, 136, 137, 241, 242.
Munster (Alsace), 162.
Munster (in Gomss), 125.
 Munster (Séb.), 1, 105, 114, 115.
 Murner, 97.
Mutenz (Bâle-Campagne), 109.
 Mutius, voir Hugwald.
 Myconius (Oswald), 7, 8, 9, 14, 17, 18, 29, 82 et suiv. 121, 122, 123, 129, 133, 138, 152, 153, 154 et suiv., 171, 191, 192, 218, 232, 249, 299.
 Myconius (Jacques), 267, 304.
Naumbourg, p. 53, 55, 56.
Neumark (Silésie), 62.
 Niclaus (Apoticaire), 147.
Nuremberg, 53, 64.
 Nussbaum (M.), 176, 182.
Nyon, 261.
 Oberrieth (François), 306.
 Ochier, 311.
 Odratzheim (Jean), 263.
 Oecolampade, 7, 9, 16, 17, 98, et suiv. 115, 153, 156, 161, 162, 166.

Oesy (Batt), 299.
 Offenburg (Paternann d'), 186 — (Eglin), 156, 158. — (Jean-Phil. d'), 246.
 Oporinus, 16, 17, 113, 114, 133, 134, 137, 147, 148, 160, 162, 163, 171, 172, 175, 177, 178, 188, 190.
 Owling (Pierre), 169, 170.
Passau, 72.
 Pellican, 29, 104, 105.
 Pellonius (Paul), 251.
 Pentaléon (D^r Henri), 304.
 Perna (Pierre), 202.
 Petri (D^r Gaspard), 304.
 Pfirdt (Frédéric de), 153.
 Phrygio, 165, 176, 233.
 Pierre (le grand), 260.
 Platter (Thomas), 1, etc.
 — son père (Antoine), 34, 36.
 — sa mère; voir Summermatter, Amili.
 — sa tante, Francys Platter, 42, 44, 46, 66, 78, 131.
 — sa tante Marguerite Platter, femme Steiner, 36, 44, 78.
 — ses sœurs: Christine, 34, 36, 126. — Elisabeth, 36.
 — ses frères: Simon, Hans, Joder, 36.
 — son cousin, Antoine Platter, 37, 38, 46, 47, 126.
 — sa 1^{re} femme; voir Dietschi, Anna.
 — sa 2^{me} femme; voir Grossmann, Esther.

Platter (Th.), ses enfants :

- 1° Marguerite, 132, 139.
- 2° Marguerite, 172, 187, 235.
- 3° Ursule, 172, 208, 209, 234, 248, 249.
- 4° Félix, 3, 35, 176, 181, 208, etc.
- 5° Madeleine, 25.
- 6° Thomas, 25 et avant-propos, p. VIII.
- 7° Ursule, 25.
- 8° Nicolas, 25.
- 9° Anna, 25.
- 10° Elisabeth, 25.

Pologne, 56.

Porrentruy, 135 et s., 147, 244.

Pur (Conrad), voir Baur.

Puys (Jacques du), 202.

Rapperschwyl, 166.

Rauch (B.), 16, 171 et s., 232.

Realp, 166.

Reding (Paulus), 68.

Reinhardt, 119, 120.

Rhenanus, 7, 112, 113.

Riedmatten (A. de), 126, 132.

Riedmatten (Jonas), 132.

Riedin (Jacob), 278.

Riedyn (Thomas an), 38.

Riehen, 236, 237, 238.

Riffelischwill (Zurich), 106.

Rihener (Frédéric), 254.

Rischach (Louis de), 279.

Rischacher, 246.

Robert, 255 et suiv.

Ræsch (Conrad), 180.

Rateln, 208, 209, 248, 249, 253.

Roll, 240, 241, 253.

Rollen (seigneur de), 208.

Rondelet, 263, 268, 269.

Rorender (Thomas), 133.

Ruber (Jacob), 162.

Ruch (Balthasar), voir Rauch.

Ruffach, 240.

Rumen, 147.

Rust (greffier), 297.

Ryhiner (Henri), 191.

Saas, p. 2, 309.

Sælnow (Zurich), 88.

Saint-Gall, 166.

Saint-Léonard, 311.

Salzbourg, 71, 72

Sapidus, 7, 76 et suiv., 83.

Saporta, 263, 268, 271.

Sarnen, 123.

Scalerus, 246.

Schæffer (Pierre), 178.

Schælin, 240.

Schaffhouse, 166, 237, 304.

Schalen (Jean de), 56, 250.

Schauenbourg (de), 246.

Schenk (Dorothee), 280, 298.

Schielin (Gorius), 294.

Schinner (cardinal Matthieu),

4, 5, 6, 37, 74, 76, 169, 255.

Schlettstadt, 7, 75 et suiv., 83,

113, 165.

Schlingen, 182.

Schælin, 295.

Schœnauer, 280, 281, 284.

Schœnow (M^{me} de), 134.

Schœpfus, 205 et suiv.

Schræll (Hans), 65.

Schrœter (Hans), 122.

Schwitzer (du Rennweg), 125.

Schyronius (Jean), 268.

Sieenthal (le), 308.

Silésie, 51, 58, 87.

Simler (Josias), 3, 6, 234.

Sinkeler (D^r Sébastien), 244.

Sion, 5, 91, 132, 163, 214, 250, 308.
Soleure, 78, 84.
 Spirer, 186.
Stafyszburg (Berne), 35.
 Stæhelin (Hans), 109 et suiv.
Stalden, 36, 38, 49.
 Steiner, voir Lithonius.
 Stetten (Nicolas), 247, 248.
Strasbourg, 7, 19, 44, 75, 115, 179, 194, 214, 231, 233, 234, 250, 263, 265.
 Stumpf (Jean), 6, 44, 234.
 Sturm (Jean), 75, 234.
 Sultzer (Simon), 161, 163, 279.
 Summermatter (Simon), 49, 66.
 — (Paul), 48 et s. — (Hans), 35. — (Amili, mère de Thomas), 34, 66, 79, 80, 128. — (Antoni), 128. — (Jean), 309.
 Supersax, 168, 169.
 Thou (de), p. 225, 226.
Thoune, 35.
Thuringe, 56.
Toggenbourg, 166.
 Töning (Guillaume) 152.
Toulouse, 276.
Ulm, p. 47, 66, 67, 68, 73.
Uri, 94.
 Urs, 179.
Urseren (vallée d'), 166.
 Utenhovius, 233.
 Uttenheim (Ch. de), 7, 137.
Utzensdorf, 304.
 Vénetz (Ant.), 75 et s., 166.
Venise, 104, 116, 179.
 Vésale, 222, 223, 236, 306.

Viege, 15, 34, 35, 36, 41, 53, 75, 90, 92, 95, 125, 126, 127, 132, 164, 168, 169, 308.
Viege-le-village, 56.
Vienne, 71, 72.
 Vogel (Bartli), 202.
 Wæber (Hans), p. 105.
 Wælschen (Jérôme), 99.
 Walter (Jean), 176.
Wasserfalle, 308.
 Wattenschnee (Jean), 29, 179.
 Wecker (D^r Jacob), 304.
 Wentz (Uly), 186.
 Werdmiller, 103.
 Westphal (Joachim), 30.
 Wild (Antoine), 172, 190.
 Winter (Ruprecht), 172 et suiv.
Winterthour, 99, 162.
Wippkingen (Zurich), 123, 232.
 Wissenburg (Wolfgang), 291.
Witkingen, voir Wippkingen.
Wittenberg, 103, 202.
 Wolf (D^r), 262.
 Wolff (Marx), 172, 308.
 Zacheus, p. 186.
 Ziliochs (empirique), 304.
 Zimmermann (Jérôme), 99.
 Zonion (D^r Jacques), 304.
Zug, 82.
Zurich, 8, 9, 12, 13, 19, 23, 50, 74, 81 et s., 109, 119, 121, 122, 123, 125, 129, 131, 133, 134, 137, 139, 147, 148, 149 et s., 157, 159, 161, 214, 226, 308.
 Zwinger (Th.) 221, 227, 304.
 Zwingli, 7, 8, 14, 16, 84, 86 et suiv., 121, 149, 152, 157, 159.

TABLE DES MATIÈRES

Vie de Thomas Platter.

	Pages
PRÉFACE DU TRADUCTEUR.	1
I. Enfance en Valais.	33
II. Pérégrinations en Allemagne.	49
III. Séjour à Zurich	81
IV. Platter cordier à Bâle. Première guerre de Cappel. Séjour en Valais	109
V. Platter sous-maitre à Bâle et domestique à Porren- truy. Seconde guerre de Cappel	133
VI. Myconius à Bâle. Platter maître au Paedagogium et correcteur d'imprimerie.	155
VII. Platter maître-imprimeur.	171
VIII. Platter et l'Ecole de la cathédrale	190
IX. Affaires domestiques.	202

Mémoires de Félix Platter.

Préface du traducteur.	217
Naissance, famille.	231
Souvenirs d'enfance.	235
Projets et résolutions	243
Voyage à Montpellier.	254
Séjour à Montpellier	263
Retour à Bâle	278
Le doctorat.	285
Fiançailles et mariage	292
Le jeune ménage.	301
Voyage en Valais.	307
Index alphabétique	313

En vente à la même adresse.

- Histoire de Pestalozzi, de sa pensée et de son œuvre**, par ROGER DE GUIMPS. — 1 vol. in-12 avec portrait 3 fr. 50
- Récits saint-gallois**, par FRÉD. TISSOT. — 1 vol. in-12. 3 fr. 50
- Louis Vulliemin, d'après sa correspondance et ses écrits. Essai biographique**, par CHARLES VULLIEMIN. — 1 vol. in-8^o avec portrait 6 fr.
- Histoire de la Confédération suisse**, par LOUIS VULLIEMIN. — 2 vol. in-12 7 fr.
- Galerie Suisse. Biographies nationales publiées avec le concours de plusieurs écrivains suisses**, par EUGÈNE SECRETAN.
- Fin du 18^e siècle et commencement du 19^e. — 1 vol. in-8^o 7 fr.
- Les contemporains. — 1 vol. in-8^o. 8 fr.
- Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois**, par ALBERT DE MONTET. — 2 vol. in-8^o 14 fr.
- Alexandre Vinet. Histoire de sa vie et de ses ouvrages**, par EUGÈNE RAMBERT. — 2 vol. in-12 6 fr.
- Les Réfugiés de la Révocation en Suisse**, par ERNEST COMBE. — 1 vol. in-8^o 2 fr. 50
- Le Canton de Vaud. Tableau de ses aspects, de son administration et de ses mœurs**, par LOUIS VULLIEMIN. — 1 vol. in-12 avec 3 gravures. 5 fr.
- Histoire du mouvement religieux et ecclésiastique dans le canton de Vaud**, pendant la première moitié du 19^e siècle, par J. CART. — Chaque partie se vend séparément :
- I^{re} partie : 1793-1830. — 2 vol. in-8^o. 4 fr.
- II^e partie : 1831-1840. — 2 vol. in-8^o. 3 fr.
- III^e partie : 1841-1847. — 2 vol. in-8^o. 5 fr.





